Thomas De Quincey

Confessions d'un mangeur d'opium anglais

Traduction de Henry Borjane

édition Sillage

Thomas De Quincey

Confessions d'un mangeur d'opium anglais

Traduction de Henry Borjane

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.

Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr
https://editions-sillage.fr/?page_id=1130

La présente traduction a paru pour la première fois à Paris, aux éditions Stock, Delamain et Boutelleau, en 1929.

© Éditions Sillage, 2014, pour l'appareil critique.

ISBN : 979-10-91896-26-9

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
17, rue Linné
75005 Paris
https://editions-sillage.fr/

Au lecteur

Je t'offre, aimable lecteur, le récit d'une période remarquable de ma vie : s'il répond à mes efforts, il constituera, j'en ai la conviction, un témoignage non seulement intéressant, mais encore très utile et très instructif. Je l'ai écrit dans cet espoir : cela doit me faire pardonner d'avoir rompu avec cette réserve honnête et délicate qui dresse le plus sérieux obstacle devant un exposé public de nos erreurs et de nos infirmités. Rien, je le reconnais, ne répugne davantage au caractère anglais que le spectacle d'un homme étalant à notre vue ses cicatrices, ses ulcères moraux, arrachant pour la rejeter au loin cette « pudique draperie » dont le temps ou l'indulgence à l'égard des misères humaines ont pu les revêtir : aussi, chez nous, la plupart des confessions (j'entends, des confessions spontanées, extrajudiciaires) émanent de coureuses, d'aventuriers ou de filous. Pour trouver, chez des écrivains que l'on peut supposer en communion de pensée avec la portion décente et convenable de la société, pareils actes d'humilité personnelle et désintéressée, il faut se rabattre sur la littérature française ou sur cette partie de la littérature allemande qu'a contaminée la sensiblerie critiquable et malsaine des Français[1]*. Tout cela, je le sens avec une telle force, j'appréhende si vivement de me voir reprocher semblable tendance que, bien des mois, j'ai hésité, je me suis demandé s'il convenait de laisser mettre sous les yeux du public,*

1. Allusions probables à Rousseau et à Goethe (NdÉ).

du moins avant ma mort, des lignes ou un fragment quelconque de mon récit qui, lorsque j'aurai disparu, sera, pour bien des motifs, édité intégralement : ce n'est pas sans avoir anxieusement passé en revue les raisons qui militaient pour ou contre cette publication que j'ai fini par m'y décider.

Obéissant à un instinct naturel, le crime et le malheur s'efforcent de se soustraire à l'attention : ils courtisent le secret, la solitude ; même dans leur choix d'un tombeau ils se séparent de la foule qui peuple les cimetières ; on dirait qu'ils renoncent à toute camaraderie avec la grande famille humaine, qu'ils veulent, suivant l'émouvante expression de M. Wordsworth :

marquer humblement leur pénitence et leur isolement[1].

Somme toute, il est équitable, il est conforme à l'intérêt général qu'il en soit ainsi ; et je ne vais pas, de propos délibéré, manifester personnellement du mépris pour des croyances aussi salutaires : je ne voudrais rien faire ni rien dire qui pût les ébranler. Mais, d'abord, les accusations que je porte contre moi ne sont pas un aveu de culpabilité ; et, en serait-il différemment, les avantages que vaudrait aux autres hommes une expérience si chèrement acquise pourraient bien compenser – très largement – n'importe quel froissement infligé aux sentiments dont j'ai parlé, justifier une infraction à la règle commune. La faiblesse, la misère n'impliquent pas nécessairement le crime : elles s'approchent ou s'éloignent de l'ombre qui environne leur sombre allié suivant les motifs et les desseins probables de l'offenseur, les circonstances, connues ou secrètes, qui atténuent la faute, la puissance originelle

1. Wordsworth, *The White Doe of Rylstone*, I (NdÉ).

de la tentation, la vigueur et la sincérité de la résistance qu'on a depuis le début jusqu'à la fin opposée ou essayé d'opposer à la tentation. En ce qui me concerne, je puis affirmer, sans altérer la vérité ou manquer à la modestie, qu'en son ensemble mon existence a été celle d'un philosophe : dès ma naissance j'ai été voué à une vie intellectuelle. Même aux jours où je n'étais qu'un écolier, mes joies et mes travaux ont été intellectuels au sens le plus élevé de ce mot. Si la consommation de l'opium est un plaisir sensuel, s'il me faut admettre que je me suis adonné à cette passion à un degré qui n'avait jamais été noté chez aucun homme[1]*, il n'en est pas moins certain que j'ai lutté avec un zèle religieux contre la fascination de cet esclavage, qu'enfin, accomplissant ce qu'à ma connaissance nul encore n'a fait, j'ai rompu, à peu près en ses derniers maillons, la chaîne maudite qui m'enserrait. On peut raisonnablement affirmer qu'une telle victoire sur soi contrebalance n'importe quelle faiblesse ; je n'insiste pas sur le fait que, dans mon cas, la victoire remportée sur moi-même était indiscutable, la faiblesse contestable, car on peut étendre ce dernier nom à des actions qui tendent simplement à apaiser une douleur ou le réserver à la recherche d'une excitation née d'un plaisir positif.*

Donc, je ne me reconnais pas coupable. Si je m'avouais tel, peut-être me résoudrais-je encore à cette confession pour les services qu'elle peut rendre à tous les mangeurs d'opium. Mais qui sont-ils ? Lecteur, je le dis à regret, les mangeurs d'opium sont fort nombreux. J'ai acquis cette conviction il y a quelques années en

---

1. Je dis « qui n'avait jamais été noté », car, de nos jours, un homme célèbre [*il s'agit de Samuel Taylor Coleridge* (NdÉ)], si ce que l'on raconte de lui est exact, a de beaucoup dépassé les quantités que je prenais (NdA).

relevant, dans une classe restreinte de la société anglaise – celle des hommes de rang éminent ou que distinguent leurs talents – les personnages que, directement ou indirectement, je savais tels : le disert et bienveillant William Wilberforce[1]*, le docteur Isaac Milner qui fut doyen de Carlisle, Lord Erskine, le philosophe X...*[2]*, un ancien sous-secrétaire d'État, M. Addington : ce dernier, pour me décrire la sensation qui le conduisit à prendre de l'opium, recourut aux mêmes termes que le doyen de Carlisle : il éprouvait « l'impression que des rats grignotaient, rongeaient les parois de son estomac » ; M. Samuel Taylor Coleridge, et bien d'autres, à peine moins célèbres, qu'il serait fastidieux de mentionner. Or, puisqu'une classe relativement si peu nombreuse comprenait des douzaines d'adeptes et cela au su d'une seule personne, il était naturel de conclure que, dans son ensemble, la population anglaise en comprenait proportionnellement autant. Cependant, je ne tins pas l'exactitude de mes déductions pour démontrée jusqu'au jour où certains faits venus à ma connaissance me convainquirent que je ne m'étais pas trompé. J'en citerai deux : 1. Trois honorables pharmaciens établis dans des quartiers excentrés de Londres, chez qui, récemment, j'ai acheté de petites quantités d'opium, m'ont*

1. William Wilberforce (1759-1833), homme politique anglais et philanthrope, anti-esclavagiste notoire. Isaac Milner (1751-1820), auteur d'une *Histoire de l'Église et des Sermons*. Lord Erskine, comte de Buchan (1750-1823), avocat célèbre et fervent défenseur de la liberté de la presse (NdÉ).

2. Les trois noms qui précèdent celui-ci avaient également été laissés en blanc par le premier éditeur des *Confessions*. Trente-cinq ans plus tard, quand De Quincey en fit paraître une édition augmentée, il rétablit les trois premiers noms mais avoua dans une note ne plus se rappeler celui du philosophe (NdÉ).

*affirmé que le nombre des amateurs, si je puis employer ce terme, était en ce moment si considérable que la difficulté de distinguer les personnes pour qui l'opium était devenu une nécessité imposée par l'habitude de celles qui en achetaient avec l'intention de se suicider occasionnait quotidiennement des ennuis et des discussions. Voilà pour Londres seulement, mais, 2. (le fait surprendra peut-être davantage encore le lecteur) il y a quelques années, alors que je traversais Manchester, plusieurs filateurs de coton m'affirmèrent que leurs ouvriers se laissaient rapidement envahir par l'habitude de l'opium : le samedi après-midi les comptoirs des pharmacies se couvraient de pilules de un, deux ou trois grains, prêtes pour la clientèle du soir. La modicité des salaires était la cause immédiate de cette pratique, car elle ne permettait pas de recourir à l'*ale *ou aux liqueurs fortes : on peut penser qu'il en serait autrement si les salaires augmentaient, mais je ne suis pas disposé à croire qu'aucun homme, après avoir goûté aux célestes délices de l'opium, puisse s'abaisser aux joies mortelles et grossières de l'alcool. Il n'est pas douteux*

qu'ils en prendront, ceux qui jamais n'en prirent, qu'ils en prendront plus encore, ceux qui déjà le connaissent[1].

Les plus grands adversaires de l'opium, les auteurs d'ouvrages médicaux, ne contestent pas son pouvoir de fascination. Ainsi dans son Essai sur les effets de l'opium, *publié en 1763, Awsiter, pharmacien de l'hôpital de Greenwich, s'efforce de nous expliquer pourquoi Mead n'a pas été suffisamment explicite quand il a*

1. Parodie du refrain du *Pervigilium Veneris* (*La Veillée de Vénus*), poème latin anonyme de l'époque impériale (NdÉ).

énuméré les propriétés, les contre-poisons, etc., de cette drogue, et s'exprime en ces termes mystérieux, –φωνᾶντα συνετοῖσι [1]–*: « Peut-être l'auteur estimait-il le sujet trop délicat pour en répandre la connaissance dans le public. Des gens mal informés pouvaient lire son traité : il risquait d'atténuer cette crainte et cette prudence salutaires qui empêchent les gens de cet ordre d'expérimenter la puissance prodigieuse de l'opium.* Les multiples propriétés de cette drogue, si elles étaient universellement connues, répandraient son usage, la rendraient chez nous plus populaire encore que chez les Turcs. *Cette connaissance, ajoute Awsiter, serait un malheur public. » Que cette conclusion s'impose, je ne l'admets pas : mais c'est un point que j'aurai l'occasion de traiter à la fin de ces confessions, quand j'offrirai au lecteur la morale de mon histoire.*

1. « Des traits qui parlent aux gens avisés. » Pindare, *Olympiques*, 2, 85 (NdÉ).

Confessions préliminaires

Trois raisons m'ont fait estimer opportun de débuter par ces confessions préalables, récit préliminaire des aventures juvéniles qui posèrent les fondations de l'habitude contractée par l'auteur dans un âge plus avancé.

1. Cet exposé devance la question suivante qui, au cours de mes confessions, s'imposerait, obsédante et pénible : « Comment un individu doué de raison est-il arrivé à se placer de lui-même sous un tel joug de misère, à se jeter de son plein gré en une captivité aussi servile, à se charger sciemment d'une chaîne aux septuples tours ? » Par l'irritation qu'elle était de nature à soulever contre ce qui pouvait sembler un acte de folie insigne, cette question, laissée sans quelque réponse plausible, n'aurait guère manqué de se révéler incompatible avec le degré de sympathie indispensable en toutes circonstances à un écrivain pour la réalisation de ses desseins.

2. Ce récit est la clef d'accès à quelques-unes des visions effroyables qui, dans la suite, hantèrent les songes du mangeur d'opium.

3. Il crée préventivement en faveur de l'auteur de ces *Confessions* une sorte d'intérêt personnel, indépendant de l'objet même des confessions : cela ne peut manquer de

rendre le récit plus attrayant. À supposer qu'un homme qui ne parle habituellement que de bœufs s'adonne à l'opium, selon toute probabilité il rêvera de bœufs – s'il n'est pas trop obtus pour rêver. Ici, au contraire, dans le cas qui lui est soumis, le lecteur verra que le mangeur d'opium se flatte d'être philosophe et qu'en conséquence la fantasmagorie de *ses* rêves – rêves de sommeil ou de veille, rêves du jour ou de la nuit – est celle d'un homme qui, à ce titre,

Humani nihil a se alienum putat[1].

En effet, parmi les qualités qu'il estime indispensables pour étayer toute prétention au titre de philosophe, la possession d'un cerveau dont fonctionne magnifiquement le pouvoir d'*analyse* est insuffisante – et déjà, dans cet ordre d'idées, depuis quelques générations, l'Angleterre peut présenter de bien rares candidats : du moins, l'auteur de ces lignes ne voit-il nul homme connu aspirant à cet honneur et qu'on puisse qualifier de *penseur subtil*, si ce n'est Samuel Taylor Coleridge et, dans un domaine intellectuel plus restreint, David Ricardo[2], récente et

1. De Quincey adapte le célèbre vers de Térence, « *Humani nihil a me alienum puto* » (« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger »), issu de la pièce *Heautontimoroumenos* (*Le Bourreau de soi-même*), I, 1, v. 77 (NdÉ).
2. David Ricardo (1772-1823), économiste anglais du XIXe siècle, célèbre pour son ouvrage *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, publié en 1817 (NdÉ).

illustre exception[1] – il faut encore une ordonnance telle des facultés *morales* qu'elle donne à qui la détient une vision intérieure, un vrai pouvoir d'intuition à l'égard de la nature humaine et de ses mystères – somme toute, *cette* ordonnance de facultés que, parmi les générations dont la vie s'est développée sur cette planète depuis le commencement des siècles, nos poètes anglais ont possédée au degré le plus haut – et les professeurs écossais au plus bas[2].

Souvent on m'a demandé ce qui, à l'origine, m'a conduit à absorber couramment de l'opium. J'ai très injustement pâti auprès de mes connaissances de la réputation qu'on me faisait de m'être personnellement attiré toutes les souffrances que j'aurai à relater en me complaisant durant une longue période dans cette habitude avec l'unique intention

---

1. Peut-être siérait-il d'ajouter une troisième exception : si je ne l'ai pas fait, c'est surtout parce que l'écrivain auquel je pense ne traita vraiment des thèmes philosophiques que dans ses œuvres de jeunesse : lorsque son talent fut plus mûr il le consacra entièrement à la critique et aux Beaux-Arts, ce qu'on peut comprendre parfaitement et excuser entièrement, étant donné les tendances actuelles de l'esprit populaire en Angleterre. Et puis, je me demande si l'on ne doit pas plutôt le tenir pour un penseur pénétrant que pour un penseur subtil. En outre, et ce fut un obstacle sérieux à sa maîtrise des sujets philosophiques, il n'eut pas, c'est visible, l'avantage de recevoir une éducation classique régulière : il n'a pas lu Platon dans sa jeunesse – et vraisemblablement c'est par malchance –, mais il n'a pas lu Kant alors qu'il avait atteint l'âge d'homme – cela, c'est sa faute (NdA).

2. Je laisse de côté toute allusion à des professeurs *vivants* ; à vrai dire, du reste, je n'en connais qu'un (NdA).

d'obtenir un état artificiel d'excitation sensuelle. C'est là une représentation erronée de mon histoire. Il est exact que, pendant près de dix ans, j'ai pris de l'opium à l'occasion pour le plaisir exquis qu'il m'apportait, mais tant que j'y recourus avec ce dessein, je trouvai une protection efficace contre toute fâcheuse conséquence physique dans la nécessité d'interposer, pour reproduire les sensations agréables, de longs intervalles entre les séances. Ce fut, non pour me procurer une jouissance mais pour atténuer les plus atroces souffrances que je me mis à prendre de l'opium chaque jour. Au cours de ma vingt-huitième année une affection fort douloureuse de l'estomac, dont j'avais déjà souffert dix ans plus tôt, m'assaillit avec une grande violence. Les affres de la faim endurée aux jours de mon enfance en étaient la cause originelle. Elle s'était assoupie durant la période d'espoir et d'heureuse abondance qui avait suivi, c'est-à-dire entre dix-huit et vingt-quatre ans ; elle avait fait quelques réapparitions au cours des trois années suivantes. Des circonstances pénibles, une dépression nerveuse favorisèrent une rechute que nul remède, sauf l'opium, ne parvint à combattre victorieusement. Les souffrances précoces, cause première de ces douleurs d'estomac, furent intéressantes par elles-mêmes et par les circonstances qui les accompagnèrent : aussi vais-je les retracer brièvement.

J'avais environ sept ans lorsque la mort de mon père me laissa aux soins de quatre tuteurs. On m'envoya à diverses écoles, grandes ou petites. Je m'y distinguai de bonne heure par ma culture classique, surtout par ma connaissance du grec, langue qu'à treize ans j'écrivais

avec aisance, dans laquelle, à quinze ans, je pouvais, non seulement composer des poésies lyriques, mais encore tenir sans embarras une conversation : je n'ai jamais rencontré d'élève qui eût obtenu pareil résultat. C'est que, chaque jour, sans dictionnaire, je m'exerçais à traduire les journaux dans le meilleur grec dont je pouvais disposer, gymnastique qui contraignait ma mémoire et mon imagination à trouver toutes sortes de périphrases pour rendre les idées modernes, les images, les relations des choses entre elles. Je possédai bientôt un vocabulaire que ne m'aurait jamais donné une morne traduction des traités de morale ou autres ouvrages du même genre. « Voyez-vous cet enfant ? dit un jour un de mes maîtres en appelant sur moi l'attention d'un étranger. Il pourrait haranguer une foule athénienne mieux que nous ne saurions parler à une assemblée de nos compatriotes. » Celui qui m'honorait d'un tel compliment était un lettré, « et un vrai ». De tous mes maîtres, il est le seul qui m'ait inspiré de l'amour et du respect. Malheureusement pour moi – et, comme je l'appris par la suite, à la grande indignation de l'excellent homme – on me confia, pour commencer, à un idiot, qui vivait dans une crainte constante que je ne fisse ressortir son ignorance, et finalement à un lettré respectable placé à la tête d'une grande école fort ancienne. Un des collèges d'Oxford l'avait désigné pour ce poste ; c'était un lettré solide, bien bâti, mais vulgaire, gauche, sans élégance, comme la plupart des anciens disciples de ce collège que j'ai connus. Quel triste contraste ne présentait-il pas, à mes yeux, avec mon maître favori aux brillantes

qualités étoniennes[1] ! En outre, il ne pouvait dissimuler à mon observation de toutes les heures à quel point sa faculté de comprendre était pauvre et chétive. Il est mauvais qu'en savoir et en puissance d'esprit un enfant laisse ses maîtres loin derrière lui et s'en rende compte. C'était pourtant le cas, du moins en ce qui concerne le savoir, et je n'étais pas seul en cause. Les deux autres élèves qui formaient avec moi la classe de première, bien que l'élégance de leurs expressions ne fût pas supérieure et qu'ils ne fussent pas plus accoutumés à sacrifier aux Grâces, étaient meilleurs hellénistes que le Principal. Dès mon arrivée, je m'en souviens, nous nous mîmes à traduire Sophocle : pour nous, le docte triumvirat de première, c'était un perpétuel motif de triomphe de voir notre *Archididascalus* (il aimait à s'entendre appeler ainsi), avant notre entrée en classe, préparer sa leçon à coups de dictionnaire et de grammaire, afin d'éliminer les difficultés qu'il rencontrait dans les chœurs, alors que jamais nous ne condescendions à ouvrir nos livres avant l'heure, occupés que nous étions, en général, à composer des épigrammes sur la perruque de notre maître ou sur quelque sujet aussi grave. Mes deux camarades étaient pauvres : leur avenir à l'Université dépendait de la recommandation du Principal : mais moi qui possédais un petit patrimoine dont le revenu était suffisant pour payer ma pension, je désirais être envoyé immédiatement au collège. J'en parlai très sérieusement, mais sans succès, à

1. Eton, près de Windsor, est le siège de King's College, d'où sont sortis nombre d'hommes célèbres (NdT).

mes tuteurs. Le plus raisonnable, celui qui connaissait le mieux le monde, habitait assez loin ; deux autres avaient résigné toute leur autorité entre les mains du quatrième, celui avec qui j'avais à négocier, digne homme à sa façon, mais hautain, entêté, n'admettant pas la moindre opposition à ses volontés. Je lui écrivis, je le vis plusieurs fois, et me rendis compte que je n'avais rien à espérer, pas même un compromis. Ce qu'il exigeait, c'était une soumission sans restrictions : aussi me préparai-je à adopter d'autres mesures. L'été arrivait à grands pas, mon dix-septième anniversaire était proche ; or, je m'étais juré qu'à dix-sept ans j'aurais quitté mes condisciples. Avant tout, j'avais besoin d'argent : j'écrivis à une grande dame qui, jeune encore, me connaissait pourtant depuis mon enfance. Je lui demandai de me « prêter » cinq guinées. Pendant plus d'une semaine pas de réponse : je commençais à désespérer quand un domestique m'apporta une lettre à double taxe[1], scellée d'une couronne. Un message aimable, charmant ; ma jolie correspondante se trouvait au bord de la mer. Voilà pourquoi elle n'avait pas répondu plus tôt. Elle m'envoyait le double de ce que j'avais demandé et laissait entendre, gaiement, que si, par hasard, je ne la remboursais pas, elle n'en serait pas réduite à la misère. Je disposais donc des moyens indispensables à la réalisation de mon projet. Dix guinées s'ajoutant à deux qui me restaient de mon argent de poche, c'était, me semblait-il, de quoi vivre pendant un temps infini. Et à

1. Lettre contenant plus d'un feuillet et qui, à ce titre, devait payer double tarif (NdT).

cet âge heureux, si nulle frontière *définie* ne peut être assignée à notre pouvoir, l'ardeur de la joie et de l'espérance le fait virtuellement illimité.

Le Dr Johnson note une observation fort juste (et touchante, ce qu'on ne peut dire fréquemment de ses observations) quand il déclare que nous ne saurions, sans un serrement de cœur, faire une chose en sachant que nous la faisons pour la dernière fois – il parle évidemment d'actes qui nous sont depuis longtemps familiers. Je ressentis profondément cette impression à mon départ de Manchester ; pourtant je n'aimais pas cette ville où je n'avais pas été heureux. La veille de mon départ définitif, je ressentis du chagrin quand retentit dans la vieille et haute salle d'études l'office du soir que j'entendais pour la dernière fois : à la nuit, quand on fit l'appel, nommé le premier comme d'habitude, je m'avançai pour passer devant le Principal debout près de nous. En le saluant je lui adressai un regard grave ; je me disais : « Il est vieux, infirme : je ne le reverrai plus ici-bas. » Je ne me trompais pas : je ne l'ai plus revu, je ne le reverrai jamais. Il me regarda avec bienveillance, avec un bon sourire, me rendit mon salut qui était un adieu et, sans qu'il le sût, nous nous séparâmes pour toujours. Intellectuellement il ne pouvait m'inspirer de respect, mais il m'avait toujours témoigné la même bonté, m'avait octroyé bien des libertés : aussi souffrais-je à la pensée de la mortification que j'allais lui infliger.

Il arriva ce matin qui devait me lancer dans le monde et qui, sur tant de points importants, a donné sa couleur à toute mon existence postérieure. J'habitais dans le même corps de bâtiment que le Principal. Dès mon arrivée à

l'école, on m'avait accordé l'usage d'une pièce personnelle, à la fois salle d'études et chambre à coucher. À trois heures et demie je me levai : je jetai un regard ému aux vieilles tours de l'église qui, « parées de la lumière matinale[1] », commençaient à rougeoyer dans la splendeur éblouissante d'une pure matinée de juillet. J'étais ferme, inébranlable dans mon dessein, agité toutefois, car je prévoyais obscurément des dangers, des ennuis. Si j'avais pu me douter de l'ouragan, de l'avalanche violente de malheurs qui allaient fondre sur moi, mon agitation eût été bien justifiée. La paix profonde du matin offrait à mes sentiments un contraste saisissant : elle agit comme un calmant. Le silence était plus profond qu'au milieu de la nuit. Or, le silence d'un matin d'été m'émeut plus qu'aucun autre : la lumière est partout aussi intense qu'à midi au cours des autres saisons et si l'on s'aperçoit que ce n'est pas le plein jour c'est surtout, semble-t-il, parce que l'homme n'est pas encore visible. Ainsi le calme de la nature et des innocentes créatures de Dieu ne paraît profond et durable qu'en l'absence de l'homme ; il n'existe qu'autant que ce dernier n'en vient pas troubler la sainteté par son agitation et son esprit inquiet. Je m'habillai, pris mon chapeau, mes gants et m'attardai dans cette chambre qui, pendant un an et demi, venait d'être « la citadelle de mes pensées[2] ». Entre ces murs j'avais lu, travaillé à toutes les heures de la nuit ; au cours des derniers mois, j'y avais perdu la joie ;

1. Shelley, *La Révolte de l'Islam*, Chant V (NdÉ).
2. Formule empruntée à un sonnet de Wordsworth, « Nul tracas pour les nonnes dans l'étroite chambre au couvent… » (NdÉ).

moi qui suis né pour l'amour et les doux sentiments, j'avais perdu le bonheur en luttant, en discutant fiévreusement avec mon tuteur. Pourtant, au cœur même de mon abattement, l'enfant passionnément épris de lecture que j'étais, voué aux poursuites intellectuelles, n'avait pu manquer de goûter bien des minutes heureuses. Je versai des larmes en jetant un regard circulaire sur la chaise, sur le foyer, sur la table à écrire, sur tous mes objets familiers : j'étais certain de ne jamais plus les revoir. Dix-huit ans se sont écoulés : eh bien, en ce moment même, je vois distinctement, comme si je les avais quittés hier, les contours, l'expression du dernier objet sur lequel en partant je posai mon regard : le portrait de la charmante X..., accroché au-dessus de la cheminée. Sa bouche, ses yeux étaient si beaux, son attitude répandait une telle douceur, un calme si divin que, plus de mille fois, j'avais posé ma plume ou mon livre pour chercher en eux une consolation. Ainsi fait un dévot aux pieds de son saint patron. J'étais encore plongé dans ma contemplation lorsque la voix grave de l'horloge annonça qu'il était quatre heures. J'allai vers le portrait, je l'embrassai puis, doucement, je sortis, et refermai la porte à jamais.

*

* *

Ici-bas, le rire et les larmes s'enchevêtrent. Aujourd'hui encore, je ne puis me rappeler sans joie un incident qui faillit suspendre l'exécution immédiate de mes desseins. Ma malle était des plus pesantes : outre mes vêtements elle contenait presque toute ma bibliothèque. Le difficile

était de la faire porter à la diligence. Ma chambre était située très haut et, circonstance plus fâcheuse encore, l'escalier débouchait sur un couloir qui passait précisément devant la chambre du Principal. Tous les domestiques m'aimaient. Ils étaient tous prêts, je le savais, à m'aider en cachette : je confiai donc mon embarras à l'un des serviteurs du Principal. Il me jura de faire tout ce que je voudrais. Le moment venu, il monta prendre ma malle. Je craignais qu'elle ne fût trop lourde pour lui, mais il avait

des épaules d'Atlas, faites pour supporter le poids des plus puissants Empires[1].

Son dos était aussi vaste que la plaine de Salisbury. Il voulut absolument descendre la malle seul ; inquiet de ce qui pouvait arriver, je me tenais sur la dernière marche. Pendant quelques minutes j'entendis le bruit de ses pas lents et assurés ; malheureusement, quand il fut près du passage dangereux, à quelques pas du couloir, il trébucha et son pied glissa : le lourd fardeau tomba de ses épaules, roula par les marches, multiplia sa vitesse par son poids et alla donner avec un bruit du diable, ou plutôt fonça violemment contre la porte même de l'*Archididascalus*... Je crus d'abord que tout était perdu, qu'il fallait fuir immédiatement, et que mon unique chance d'effectuer ma retraite était d'abandonner mes bagages ; après réflexion, j'attendis pourtant. Le valet était très inquiet pour lui-même comme pour moi. Mais irrésistiblement

1. Milton, *Paradise Lost*, Livre II, v. 306-307 (NdÉ).

saisi par le grotesque de ce malheureux accident, il poussa un éclat de rire sonore, profond, prolongé, capable de réveiller les Sept Dormants[1]. En percevant cette gaieté bruyante, qui éclatait à deux pas de l'autorité bafouée, je ne pus m'empêcher de m'y joindre ; ce qui m'entraîna, ce fut moins la malheureuse course de la malle que les rires du domestique. Bien entendu, nous pensions, tous deux, voir le docteur Lawson surgir de sa chambre : en général un simple trottinement de souris le faisait bondir comme un dogue hors de sa niche. Or, cette fois, chose étrange, quand nos rires se furent calmés, nous n'entendîmes aucun bruit dans sa chambre, pas le moindre mouvement. Le docteur souffrait d'une douloureuse maladie qui, parfois, le tenait éveillé : sans doute, lorsqu'il réussissait à s'endormir, son sommeil en était-il plus profond. Le valet, à qui le silence avait rendu courage, reprit son fardeau et termina la descente sans autre incident. Quand je vis enfin la malle sur une brouette, en route vers la diligence, je partis, « avec la Providence pour guide[2] », un petit paquet d'objets de toilette sous le bras, un poète anglais favori dans une poche et, dans l'autre, un in-12 qui devait bien contenir neuf pièces d'Euripide.

J'avais d'abord songé à gagner le Westmoreland. Le pays me plaisait et j'avais d'autres raisons encore. Le

---

1. Légende rapportée entre autres par Grégoire de Tours et Jacques de Voragine. Elle veut que sept jeunes soldats chrétiens, fuyant la persécution sous Déceus, à Éphèse, s'endormirent dans une caverne où ils ne se réveillèrent que quatre siècles ans plus tard (NdT).
2. Milton, *Paradise Lost*, Livre XII, v. 647 (NdÉ).

hasard voulut pourtant que mon vagabondage prît une autre direction : j'allai vers le nord du pays de Galles.

Après avoir erré quelque temps dans le Denbighshire, le Merionethshire et le Caernarvonshire, je pris un appartement dans une maisonnette très propre de Bangor. J'aurais dû y faire un séjour agréable de plusieurs semaines ; la vie n'était pas chère, car les autres marchés sur lesquels aurait pu se déverser la surproduction de cette vaste région agricole étaient rares. Un incident au cours duquel on n'avait vraisemblablement pas, pourtant, songé à m'offenser me fit reprendre ma course vagabonde. Je ne sais si le lecteur a eu l'occasion de le remarquer mais, pour ma part, je l'ai souvent noté, il n'est, en Angleterre, personne de plus orgueilleux ou du moins personne dont l'orgueil soit plus évident que les familles d'évêques. Les nobles, en effet, et leurs enfants, sont immédiatement mis à leur rang exact par leurs titres. Leurs noms mêmes – et ceci s'applique à bien des familles sans titres – suffisent à révéler à une oreille anglaise une illustre ascendance. Voyez, par exemple, les Sackville, Manners, Fitzroy, Paulet, Cavendish... vingt autres. De tels personnages trouvent partout, préétabli, le sentiment précis de ce qui leur est dû, sauf chez ceux que l'obscurité dans laquelle, personnellement, ils vivent, laisse dans l'ignorance du monde : « Ne pas les connaître prouve que l'on est soi-même inconnu.[1] » Ils ont les manières, l'allure, le ton qui conviennent. Pour une fois qu'il leur faut imposer à autrui le sentiment

1. Milton, *Paradise Lost*, Livre IV, v. 840 (NdÉ).

de leur importance, ils rencontrent mille occasions où leur courtoise condescendance s'efforce au contraire d'atténuer ce sentiment. Les familles des évêques se trouvent dans une situation bien différente : elles ont grand mal à obtenir que l'on reconnaisse leurs prérogatives ; de tout temps, en effet, le nombre des prélats sortis de l'aristocratie a été infime : comme les dignités épiscopales changent rapidement de mains, le public n'a guère le temps de se familiariser avec les noms des titulaires, à moins que ceux-ci n'aient conquis quelque réputation de lettré. Voilà pourquoi les enfants de ces ecclésiastiques affectent un air grave et distant, indice de prétentions qui ne sont pas généralement acceptées, une sorte d'allure « *noli me tangere* » : crainte nerveuse de rencontrer une trop grande familiarité, repliement sur soi-même, très voisin de la sensibilité d'un goutteux et qui leur fait redouter tout contact avec οἱ πολλοί [1]. Certes, une intelligence large, ou un excellent naturel, éviteront toujours à un homme cette fâcheuse faiblesse : mais, en général, il faut admettre l'exactitude de mon affirmation ; l'orgueil, en ces familles, s'il n'est pas profondément enraciné, est du moins plus enraciné que chez d'autres ; il est visible dans leurs manières. Naturellement, cet esprit gagne leurs domestiques et les autres personnes de leur entourage. Ma propriétaire avait été femme de chambre ou bonne d'enfants chez l'évêque de Bangor : elle n'avait quitté sa place que depuis peu de temps, pour se marier ou, suivant l'expression courante dans son milieu, afin de « s'établir » pour la vie. Dans une

1. En grec, « la foule », « la multitude » (NdÉ).

ville aussi petite que Bangor, le simple fait d'avoir vécu dans la maison de l'évêque entraînait une certaine considération ; aussi mon excellente propriétaire avait-elle plus que sa part de l'orgueil mentionné ci-dessus... Ce que « My Lord » disait, ce que « My Lord » faisait, combien il était utile au Parlement, indispensable à Oxford, tout cela formait le refrain quotidien de sa conversation. Je le supportais facilement : j'étais trop bon pour me moquer de personne et je savais faire sa part au bavardage d'une vieille servante. – Pourtant, elle ne devait pas me trouver assez impressionné par l'importance de son évêque. Un jour, pour me faire payer mon indifférence, ou peut-être sans aucune intention, elle me répéta une conversation qui me concernait indirectement. Elle avait été à l'évêché présenter ses respects à la famille qui, ayant fini de dîner, l'avait fait entrer dans la salle à manger. En racontant comment elle avait arrangé sa vie elle vint à mentionner qu'elle avait loué ses chambres, et le bon évêque, semble-t-il, saisit cette occasion de lui conseiller la prudence dans le choix de ses locataires. « N'oubliez pas, Betty, lui avait-il dit, que nous sommes sur la grand'route de Holyhead. Il passe chez nous beaucoup de vauriens irlandais qui vont en Angleterre pour fuir leurs créanciers, et beaucoup de vauriens anglais qui se rendent à l'île de Man pour la même raison. » Le conseil était judicieux, moins destiné toutefois à m'être rapporté qu'à enrichir le trésor des méditations de Mme Betty. La suite fut pire : « Oh ! My Lord, avait répondu ma propriétaire (je rapporte sa version), vraiment, je ne crois pas que ce jeune homme soit un vaurien, car... » « Vous ne *croyez* pas que je sois un

vaurien? m'écriai-je, plein d'indignation. À l'avenir vous n'aurez plus la peine de *croire*!» Et, sur-le-champ, je me disposai à partir... La bonne femme semblait prête à quelques concessions; mais un mot rude et méprisant que j'employai sans doute à l'égard du savant dignitaire l'irrita à son tour: toute réconciliation devint impossible. Ainsi, cet évêque jetait la suspicion sur une personne qu'il n'avait jamais vue! J'étais furieux. Je songeai à lui faire connaître en grec ma façon de penser, ce qui l'inclinerait à supposer que je n'étais pas un filou et l'obligerait, du moins je l'espérais, à me répondre dans la même langue. On verrait alors que, si je n'étais pas aussi riche que Sa Seigneurie, j'étais meilleur helléniste. Le calme de la réflexion chassa de mon cerveau ce projet enfantin: je compris que l'évêque était parfaitement dans son droit en donnant un conseil à une vieille servante et qu'il ne pouvait avoir désiré que ce conseil me fût rapporté; le même esprit obtus qui avait conduit Mme Betty à me répéter ces paroles pouvait bien l'avoir inclinée à remplacer par des expressions plus conformes à sa propre façon de penser les mots dont s'était servi le digne ecclésiastique.

Je partis donc sur-le-champ. Décision fâcheuse: la vie d'auberge que je menai à dater de ce jour eut vite épuisé mes ressources. En une quinzaine je fus réduit à la portion congrue: je ne pouvais plus me permettre qu'un repas par jour. Agissant sur mon jeune estomac, l'air des montagnes, l'exercice constant m'aiguisaient l'appétit. Je ne tardai pas à me ressentir de mon frugal régime. Je ne prenais pour tout repas qu'une tasse de café ou de thé. Bientôt je dus renoncer à ces pauvres douceurs; pendant tout mon séjour dans le pays de Galles, je vécus de mûres, de baies, etc.,

ou de l'hospitalité qu'on m'accordait de temps à autre en échange de petits services. J'écrivais des lettres d'affaires pour des villageois qui avaient des parents à Liverpool ou à Londres, plus souvent encore des billets doux pour des jeunes filles qui avaient été servantes à Shrewsbury ou dans les autres villes de la frontière anglaise. Mes humbles amis, toujours très satisfaits de moi, me traitaient avec cordialité. Un jour, non loin du village de Llan-y-styndw, ou un nom de ce genre, en un coin perdu du Merionethshire, une famille de jeunes gens m'hébergea pendant plus de trois jours et me montra une bonté affectueuse et fraternelle, dont l'impression ne s'est pas encore effacée de mon cœur. Ils étaient quatre frères et trois sœurs, tous sortis de l'enfance, et possédaient une élégance, une délicatesse d'allures remarquables. Jamais dans une chaumière, sauf une ou deux fois peut-être dans le Westmoreland et le Devonshire, je n'ai rencontré cette beauté, ce raffinement, cette politesse native. Ils parlaient tous l'anglais, ce qui est assez rare dans une si nombreuse famille, surtout lorsque les villages sont loin de la grand'route. L'un des frères avait servi à bord d'un vaisseau de guerre anglais ; dès mon arrivée j'écrivis pour lui une lettre sur ses parts de prise. Plus confidentiellement je composai des billets doux pour deux des sœurs. Toutes deux inspiraient de l'intérêt ; l'une d'elles avait un charme peu commun. En présence de leur rougeur, de leur confusion tandis qu'elles me dictaient leurs lettres, ou plutôt tandis qu'elles me donnaient des indications générales, je n'avais pas besoin d'une grande perspicacité pour deviner leur désir : elles souhaitaient que ces épîtres fussent aussi tendres que le

permet la réserve naturelle à une jeune fille : je m'ingéniai à adoucir mes mots de façon à concilier ces deux tendances ; elles furent contentes de ma manière de rendre leurs pensées et surprises, en leur simplicité, de ma promptitude à les deviner. L'accueil que vous font les femmes dans une maison détermine en général le ton de la réception qui vous est réservée. J'avais si bien rempli mes devoirs confidentiels de secrétaire qu'on me pria de rester avec une cordialité que je me sentais peu enclin à repousser. Peut-être aussi ma conversation les avait-elle amusées. Le seul lit disponible se trouvait dans la chambre des jeunes filles ; je couchai donc avec les frères. On me traita avec un respect qu'obtient rarement une bourse aussi légère que la mienne ; il semblait que mon savoir prouvait suffisamment que j'étais de « noble race ». Je restai chez eux pendant près de quatre jours. L'amabilité constante qu'ils ne cessèrent de me témoigner m'incline à penser que j'aurais pu demeurer avec eux jusqu'à ce jour si cela avait dépendu de leur volonté, mais le matin du quatrième jour, comme nous nous mettions à table pour déjeuner, je sentis, à leur contenance, l'approche d'une désagréable nouvelle : un des frères ne tarda pas à m'expliquer que, la veille de mon arrivée, leur père et leur mère s'étaient rendus à Caernarvon pour assister à une assemblée annuelle de méthodistes et qu'ils allaient rentrer ce jour-là. Au nom de ses frères et de ses sœurs, il me priait de ne pas me fâcher si je ne rencontrais pas toute la civilité que je méritais. Les parents arrivèrent, l'air renfrogné : « *Dym Sassenach !* » (*Pas anglais !*) furent les seuls mots que je tirai d'eux. Je compris la situation. Prenant affectueusement congé de mes jeunes hôtes, si intéressants et si

aimables, je partis. Bien que les enfants eussent parlé chaleureusement de moi à leurs parents et m'eussent prié d'excuser l'accueil de ces vieilles gens en disant que c'était « leur manière d'être », je me rendais facilement compte que mes talents pour écrire des lettres d'amour devaient être, auprès de graves sexagénaires méthodistes du pays de Galles, une recommandation aussi faible que mes saphiques ou mes alcaïques grecs. La courtoisie gracieuse de mes jeunes amis m'avait donné une hospitalité que les façons peu engageantes des parents auraient transformée en aumône. M. Shelley se fait une idée fort juste de la vieillesse. Quand des facteurs puissants ne viennent pas combattre ses tendances, elle flétrit et corrompt tout ce que le cœur humain contient naturellement de généreux.

Quelques jours plus tard, par des moyens dont je ne dirai rien, faute de place, je réussis à gagner Londres. Alors commença la dernière, la plus dure période de mes longues souffrances, je pourrais même dire de mon agonie : l'expression n'est pas trop forte. À dater de ce jour et pendant plus de quatre mois, j'endurai les affres physiques de la faim à des degrés divers d'intensité, mais d'une façon toujours si douloureuse que nul être humain n'a pu en supporter davantage sans mourir. Je craindrais de tourmenter inutilement le lecteur en lui disant en détail tout ce que je souffris : la seule description de semblables extrémités, fussent-elles le fruit des plus lourdes fautes ou de l'inconduite la moins excusable, inspire une sombre pitié qui affecte péniblement le cœur humain. Je n'avais pour me soutenir, et cela même d'une façon intermittente, que quelques morceaux de pain, reliefs du déjeuner d'un

homme qui me croyait malade mais qui ignorait mon dénuement profond. Au début de mes misères, c'est-à-dire presque constamment quand je me trouvais encore au pays de Galles, puis durant mes deux premiers mois de séjour à Londres, je n'eus pas de domicile : je couchais rarement sous un toit. Cette existence prolongée en plein air m'empêcha sans doute de succomber à mes douleurs. Plus tard, quand la température se fit plus froide, moins clémente, et que les souffrances ininterrompues menacèrent de me précipiter dans une langueur absolue, fort heureusement pour moi, l'homme qui me permettait de m'asseoir à sa table lorsqu'il déjeunait, m'autorisa à coucher dans un vaste immeuble vide dont il était locataire – je dis vide car on n'y découvrait nulle trace d'installation domestique ou autre, nul mobilier, si ce n'est une table et quelques sièges. En prenant possession de mon nouveau logis, je découvris que la maison était déjà habitée par une pauvre fillette, sans parents, âgée de dix ans environ. La faim semblait l'avoir durement marquée : les souffrances qu'elle inflige font souvent paraître les enfants plus vieux qu'ils ne sont. Cette petite abandonnée me dit qu'elle avait couché et vécu là toute seule quelque temps avant mon arrivée : grande fut la joie de la pauvre créature en apprenant qu'à l'avenir je serais son compagnon pendant la nuit. La maison était spacieuse et vide ; le bruit qu'y faisaient les rats se multipliait en un prodigieux écho dans la vaste cage de l'escalier et dans le vestibule. Parmi les maux réels qui assaillaient son corps, le froid et, je le crains, la faim, la pauvre enfant avait trouvé moyen de souffrir davantage encore, eût-on dit, des êtres fantastiques que son imagination avait créés. Je lui promis

de la protéger contre tous les fantômes de l'univers ; mais, hélas ! c'est tout ce que je pouvais pour elle. Couchés sur le parquet, prenant comme oreiller un rouleau de maudites paperasses de procédure, nous n'avions pour nous couvrir qu'une sorte de grande couverture de cheval. Plus tard nous découvrîmes dans un réduit une vieille housse de canapé, un vague morceau d'étoffe et quelques autres chiffons qui nous préservèrent un peu du froid. La pauvre enfant se serrait étroitement contre moi ; elle cherchait un peu de chaleur et un refuge contre la méchanceté de ses fantômes. Lorsque mes souffrances n'étaient pas plus intenses que d'habitude, je la prenais dans mes bras ; elle arrivait ainsi à avoir assez chaud ; souvent elle s'endormait, alors que je ne pouvais y parvenir. Pendant les deux derniers mois de mes misères, je sommeillais fréquemment durant le jour : j'étais très sujet à ces assoupissements passagers. Mais le sommeil m'était plus pénible encore que l'état de veille : sans parler de mes songes tumultueux – l'opium m'infligea des rêves autrement terribles que je décrirai plus loin – je n'avais guère qu'un sommeil de dogue. Je m'entendais grogner. Souvent, le son de ma propre voix m'éveillait. Vers cette époque une sensation affreuse m'envahissait dès que je commençais à m'assoupir. Je l'ai, depuis, éprouvée à différentes reprises. C'était une sorte de contraction qui me prenait je ne sais où, sans doute autour de l'estomac. Pour trouver quelque soulagement, j'étais obligé de projeter violemment les pieds en l'air. Cela naissait dès que je m'endormais. Les efforts que je devais faire pour chasser la douleur m'éveillaient aussitôt. Seul l'épuisement finissait par me jeter dans le sommeil. Je m'endormais et me réveillais constamment.

Le maître de la maison apparaissait parfois brusquement et de grand matin, quelquefois vers dix heures, quelquefois pas du tout. Il vivait dans la crainte perpétuelle des recors. Améliorant la manœuvre de Cromwell, il couchait chaque nuit dans un quartier différent de Londres ; il ne manquait jamais d'examiner, par une fenêtre particulière, l'allure des gens qui frappaient à la porte avant de permettre qu'on leur ouvrît. Il déjeunait seul : à vrai dire, ni son service à thé ni son menu ne pouvaient lui permettre de risquer une invitation. Il achetait un petit pain ou quelques biscuits en revenant de la cachette où il avait passé la nuit. S'il avait eu des invités, comme je le lui fis un jour facétieusement remarquer, sur un ton de docteur, les pauvres gens auraient dû prendre *séance* – ou plutôt rang, car de *s'asseoir* il ne pouvait être question – dans l'ordre de succession, comme disent les métaphysiciens, et non dans l'ordre de coexistence. Leur relation aurait dû se situer dans le temps et non dans l'espace. Pendant qu'il déjeunait, je trouvais quelque prétexte pour flâner auprès de lui. D'un air que j'essayais de rendre aussi dégagé que possible, je m'emparais des restes qu'il avait pu laisser : quelquefois il ne laissait rien. Ce n'était pas un vol, à proprement parler ; pourtant, de temps à autre, je l'obligeais ainsi, j'imagine, à envoyer chercher vers midi un biscuit de plus. La malheureuse petite fille n'avait pas le droit d'entrer dans ce cabinet de travail, si je puis appeler ainsi un dépôt de parchemins et d'écrits judiciaires... Cette pièce était pour elle la chambre de Barbe-Bleue. Vers six heures, en général, M. Brunell nous quittait pour la nuit, et il ne manquait pas de donner un tour de clef à la porte en allant dîner. La petite était-elle sa fille naturelle ou une

simple domestique? Je n'en sus jamais rien; elle-même l'ignorait. Il la traitait tout à fait en servante. Dès qu'elle l'entendait rentrer elle se précipitait au bas de l'escalier, brossait ses souliers et ses vêtements. Il l'envoyait parfois faire quelque course; elle quittait alors pour un instant la cuisine, l'enfer lugubre où elle vivait; elle paraissait au grand air. Autrement, seuls les coups que le soir je frappais à la porte et qui la remplissaient de joie appelaient vers le seuil ses petits pas tremblants. Que faisait-elle pendant la journée? Je ne savais guère que ce qu'elle me contait le soir. Dès que l'heure des affaires approchait, je comprenais qu'il fallait m'éclipser; j'allais m'asseoir dans quelque parc jusqu'à la tombée de la nuit.

Et le maître de la maison? Qui était-il? Quel métier faisait-il? C'était, dans les basses régions de la procédure, l'un de ces extraordinaires praticiens qui – voyons... comment exprimerai-je cela? – qui, par prudence ou par nécessité, ne se permettent pas le luxe d'une conscience trop délicate (voilà une périphrase qu'on pourrait considérablement abréger, mais je laisserai ce soin au bon goût du lecteur). Souvent, dans les sentiers de la vie, une conscience est un embarras infiniment plus coûteux qu'une femme ou un équipage. On parle parfois d'« abandonner » son équipage; j'imagine que mon ami M. Brunell avait, pour quelque temps, « abandonné » sa conscience, avec la ferme intention, je n'en doute aucunement, de la reprendre dès que les circonstances le lui permettraient. Les arrangements intimes que comportait la vie journalière d'un tel homme composeraient le plus étrange tableau, mais je ne puis me permettre d'amuser le lecteur aux dépens de mon

hôte. J'avais peu d'occasions d'observer ce qui se passait : je vis pourtant bien des scènes, les intrigues de Londres, les chicanes les plus compliquées, « cycle ou épicycle, cercles concentriques »[1]. Il m'arrive aujourd'hui d'en rire ; en ce temps-là même, malgré ma misère j'en riais. Mais, à mon égard, M. Brunell ne témoigna que de qualités qui lui faisaient honneur ; je ne puis donc me rappeler qu'un aspect de cet étrange personnage : il se montra obligeant pour moi, généreux autant qu'il fut en son pouvoir.

Ce pouvoir, il est vrai, ne s'étendait pas loin ; mais enfin, comme les rats, je ne payais pas de loyer. Le docteur Johnson raconte qu'une seule fois dans toute son existence il eut devant lui autant de fruits qu'il en pouvait manger ; *de même* je peux me montrer reconnaissant de ce que, dans cette unique circonstance, j'eus en un logis de Londres un choix de pièces aussi grand que je pouvais le désirer. À part la chambre de Barbe-Bleue que ma pauvre petite compagne croyait hantée, toutes les autres pièces, du grenier à la cave, étaient à notre disposition : « L'univers entier s'étalait devant nous »[2] ; nous plantions notre tente pour la nuit à l'endroit qui nous plaisait.

La maison, je l'ai dit, était vaste : elle est très en vue, en un point fort connu de Londres. Bien des lecteurs, sans nul doute, passeront devant elle quelques heures après avoir lu ces lignes. Pour ma part, je ne manque jamais d'aller la voir quand mes affaires m'appellent à Londres : ce soir même, 15 août 1821, jour anniversaire

1. Milton, *Paradise Lost*, Livre VIII, v. 84 (NdÉ).
2. Milton, *Paradise Lost*, Livre XII, v. 646 (NdÉ).

de ma naissance, vers dix heures, je me suis détourné de ma promenade nocturne jusqu'au bas d'Oxford Street, pour aller la revoir en passant ; une famille respectable l'habite ; dans le salon qui donne sur la rue des lumières brillent ; il y a une réunion intime, sans doute prend-on le thé. Tout le monde paraît joyeux, plein d'entrain. Quel étrange contraste à mes yeux avec l'obscurité, le froid, le silence, la désolation qui il y a dix-huit ans régnaient dans cette maison occupée, seulement la nuit venue, par un étudiant famélique et une petite fille abandonnée. De la petite fille, hélas ! j'ai vainement cherché la trace. Sa misère à part, elle n'était pas ce que l'on appelle une enfant intéressante : elle n'était ni jolie, ni très intelligente ; ses manières n'avaient rien de spécialement agréable. Mais, Dieu merci ! même à cette époque, je n'avais pas besoin de ces perfections pour aimer les êtres : la nature humaine en sa simplicité, en son humilité de chaque jour, me suffisait amplement ; j'aimais cette petite fille parce qu'elle partageait ma détresse. Si elle est encore de ce monde, elle a sans doute aujourd'hui des enfants, mais je le répète, je ne l'ai jamais revue.

Je le déplore. Cependant il est une autre figure de ces jours révolus que j'ai cherchée plus anxieusement encore. Et mon chagrin de ne pas l'avoir retrouvée est infiniment plus amer. C'était une jeune femme : elle appartenait à cette classe malheureuse qui vit de la prostitution. Je n'éprouve pas de honte à reconnaître que j'étais alors l'ami de plusieurs de ces pauvres femmes. Et pourquoi donc aurais-je honte ? Ne souriez pas à mon aveu, ne froncez pas le sourcil. Inutile de rappeler vos souvenirs classiques,

de vous citer le vieux proverbe latin : *Sine cerere et baccho*[1]... Vous supposez bien que, pauvre comme je l'étais, mes relations avec ces femmes ne pouvaient être que très pures. Pour parler franc, jamais, depuis que je suis au monde, je ne me suis cru souillé par l'approche ou par le contact d'une créature humaine, quelle qu'elle fût. Dès mon plus jeune âge, je me suis enorgueilli de causer familièrement, *more Socratico*[2], avec tous les gens, hommes, femmes ou enfants, que le hasard plaçait sur mon chemin. C'est une pratique excellente pour arriver à la connaissance de la nature humaine, une habitude qui donne de bons sentiments et cette sincérité d'expression qui conviennent à l'homme désireux d'être tenu pour philosophe. Le philosophe, en effet, ne doit pas regarder avec les yeux de cette pauvre créature bornée qui se décerne le nom d'homme du monde et qui est pleine de préjugés étriqués, égoïstes, sur la naissance et l'éducation ; il doit se considérer comme un être universel, l'égal des gens haut placés et des misérables, des gens instruits et des ignorants, des coupables et des innocents. En ce temps de ma pauvreté, j'étais péripatéticien. J'arpentais les rues. Bien entendu, je rencontrais surtout ces péripatéticiennes à qui l'on donne le nom de filles des rues. Plus d'une a pris mon parti lorsque quelque veilleur prétendait m'expulser des seuils de maisons sur lesquels je m'étais assis. Il en est une, celle qui m'a amené à parler de cela... Mais non... Ann au noble cœur, je ne dois pas te

1. « *Sine cerere et baccho friget venus* », proverbe latin (« Sans pain et sans vin, l'amour se refroidit ») (NdÉ).
2. « À la manière de Socrate » (NdÉ).

ranger parmi ces femmes ! Trouvons, s'il est possible, un nom plus doux pour indiquer la condition de la créature bonne et compatissante à qui je dois d'être encore de ce monde, car elle me secourut quand j'étais abandonné de l'Univers entier. Pendant des semaines et des semaines j'avais, la nuit, descendu et remonté Oxford Street avec cette pauvre fille délaissée ; je m'étais reposé avec elle sous les portiques ou sur le seuil des maisons. Je voyais bien qu'elle devait être plus jeune que moi : elle me dit un jour qu'elle n'avait pas encore seize ans. Poussé par l'intérêt qu'elle m'inspirait, je la questionnai et j'appris ainsi peu à peu sa simple histoire. Histoire bien banale, je l'ai compris depuis lors. La puissance des lois pourrait intervenir plus souvent, protectrice et vengeresse si, à Londres, la bienfaisance était mieux armée pour découvrir les misères ; mais la Charité, quelles que soient la profondeur et la masse de ses eaux, poursuit son cours mystérieusement et en silence, par un canal que ne peuvent découvrir ou atteindre les pauvres vagabonds sans gîte. Personne ne peut nier que l'aspect de la société de Londres soit dur, cruel, hostile aux misérables. Je comprenais toutefois qu'il aurait été facile de réparer partiellement les injustices qu'Ann avait endurées. Plusieurs fois, j'insistai très sérieusement pour qu'elle déposât une plainte entre les mains d'un magistrat. Je l'assurai que, toute dépourvue d'amis qu'elle fût, elle trouverait une immédiate attention ; la Justice anglaise, que personne n'intimide, lui assurerait une rapide et complète revanche sur le vaurien qui l'avait dépouillée de son petit avoir. Souvent elle me promit d'agir, mais elle différait les démarches que je la pressais

d'entreprendre ; elle était timide, sans force. On sentait que le chagrin était descendu profondément en son jeune cœur. Et peut-être se disait-elle que le juge le plus intègre, les tribunaux les plus scrupuleux ne pourraient redresser les torts les plus graves qu'elle avait subis. Pourtant, je serais sans doute arrivé à un résultat ; nous avions fini par convenir que, le lendemain ou le surlendemain, nous nous présenterions ensemble devant un magistrat, et que je prendrais la parole en son nom. C'était, malheureusement, la veille du jour où je la vis pour la dernière fois. Il était écrit que je ne lui rendrais pas ce pauvre service. Mais voici celui que je lui dois, service si grand que je n'aurais jamais pu m'acquitter. Un soir que nous parcourions tranquillement Oxford Street, je me trouvai plus faible, plus malade que d'habitude ; je priai Ann de m'accompagner dans Soho Square où nous nous assîmes sur le seuil d'une maison. Aujourd'hui encore quand je passe devant cette porte, j'éprouve une amère douleur, et je rends hommage du fond de mon cœur à l'esprit de cette malheureuse, en souvenir de la noble action qu'elle accomplit là. Soudain, je me trouvai beaucoup plus mal; j'avais posé ma tête sur sa poitrine ; je glissai de ses bras et tombai en arrière sur les marches. Je sentis alors que, si l'on ne me donnait pas un stimulant vivifiant et puissant, j'allais mourir sur place, ou du moins sombrer dans un épuisement tel qu'on ne pourrait plus espérer de m'en voir sortir. En cette crise de ma destinée, la pauvre orpheline, ma compagne, à qui ce monde n'avait apporté que des blessures, tendit vers moi la main qui me sauva. Elle poussa un cri de terreur mais ne perdit pas une seconde. S'élançant vers Oxford

Street, elle revint, en moins de temps qu'on ne pourrait le croire, avec un verre de porto épicé ; mon estomac vide aurait rejeté tout aliment, mais il ressentit instantanément l'influence du porto ; je trouvai la force de réagir. Ce verre, la généreuse fille l'avait sans hésiter payé de son humble bourse. Or, qu'on ne l'oublie pas ! elle possédait à peine de quoi assurer sa subsistance de la journée, et elle ne pouvait raisonnablement espérer que je la rembourserais jamais. Oh, ma jeune bienfaitrice ! Plus tard, dans ma solitude, la pensée pleine de toi, l'âme douloureuse et débordante d'amour, combien de fois ai-je souhaité que les bénédictions d'un cœur reconnaissant aient un pouvoir égal à celui qu'on attribuait jadis à la malédiction paternelle, qu'elles s'accomplissent nécessairement et fatalement, qu'elles puissent te chercher, te poursuivre, te rejoindre, t'escorter jusque dans les ténèbres profondes d'un mauvais lieu de Londres ou même, si c'était possible, dans les ténèbres de la tombe. Là, chargé d'un message authentique de paix, de pardon, de réconciliation finale, je t'appellerais, je t'éveillerais.

Il est rare que je pleure ; ma pensée, toujours attachée aux intérêts principaux de l'homme, m'entraîne chaque jour, à chaque heure, en des abîmes « trop profonds pour les larmes[1] ». La gravité de mes habitudes intellectuelles s'oppose aux sentiments qui provoquent les pleurs. (Il n'en est pas ainsi chez les hommes que leur légèreté rend impropres à la tristesse des méditations ; ils ne peuvent résister à une attaque inattendue de ces sentiments.) Tout

1. Wordsworth, *Intimations of Immorality*, XI (NdÉ).

être qui, comme moi, a étudié longuement ces problèmes, doit nourrir et bercer de bonne heure, pour se protéger contre un profond découragement, quelque croyance rassurante en une compensation future des souffrances humaines. Pour ces raisons les heures d'aujourd'hui me trouvent encore plein de joie ; mes larmes coulent rarement. Il existe pourtant des sentiments qui, pour n'être ni plus profonds ni plus intenses, sont, cependant, plus attendrissants que d'autres. Souvent, aujourd'hui, lorsque, me promenant dans Oxford Street, sous la lueur des réverbères si propice à l'éclosion des rêves, j'entends un orgue de Barbarie jouer un de ces airs qui calmaient autrefois mes douleurs et celles de ma compagne – je ne cesserai jamais de lui donner ce nom –, je pleure et je médite sur l'ordre mystérieux qui nous sépara soudain pour toujours. Comment cela se produisit, le lecteur va l'apprendre en lisant la fin de ce récit préliminaire.

Peu de jours après l'incident que j'ai conté, je croisai dans Albemarle Street un gentilhomme qui avait appartenu à la maison du feu roi et qui, à diverses reprises, avait reçu l'hospitalité dans ma famille ; il me reconnut à mes traits, m'arrêta. Je n'usai d'aucun subterfuge : à toutes ses questions je répondis sincèrement. Il me jura de ne pas me trahir auprès de mes tuteurs, et je lui donnai mon adresse, celle de la maison de mon ami l'avoué. Le lendemain, il m'envoyait un billet de dix livres. Brunell reçut le pli qui m'était adressé en même temps que d'autres lettres d'affaires ; je vis, à son air, à son regard, qu'il comprenait ce que le pli contenait mais, fort honnêtement, il me le remit sans hésitation.

Ce présent, et l'usage particulier que j'en fis, m'amènent à dire ce que j'étais venu chercher à Londres, ce que je poursuivis sans cesse depuis mon arrivée jusqu'à mon départ définitif.

Mes lecteurs seront surpris que, dans Londres, ce monde immense, je n'aie pu éviter de tomber dans cet extrême dénuement. Deux ressources, penseront-ils, s'offraient à moi. Je pouvais demander assistance aux amis de ma famille, ou bien me servir de mon savoir, de mes jeunes talents, pour gagner un peu d'argent. Je ferai observer que je craignais par-dessus tout de tomber entre les mains de mes tuteurs ; j'étais bien sûr que, tous les pouvoirs octroyés par la loi, ils les exerceraient contre moi jusqu'au bout, qu'ils me feraient reconduire de force à l'école que j'avais abandonnée. Y revenir de mon plein gré m'eût semblé déshonorant. Mais un retour imposé au mépris de tous mes efforts, de tous mes désirs, aurait été une humiliation pire que la mort ; vraiment j'en serais mort. Je me gardais donc d'aller chercher des secours dans des quartiers où l'on m'aurait sûrement aidé, mais où je risquais de mettre mes tuteurs sur ma trace. Certes, mon père avait eu beaucoup d'amis à Londres, mais dix ans s'étaient écoulés depuis sa mort, et je me rappelais les noms de bien peu d'entre eux ; ceux-là même, je ne savais où les trouver, car je n'étais jamais venu à Londres qu'une fois, pendant quelques heures. Cette difficulté et, davantage encore, la peur de mes tuteurs, arrêtaient mes démarches. Quant à gagner un peu d'argent, je suis assez enclin, avec mes lecteurs, à m'étonner aujourd'hui de ne pas y avoir pensé. Certainement j'aurais pu corriger des épreuves d'imprimerie en grec ou faire d'autres travaux ; je me serais procuré

ainsi le peu d'argent qui m'était nécessaire. J'aurais accompli ma tâche avec une exactitude exemplaire qui n'eût pas tardé à m'attirer la confiance de mes employeurs. Mais, ne l'oublions pas, pour obtenir un emploi de ce genre, il fallait me faire présenter à quelque honnête éditeur ; je n'en avais pas le moyen. D'ailleurs, pour dire toute la vérité, il ne me vint pas une seule fois à l'esprit que le labeur littéraire pût être une source de profits. Je ne pensais qu'à emprunter de l'argent sur mes droits futurs et mes espérances. Je fis tous mes efforts pour y arriver. Je m'adressai à plusieurs personnes, notamment à un juif du nom de Dell[1].

---

1. C'est à ce même juif que je m'adressai encore quelques mois plus tard ; cette fois je lui écrivais d'un collège respectable ; aussi fus-je assez heureux pour obtenir qu'il donnât à mes propositions une attention sérieuse. La nécessité dans laquelle je me trouvais ne résultait d'aucune prodigalité, d'aucune légèreté de jeune homme (par mes habitudes, la nature de mes plaisirs, j'étais fort au-dessus de cela) mais simplement de la malice rancunière de mon tuteur ; quand il vit qu'il lui était impossible de me retenir plus longtemps loin de l'Université, il refusa, au moment de nos adieux – témoignage de son excellente nature – de signer un ordre qui m'accordât un seul shilling au-delà de l'allocation qui m'était faite à l'école – c'est-à-dire cent livres sterling par an. De mon temps, cette somme permettait tout juste de vivre dans un collège ; elle était absolument insuffisante pour un jeune homme qui n'avait aucun goût onéreux et aucun mépris de prodigue pour l'argent mais qui montrait un peu trop de confiance aux domestiques et ne s'embarrassait pas des menus détails d'une stricte économie. Aussi ne tardai-je pas à me trouver dans l'embarras ; finalement, après une interminable négociation avec le juif – ah !

Je m'étais présenté à ce juif ainsi qu'à d'autres prêteurs qui publiaient leurs offres – certains, je crois, étaient juifs eux aussi ; je leur avais rendu compte de mes espérances. En examinant le testament de mon père aux *Doctors' Commons*[1], ils avaient contrôlé l'exactitude de mes dires. Il était évident que la personne mentionnée comme étant le second fils de... avait tous les droits que j'avais signalés et d'autres encore ; un point cependant restait obscur, et les visages de mes juifs l'indiquaient ; étais-je la personne en question ? Je n'avais pas pensé qu'on pût en douter. À voir les regards perçants avec lesquels mes amis juifs m'examinaient, j'avais craint plutôt qu'ils ne me reconnussent trop bien ; je m'étais demandé s'ils ne songeaient pas à s'assurer de moi pour me vendre à mes tuteurs. Je fus fort surpris de découvrir que ma personne considérée « *materialiter* » était accusée ou tout au moins soupçonnée de contrefaire ma personne considérée « *formaliter* ». J'exprimais la situation

---

mes lecteurs s'amuseraient si j'avais le loisir de la raconter – je fus mis en possession de la somme demandée, aux conditions « régulières » ; je devais payer à mon juif un intérêt annuel de dix-sept et demi pour cent sur toute la somme reçue ; en outre, quatre-vingt-dix guinées me furent aussitôt reprises par Israël en règlement de la facture de l'avoué (pour quels services ? à qui rendus ? quand ? au siège de Jérusalem ? lors de la construction du second Temple, ou à une époque plus récente ? je ne suis pas arrivé à le découvrir). Vraiment, j'ai oublié la longueur exacte de ce mémoire, mais je le possède encore dans un cabinet de curiosités naturelles : je crois qu'un jour ou l'autre je l'offrirai au British Museum (NdA).

1. Institution analogue à notre Enregistrement (NdT).

ainsi car je me gargarisais de distinctions d'une logique méticuleuse. Pour apaiser leurs scrupules, je pris le seul moyen qui fût en mon pouvoir. Pendant mon séjour au pays de Galles, j'avais reçu de mes jeunes amis plusieurs lettres que je gardais toujours dans ma poche : je les montrai. En fait, à part mes vêtements, c'était alors à peu près tout ce qui demeurait de mes effets personnels. La plupart de ces lettres m'avaient été écrites par le comte d'Altamont, qui alors était mon principal, ou plus exactement mon unique confident. Elles étaient datées d'Eton. Il y avait aussi des lettres du marquis de Sligo, son père. Bien qu'il se laissât absorber par ses recherches agricoles, le marquis, lui-même ancien élève d'Eton et aussi bon lettré qu'il est nécessaire à un gentilhomme de l'être, conservait un sentiment affectueux pour les études classiques et les jeunes étudiants. J'avais quinze ans lorsque nous commençâmes à correspondre. Il m'entretenait des importantes améliorations qu'il avait effectuées ou méditait d'effectuer dans les comtés de Mayo et de Sligo où j'avais été. Il me parlait aussi parfois des mérites d'un poète latin, ou me proposait des sujets sur lesquels il souhaitait que j'écrivisse des vers.

Après avoir lu cette correspondance, un de mes bons amis juifs consentit à m'avancer deux ou trois cents livres sur ma garantie personnelle. Mais il exigeait que j'obtinsse du jeune comte, qui avait mon âge, qu'il se porterait caution du remboursement à notre majorité ; je suppose aujourd'hui que le juif se souciait assez peu du bénéfice insignifiant qu'il pouvait espérer tirer de moi ; il voulait entrer en relations avec mon noble ami dont il n'ignorait

aucunement les espérances considérables. Pour donner corps à sa proposition, huit ou dix jours après avoir reçu les dix livres sterling, je me disposai à gagner Eton. Je versai près de trois livres à mon prêteur, sur sa déclaration qu'il lui fallait acheter des timbres et préparer l'acte pendant mon voyage. Je pensai qu'il mentait, mais je ne voulus pas lui laisser le moindre prétexte pour m'imputer ses propres retards. J'avais remis une somme moindre à mon ami l'avoué (qui était l'homme de loi de mes prêteurs) ; en vérité, il la méritait bien pour le logement non meublé qu'il m'avait offert. Quinze shillings environ servirent à remonter – d'une façon fort modeste – ma garde-robe. Je donnai à Ann un quart du reliquat ; je comptais partager avec elle, à mon retour, ce qui me resterait. Ces arrangements terminés, je me dirigeai vers Piccadilly par une sombre soirée d'hiver. Six heures venaient de sonner. Ann m'accompagnait ; j'avais l'intention d'aller jusqu'à Salt Hill par le coche de Bath ou de Bristol. Nos pas nous conduisirent vers un quartier qui a maintenant entièrement disparu, de sorte que je ne puis retracer ses anciennes limites ; c'était, j'imagine, Swallow Street. Mais, comme nous avions du temps devant nous, nous inclinâmes sur la gauche jusqu'à Golden Square. Nous voulions éviter le bruit et l'encombrement de Piccadilly. Près du coin de Sherrard Street nous nous assîmes. Peu de jours auparavant j'avais exposé mes desseins à Ann ; je lui affirmai de nouveau qu'elle aurait part à mon heureuse fortune si celle-ci se réalisait et que je ne l'abandonnerais jamais dès que j'aurais le pouvoir de la protéger. J'y étais fermement résolu, autant par goût que par sentiment du devoir.

Sans parler de la reconnaissance qui me constituait son débiteur pour la vie, je l'aimais d'une affection aussi forte que si elle avait été ma sœur, et à cette heure la pitié que m'inspirait son immense misère accroissait encore ma tendresse. C'était moi qui aurais dû être le plus malheureux ; je quittais celle qui m'avait sauvé la vie. Pourtant, malgré l'ébranlement qu'avait subi ma santé, j'étais joyeux, plein d'espoir. Elle se séparait d'un ami qui n'avait guère le moyen de lui être utile, qui ne pouvait que lui témoigner une bonté fraternelle. Pourtant le chagrin la consumait. Quand vint le moment de nous dire un dernier adieu, je l'embrassai ; elle me jeta les bras autour du cou et pleura en silence. Je ne croyais pas rester absent plus de huit jours ; nous convînmes qu'à partir du cinquième soir, elle m'attendrait à six heures au bas de Great Titchfield Street, notre lieu habituel de rendez-vous. C'était notre port ; nous pouvions éviter ainsi de nous chercher en vain dans le vaste océan d'Oxford Street. Je pris cette précaution, d'autres encore ; malheureusement j'oubliai la principale : Ann ne m'avait jamais dit son nom de famille, ou peut-être, n'attachant aucune importance à ce nom, je l'avais oublié. D'ordinaire, les femmes comme elles se font simplement appeler par leur nom de baptême : Mary, Jane, Frances, etc. Elles ne s'affublent pas de noms tels que Miss Douglas, Miss Montague, etc., comme celles qui puisent de plus hautes prétentions dans leurs lectures romanesques. Lors de notre séparation, j'aurais dû lui demander ce nom de famille ; c'eût été le moyen le plus sûr de la retrouver plus tard ; à vrai dire, je n'avais aucun motif de supposer qu'une absence de quelques jours dût

rendre notre rencontre plus difficile ou plus incertaine ; je m'étais bien dit, pendant une minute, que cette précaution pouvait être utile, mais je ne l'avais pas notée parmi les choses que je devais lui dire à mon départ. Je voulais surtout la réconforter par l'exposé de mes espérances, et la persuader qu'elle devait prendre quelques médicaments pour combattre une toux violente et un enrouement dont elle souffrait ; aussi la question me sortit-elle totalement de l'esprit jusqu'au moment où il fut trop tard pour rappeler mon amie.

Huit heures avaient sonné quand j'atteignis le Café de Gloucester. Le coche de Bristol était sur le point de partir ; je grimpai sur l'impériale. Le mouvement doux et agréable du véhicule[1] ne tarda pas à m'assoupir ; il est assez curieux que le premier sommeil facile et reposant dont j'eusse joui depuis quelques mois soit venu me trouver sur l'impériale d'une diligence ; je trouverais aujourd'hui cette couche bien inconfortable. Ce sommeil me rappelle un petit incident qui me montra, ainsi que bien d'autres du même temps, qu'un homme qui n'a jamais connu de grande détresse traverse l'existence sans apprendre, par son expérience personnelle tout au moins, ce que le cœur humain peut contenir de bonté – ou de vilenie, dois-je ajouter avec un soupir. Les manières apprises voilent d'un rideau si épais les traits et les expressions de la nature humaine

1. Le coche de Bristol est le meilleur du royaume ; il a le double avantage de rouler sur une route exceptionnellement bonne et de bénéficier d'une subvention versée par les commerçants de Bristol (NdA).

que l'observateur ordinaire confond les deux extrêmes et les variétés infinies qui vont de l'un à l'autre ; ce vaste registre, peuplé d'harmonies multiples, ne contient plus alors qu'un nombre de types réduit, celui qu'exprime la gamme ou alphabet des sons élémentaires. Donc, au départ de Londres, pendant les quatre ou cinq premiers milles, j'agaçai souvent mon camarade d'impériale, en m'inclinant de temps à autre vers lui, lorsque la diligence penchait de son côté ; vraiment, si la route avait été moins bien entretenue, je serais tombé de faiblesse. Comme le feraient la plupart des gens en pareille circonstance, il se plaignit avec vivacité et même exprima son irritation plus sévèrement que l'occasion ne semblait le comporter. Si nous nous étions quittés alors, j'aurais pensé – en admettant que je l'eusse jugé digne de mon attention – qu'il était un individu grossier, et même brutal. Pourtant je me rendais compte que sa plainte était justifiée ; je m'excusai et l'assurai que je ferais mon possible pour ne plus m'assoupir ; je lui dis aussi, en quelques mots, que j'étais malade, qu'une souffrance prolongée m'avait mis dans cet état de faiblesse et que mes moyens présents ne me permettaient pas de m'offrir une place à l'intérieur. À ces mots les manières de l'homme se modifièrent instantanément. La première fois que je m'éveillai de nouveau pendant une minute, au bruit et aux lumières de Hounslow – car, malgré mes désirs et mes efforts, deux minutes après mes paroles, j'avais de nouveau sombré dans le sommeil – je m'aperçus que mon voisin m'avait entouré de son bras pour prévenir ma chute. Jusqu'au terme de mon voyage, il eut à mon égard une douceur presque féminine. À la fin, je reposais

presque dans ses bras, bonté d'autant plus grande qu'il ne pouvait savoir si je n'allais pas accomplir le trajet entier, jusqu'à Bath ou Bristol. J'allai d'ailleurs plus loin qu'il ne fallait ; mon sommeil était si nécessaire, il fut si reposant qu'après Hounslow je ne m'éveillai qu'à un arrêt brusque de la diligence, sans doute devant un bureau de poste. Je m'informai. Nous étions à Maidenhead, à six ou sept milles, je crois, au-delà de Salt Hill. Je descendis ; pendant la demi-minute d'arrêt de la diligence, mon sympathique compagnon qui, d'après le rapide coup d'œil que j'avais jeté sur lui à Piccadilly, devait être maître d'hôtel ou quelque chose de ce genre, me pressa d'aller me mettre au lit sans tarder. Je promis, tout en sachant que je n'en ferais rien. Je partis à pied pour parcourir le chemin en sens contraire. Il pouvait être minuit quand je me mis en route, mais j'allais si lentement que quatre heures sonnèrent à l'horloge d'une maison avant que j'eusse pris, au tournant, la route qui va de Slough à Eton. Le grand air, le sommeil m'avaient réconforté. J'étais las pourtant. Je me rappelle une pensée d'une vérité évidente et qu'un poète romain a joliment rendue : dans ma misère elle m'apporta quelque consolation. Un meurtre avait été commis peu de temps auparavant à Hounslow Heath[1] ou dans les environs. Je ne crois pas me tromper : la victime se nommait Steele et possédait une plantation de lavande dans le voisinage. Chaque pas me menait plus près du Heath ; tout naturellement, je me mis à penser que, si le meurtrier était

1. Le Heath est généralement une étendue de terrains vagues, un « communal », aux abords d'une ville (NdT).

dehors cette nuit, nous nous rapprochions peut-être l'un de l'autre dans l'obscurité. Et si, me disais-je, au lieu d'être un miséreux

Seigneur de mon savoir, sans rien de plus[1]...

j'étais, comme mon ami Lord Altamont, héritier reconnu de soixante-dix mille livres de revenu, quelles craintes n'éprouverais-je pas pour ma vie ! Il était peu probable, à vrai dire, que Lord Altamont se trouvât jamais dans ma situation ; mais l'observation n'en demeure pas moins exacte : un pouvoir et des biens considérables inspirent à l'homme une peur panique de la mort. Au moment de la bataille, quand les aventuriers les plus intrépides qui ont la chance d'être pauvres se préparent à faire bon usage de leur courage naturel, si on venait leur annoncer un héritage inespéré de cinquante mille livres de rente, ils sentiraient, j'en suis sûr, leur antipathie pour les balles s'accroître sensiblement[2]. Leurs efforts pour posséder un calme parfait, pour garder leur empire sur eux-mêmes deviendraient plus ardus. Il est donc vrai, comme l'affirme un sage qui a connu la bonne et la mauvaise fortune, que les richesses sont plus faites pour

---

1. Citation librement adaptée du *Roi Jean* de Shakespeare, I, 1 (NdÉ).

2. On m'objectera que maints personnages de haut rang et fort riches ont, de nos jours aussi bien que dans le passé, été des premiers à affronter les dangers du champ de bataille. Très juste. C'est qu'ils ont depuis longtemps le pouvoir. Le charme est émoussé (NdA).

Affaiblir le courage, en émousser la lame,
Qu'exciter à tenter de mériter l'éloge[1].

Je muse avec mon sujet parce que le souvenir de cette époque me touche profondément. Mais je ne donnerai plus à mon lecteur l'occasion de se plaindre ; je vais maintenant me hâter. Sur la route de Slough à Eton, je m'endormis ; l'aube venait à peine de se lever lorsque je fus réveillé par la voix d'un homme debout près de moi et qui me regardait. Je ne sais qui il pouvait être ; il avait mauvaise allure, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'il eût de mauvaises intentions ; en tout cas, s'il en avait, il se dit, j'imagine, qu'un homme qui, en hiver, couche en plein air, ne vaut guère la peine d'être volé. Si par hasard il lit ce livre, je puis lui déclarer que cette fois, au moins, le raisonnement ne valait rien. Il fit une remarque insignifiante et poursuivit son chemin ; je n'étais pas fâché qu'il m'eût dérangé, cela me permettait de traverser Eton avant que la plupart des habitants fussent debout. Pendant la nuit, le ciel avait été lourd et bas ; vers le matin, il y avait eu une gelée légère ; le sol, les arbres étaient couverts de givre. Je traversai Eton sans qu'on me remarquât. Dans un cabaret de Windsor, je fis ma toilette et, du mieux que je pus, je remis un peu d'ordre dans mon accoutrement ; à huit heures environ, je m'acheminai vers Pote. Sur ma route, je rencontrai quelques étudiants de première année auprès de qui je m'informai. Un Etonien est toujours un homme du monde ; mes vêtements misérables n'empêchèrent pas ces

1. Milton, *Paradise regained*, II, v. 455-456 (NdÉ).

jeunes gens de me répondre avec civilité. Mon ami Lord Altamont était parti pour l'Université de Cambridge. *Ibi omnis effusus labor*[1] ! J'avais pourtant d'autres amis à Eton, mais aux jours de détresse on ne s'adresse pas à tous les amis des heures de prospérité. Je me ressaisis et m'enquis du comte de Desart. J'avais été moins intime avec lui qu'avec d'autres mais, en aucune circonstance, je n'aurais hésité à me présenter à lui. Il allait, je crois, s'envoler vers Cambridge, mais était encore à Eton. Je me fis annoncer, il me reçut amicalement et m'invita à déjeuner.

Ici, je m'interromps un instant pour préserver mon lecteur de toute erreur. Si, par hasard, j'ai eu l'occasion de citer divers amis aux noms aristocratiques, qu'on n'aille pas pour cela m'attribuer des prétentions à la noblesse et au sang bleu. Je n'en ai point, Dieu merci ! Je suis le fils d'un simple commerçant anglais, estimé sa vie durant pour sa grande intégrité, fortement imprégné de goûts littéraires. À vrai dire, il écrivit des livres lui-même, mais garda l'anonymat. On assure qu'il serait devenu très riche s'il avait vécu. Mais, enlevé prématurément, il ne laissa que trente mille livres sterling à répartir entre sept héritiers. Ma mère, je puis le proclamer avec orgueil, était plus douée encore. Bien qu'elle ne prétendît aucunement au nom de femme de lettres et aux honneurs que ce titre peut comporter, je prendrai sur moi de la déclarer « intellectuelle », ce que beaucoup de femmes de lettres ne sont pas ; je crois que si jamais l'on rassemblait ses lettres pour les publier, on y trouverait une allure aussi vigoureuse et aussi masculine,

1. « Toute la peine prise en ce lieu ! » Virgile, *Géorgiques*, IV (NdÉ).

un style aussi pur, aussi racé, aussi plein de charme frais et de naturel que dans toutes les lettres d'Anglaises qui ont été publiées, sauf peut-être dans celles de Lady M. W. Montague. Telles sont mes glorieuses origines ; je n'en ai pas d'autres ; j'ai toujours remercié Dieu sincèrement qu'il en fût ainsi car, à mon avis, un rang qui place un homme trop au-dessus de ses congénères est assez peu favorable au développement des qualités morales ou spirituelles.

Lord Desart fit servir un déjeuner étourdissant, qui l'était réellement, mais qui me parut en ces circonstances trois fois magnifique ; c'était le premier repas normal, c'était la première « table d'honnête homme » devant lesquels je me fusse assis depuis des mois. Pourtant, chose étrange, à peine pus-je prendre quoi que ce fût. Le jour que j'avais reçu mon billet de dix livres j'avais été dans une boulangerie acheter deux petits pains ; deux mois ou six semaines auparavant j'avais regardé cette même boutique avec une intensité de désir dont le souvenir me faisait presque rougir. Me rappelant ce que l'on raconte d'Otway[1], j'avais craint qu'il n'y eût du péril à manger trop rapidement ; alarmes inutiles, car mon appétit avait complètement disparu ; je fus malade avant même d'avoir absorbé la moitié de ce que j'avais acheté. Pendant des semaines, je souffris de ce malaise chaque fois que je

1. Thomas Otway (1651-1685), poète dramatique, traducteur de Racine et de Molière. On prétend que, mourant de faim, il demanda la charité, courut acheter un petit pain avec l'aumône reçue et mangea si avidement qu'il s'étrangla dès les premières bouchées (NdT).

mangeai quelque chose qui ressemblait à un repas ; même, sans avoir de nausées, je rejetais une partie de ce que j'avais absorbé, parfois avec des aigreurs, quelquefois immédiatement et sans aigreurs. À la table de Lord Desart, je ne me sentis pas mieux que d'habitude ; au sein du luxe, je n'eus pas d'appétit. Mais, par malheur, j'avais toujours eu un goût immodéré pour le vin ; j'expliquai la situation à Lord Desart, lui contai en peu de mots mes souffrances des jours précédents ; il me témoigna une grande sympathie et fit apporter la boisson désirée qui me procura un soulagement momentané. J'en eus du plaisir ; depuis, chaque fois que l'occasion s'en présenta, je ne manquai pas de boire du vin. Je l'idolâtrais alors comme j'ai plus tard idolâtré l'opium. J'imagine toutefois qu'en satisfaisant ce goût je contribuai à accroître mon mal. Mon estomac était vraisemblablement détraqué : un régime meilleur aurait pu le restaurer plus tôt et peut-être complètement. Je veux croire que ce n'est pas ce penchant qui me retint auprès de mes amis d'Eton ; je me persuadai que si je m'attardais, c'est que je n'osais demander à Lord Desart, sur qui je n'avais pas suffisamment de droits, le service particulier que j'étais venu chercher à Eton. Pourtant je ne voulais pas avoir fait ce voyage vainement. Je présentai donc ma requête. La bonté naturelle de Lord Desart était sans limites ; celle qu'il me témoignait se fondait sur la pitié que lui inspirait sans doute ma situation, sur la connaissance qu'il avait de mon intimité avec quelques-uns de ses parents, bien plus que sur un examen strict de mes droits directs ; il hésita cependant devant ma demande. Il me dit qu'il détestait avoir la moindre relation avec des prêteurs,

qu'il craignait surtout que cela n'arrivât aux oreilles de ses parents. Il se demandait d'ailleurs si sa signature à lui, dont les espérances étaient si fort au-dessous de celles d'Altamont, serait de quelque valeur auprès de mes amis juifs. Il ne voulait pas cependant me mortifier par un refus formel et, après une courte réflexion, il me promit, sous certaines conditions qu'il m'indiqua, de me donner sa garantie. À cette époque Lord Desart n'avait pas dix-huit ans ; depuis, au souvenir du bon sens, de la sagesse qu'en cette occurrence il unit à ses manières si courtoises – en lui la courtoisie avait la grâce et la sincérité de la jeunesse – je me suis souvent demandé si un homme d'État, fût-il le plus âgé, le plus accompli des diplomates, se serait mieux conduit dans les mêmes circonstances. La plupart des gens à qui l'on s'adresse dans ces occasions vous scrutent d'un regard aussi sévère et aussi peu aimable que celui d'une tête de Sarrasin.

Réconforté par cette promesse, qui n'était pas ce qui se pouvait faire de mieux, mais était préférable au pire, dont j'avais envisagé la possibilité, je revins à Londres par le coche de Windsor trois jours après mon départ. Me voici à la fin de mon récit. Les juifs ne consentirent pas à accepter les conditions de Lord Desart. Auraient-ils fini par céder ? Cherchaient-ils seulement à gagner du temps pour se renseigner ? Je l'ignore. En tout cas, on remit plusieurs fois l'affaire ; le temps passa. Le peu d'argent qui restait de mon billet avait fondu. Avant d'avoir obtenu une décision, je devais sûrement retomber dans ma détresse première. À ce moment critique, et presque par accident, on me pressentit en vue d'une réconciliation avec mes amis. Je

quittai Londres hâtivement pour un coin éloigné d'Angleterre ; peu de temps après, je me rendis à l'Université. Bien des mois s'étaient écoulés lorsqu'il me fut donné de revoir l'endroit qui avait pris et qui garde encore tant d'intérêt pour moi, parce qu'il fut le théâtre de mes souffrances juvéniles.

Qu'était devenue la pauvre Ann ? C'est à elle que je consacrerai mes dernières lignes. Fidèle à nos conventions, je la cherchai chaque jour. Aussi longtemps que je demeurai à Londres, je l'attendis le soir au coin de Titchfield Street. Je m'enquis d'elle auprès de tous ceux qui pouvaient la connaître ; pendant les dernières heures de mon séjour à Londres, je mis en œuvre pour la retrouver tous les moyens que me suggérait ma connaissance de la ville et que me permettaient mes ressources limitées. Je savais dans quelle rue elle habitait, j'ignorais la maison ; je finis par me rappeler un vague récit des mauvais égards que son propriétaire avait eus pour elle. Il était vraisemblable qu'elle avait changé de logement avant notre séparation. Elle ne connaissait pas grand monde ; en outre la plupart des gens que j'interrogeais attribuaient l'anxiété de mes questions à des motifs qui provoquaient leur hilarité ou leur mépris. D'autres s'imaginaient que j'étais à la poursuite d'une fille qui m'avait dérobé quelque bagatelle ; naturellement – et ils étaient excusables – ils se montraient peu disposés à me donner une indication qui me permît de la rejoindre. D'ailleurs, auraient-ils pu me renseigner ? En désespoir de cause, le jour où je quittai Londres, je laissai à la seule personne qui, j'en étais sûr, connaissait mon amie de vue – elle avait été une ou deux

fois en notre compagnie – mon adresse au Prieuré, résidence de ma famille à cette époque. Mais jamais je n'ai rien su d'Ann. Bien des chagrins de ce genre assaillent l'homme sur cette terre ; celui-là me fut le plus pénible. Si Ann a vécu, sans doute nous cherchions-nous au même instant l'un l'autre dans les labyrinthes si compliqués de Londres ; peut-être même n'avons-nous été séparés que de quelques pieds, mais dans une rue de la capitale souvent cela suffit pour établir une séparation éternelle. Durant quelques années, j'ai chéri la pensée qu'elle était encore de ce monde. Au cours de mes différentes visites à Londres, j'ai regardé plusieurs myriades de visages féminins, avec l'espoir de la rencontrer. Je parle sans rhétorique et j'emploie le mot « myriade » en son sens littéral. Ne la verrais-je qu'une seconde, je la reconnaîtrais entre mille, non qu'elle fût belle, mais son allure était douce et elle portait la tête d'une façon gracieuse qui lui était personnelle. L'espoir m'accompagnait dans mes recherches ; je le gardai pendant des années. Aujourd'hui, je redouterais de la voir. Cette toux qui me chagrinait lorsque je la quittai, j'y pense maintenant avec consolation. Je n'ai plus le désir de la retrouver et c'est avec moins de tristesse que je songe à elle comme à quelqu'un qui depuis longtemps est couché dans le tombeau, dans le tombeau d'une Madeleine enlevée avant que les souffrances et la cruauté aient souillé ou altéré sa nature ingénue, avant que la brutalité des méchants ait achevé la ruine qu'elle avait commencée.

*

* *

Ainsi donc, Oxford Street, marâtre au cœur de pierre, je te quittai enfin, toi qui te repais des soupirs des orphelines et qui bois les larmes des enfants ! Enfin, le temps était venu où je ne marcherais plus, angoissé, le long de tes interminables perrons, où je ne rêverais plus, pour m'éveiller captif des angoisses engendrées par la faim. Trop nombreux sans doute, d'autres nous ont succédé, à Ann et à moi, héritiers de nos malheurs, qui foulent le même sol ; tu as entendu soupirer d'autres orphelines, vu d'autres enfants verser des larmes. Tes échos, Oxford Street, ont répété les plaintes de cœurs innombrables ! Pour moi, cependant, la tempête à laquelle j'avais survécu semblait avoir été l'annonciatrice d'une longue période de beau temps, et les précoces souffrances que j'avais endurées la rançon acceptée des nombreuses années à venir, le prix d'une longue immunité contre le chagrin… Il m'arriva encore bien souvent d'errer dans Londres, rêveur et solitaire. Ce fut, la plupart du temps, l'âme en paix et sereine. Les malheurs de mon noviciat à Londres avaient, il est vrai, enfoncé des racines si profondes dans mon organisme que les tiges surgirent plus tard pour fleurir de nouveau et se couvrir d'un feuillage pernicieux qui a assombri mes autres années. Mais ce second assaut de la souffrance fut accueilli d'un cœur plus ferme, avec les ressources d'un cerveau plus mûr, avec l'allégement apporté par une sympathie affectueuse, infiniment douce et profonde.

Malgré cet allégement, c'est une souffrance née des mêmes racines qui réunit, par ses liens subtils, des années que tout séparait. Je veux noter ici un fait qui montre combien l'homme a la vue courte quand il forme ses souhaits. Bien des fois, sous la lumière lunaire, pendant mon premier et triste

séjour à Londres, je trouvai une sorte de consolation à regarder les avenues qui, du centre de Marylebone, montent vers les champs et les bois. Mes yeux suivaient les longues perspectives d'ombre et de lumière ; je me disais : voici la route du Nord, voici la route de X... Si j'avais les ailes de la colombe, c'est dans cette direction que je m'envolerais pour y chercher le repos. Tels étaient, dans mon aveuglement, mes souhaits et mes paroles. Pourtant, c'est dans cette direction, dans la vallée, dans la maison même vers laquelle allaient mes désirs trompeurs, que ma souffrance naquit pour la seconde fois, qu'elle assaillit de nouveau mon existence et mon esprit. C'est là que, des années durant, me persécutèrent des visions aussi affreuses, des fantômes aussi épouvantables que ceux dont la couche d'Oreste était environnée : mon infortune dépassait encore la sienne ! Le sommeil qui apporte à tous les hommes répit et réconfort, qui, pour le cœur meurtri, pour le cerveau hanté d'Oreste était un baume bienfaisant[1], ne me visitait que comme le châtiment le plus amer. Ainsi formais-je des souhaits aveugles : mais si un voile s'interpose entre l'obscure prévoyance de l'homme et ses malheurs futurs, le même voile dérobe les compensations à venir. Une souffrance qu'on n'avait pas redoutée trouve des consolations qu'on n'avait pas espérées. J'avais ressenti les douleurs d'Oreste, sans avoir sa conscience troublée ; j'obtins les mêmes secours que lui. Comme les siennes, mes Euménides se tenaient au pied de mon lit, me guettaient par la fente des rideaux : mais mon Électre aussi veillait, garde toujours attentive auprès de

1. ὦ φίλον ὕπνου θέλγητρον, ἐπίκουρον νόσου (NdA). « *Ô doux charme du sommeil, remède à la maladie.* » *Euripide,* Oreste, *211* (NdÉ).

mon oreiller, se privant de sommeil pour me tenir compagnie durant les lourdes heures de la nuit. Oui, M… bien-aimée, chère compagne de mes dernières années, tu fus mon Électre : tu ne voulus pas qu'une sœur de la Grèce antique dépassât une épouse anglaise en noblesse d'esprit, en affection longuement éprouvée ! Oui, tu n'as pas hésité à te pencher vers les tâches humbles de la bonté, vers les besognes domestiques qu'inspire l'affection la plus tendre – à essuyer pendant des années un front que la souffrance faisait moite de sueurs, à rafraîchir des lèvres que la fièvre desséchait et brûlait : un jour vint même où tes sommeils paisibles furent troublés par le spectacle de mes luttes effroyables contre les fantômes et les ombres ennemies qui constamment me criaient : « TU NE DORMIRAS PLUS. » Tu ne fis entendre ni une plainte, ni un murmure. Pas plus que l'Électre des temps anciens, tu ne désertas ton service d'amour. Elle aussi, qui était grecque et fille du roi des hommes[1], elle versait parfois des larmes et tirait sur sa face les plis de sa robe[2].

---

1. Ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων (NdA). *« Agamemnon, roi des hommes », Homère,* Iliade, *A 172* (NdÉ).

2. Le lettré reconnaîtra que dans ces dernières lignes j'ai songé aux premières scènes de l'*Oreste* ; c'est l'une des descriptions les plus belles de la tendresse domestique que l'on puisse trouver, même dans les drames d'Euripide. Pour le lecteur anglais, il est peut-être nécessaire d'expliquer que la situation, au début du drame, est celle d'un frère qui n'est secouru que par sa sœur au cours des angoisses démoniaques que lui inflige une conscience douloureuse (ou qui, conformément à la mythologie de la pièce, est hanté par les Furies) ; il se trouve à ce moment exposé aux attaques prochaines de ses ennemis, à l'abandon ou à la froideur de ceux qui, de nom seulement, sont ses amis (NdA).

Mais ces douleurs ne sont plus : ces récits d'une période qui nous fut à tous deux si pénible, tu les liras comme la légende de quelque rêve atroce à jamais disparu... Cependant, me voici de nouveau à Londres : je me promène encore, la nuit venue, le long des terrasses d'Oxford Street. Souvent, oppressé par des soucis qui exigeraient toute ma philosophie et le secours de ta présence, je pense que trois cent milles et trois longs mois désolés me séparent encore de toi : alors, par le clair de lune, je regarde le haut des rues qui, d'Oxford Street, se dirigent vers le Nord ; je me rappelle les cris d'angoisse de ma jeunesse. Je me dis que tu vis solitaire dans cette même vallée, maîtresse de ce logis vers lequel s'élançait aveuglément mon cœur il y a dix-neuf ans. Ces désirs aveugles, que les vents ont dispersés, peuvent se rapporter à une autre époque, et trouver une autre justification dans un autre sens : certes, s'il m'était permis de les exprimer encore, ces souhaits de l'enfance, je me dirais de nouveau en regardant vers le Nord : « Oh ! si j'avais les ailes de la colombe... » Alors, avec une confiance absolue dans la bonté et le charme de ta nature, j'ajouterais la dernière moitié de ma première oraison : « C'est dans cette direction que je m'envolerais pour y chercher le repos. »

Les Joies de l'opium

Il y a longtemps que j'ai pris de l'opium pour la première fois. Si ce fait n'avait été dans ma vie qu'un incident sans importance, j'aurais pu en oublier la date : mais on n'oublie pas les grands événements et celui-là, mes souvenirs le situent, d'après les circonstances qui l'ont accompagné, à l'automne de 1804. Je me trouvais à Londres : c'était le premier séjour que j'y faisais depuis mon entrée à l'Université. Voici comment je fis connaissance avec l'opium. De bonne heure j'avais contracté l'habitude de me laver la tête à l'eau froide au moins une fois par jour. Une nuit, saisi par un mal de dents soudain, j'attribuai ma souffrance à une omission accidentelle de mes ablutions. Je sautai du lit, je me plongeai la tête dans une cuvette d'eau froide puis, les cheveux mouillés, me recouchai. Le lendemain matin, j'ai à peine besoin de le dire, quand je m'éveillai, je ressentis, dans le crâne et le visage, de terribles douleurs rhumatismales qui ne me laissèrent à peu près aucun répit pendant une vingtaine de jours. Le vingt et unième, je crois bien, un dimanche, je sortis dans la rue, plutôt pour fuir mes douleurs qu'avec un but déterminé. Je rencontrai par hasard un camarade de collège qui me recommanda l'opium. L'opium, créateur redoutable de joies et de peines inimaginables ! J'en avais entendu parler comme on entend parler de manne ou d'ambroisie mais c'était

tout. Que ces syllabes étaient alors dépourvues de sens et quelles cordes graves ne font-elles pas aujourd'hui résonner en mon âme ! Vibrations qui emplissent mon cœur de tristes et d'heureux souvenirs ! Si j'y songe un instant, je sens qu'une importance mystique reste attachée aux circonstances les plus menues de lieu et de temps, et à l'homme – en admettant qu'il ne fût qu'un homme – qui, pour la première fois, m'ouvrit le Paradis des mangeurs d'opium. C'était par un après-midi de dimanche, humide et sans joie : notre terre n'offre pas de spectacle plus triste que celui d'un dimanche pluvieux dans Londres. Pour rentrer chez moi je devais passer par Oxford Street. Près du « majestueux Panthéon[1] », comme M. Wordsworth l'appelle avec indulgence, j'aperçus la boutique d'un pharmacien. Le pharmacien – ministre inconscient de plaisirs divins – comme s'il était en harmonie avec le dimanche pluvieux, semblait morose et stupide, mais peut-on espérer voir autrement n'importe quel pharmacien de ce bas monde par un après-midi de dimanche ? Je lui demandai de la teinture d'opium : il m'en donna comme eût pu le faire toute autre créature humaine. Bien plus, sur le shilling que je lui remis, il me rendit ce qui paraissait être de réels sous de bronze, pris dans un réel tiroir de bois. Eh bien ! malgré ces faits si nettement terrestres, il est toujours resté depuis dans ma mémoire sous l'image bienheureuse d'un pharmacien immortel envoyé ici-bas avec une mission particulière qui me concernait. Voici qui me confirme dans l'idée que je me fis de lui : à mon premier retour à

1. Wordsworth, *Power of music* (NdÉ).

Londres, je le cherchai dans le voisinage du « majestueux Panthéon », et ne le retrouvai pas. J'ignorais son nom – à supposer qu'il en eût un ; il me sembla qu'il s'était évaporé d'Oxford Street et non qu'il avait déménagé de quelque façon matérielle. Le lecteur a parfaitement le droit de penser, s'il le préfère, que mon pharmacien n'était, à la vérité, qu'un pharmacien sublunaire – c'est dans l'ordre des choses possibles –, mais j'ai plus de foi que cela : je suis persuadé qu'il s'est évanoui[1], évaporé ! Il me répugnerait beaucoup, en effet, de tenir pour souvenirs terrestres cette heure, ce lieu, cette créature qui, pour la première fois, me mirent en relation avec la drogue divine.

Me voici chez moi. Vous pouvez penser que je ne laissai pas s'écouler une minute avant de prendre la quantité prescrite. Bien entendu, j'ignorais absolument l'art mystérieux d'absorber de l'opium et ce fut dans ces conditions défavorables que je bus la drogue. – Mais je la bus… Dans l'heure qui suivit, ciel ! Quelle révolution ! Des abîmes les plus profonds le démon intérieur avait surgi !… En moi, quelle apocalypse !!! Que mes

1. Évanoui : cette façon de quitter la scène terrestre paraît avoir été fort répandue au XVIIe siècle ; à cette époque, il est vrai, on la considérait comme un privilège particulier aux personnages de sang royal et qu'on ne pouvait certainement pas étendre aux pharmaciens. Vers 1686, un poète au nom peu flatteur et qui, soit dit en passant, justifia amplement ce nom, M. Flatman [« homme plat » (NdÉ)], venant à parler de la mort de Charles II, exprimait sa surprise qu'un prince pût commettre un acte aussi stupide que celui de mourir, car, s'écriait-il : « Les rois, dédaignant de mourir, devraient s'évanouir », c'est-à-dire, j'imagine, se glisser furtivement dans l'autre monde (NdA).

douleurs eussent disparu, c'était à mes yeux une bagatelle : cet effet négatif s'abîmait dans l'immensité des effets positifs qui s'ouvraient devant moi, dans le gouffre des joies divines qui m'étaient ainsi subitement révélées. La voilà donc, la panacée – φάρμακον νηπενθές[1] – pour toutes les détresses humaines ! Le voilà, le secret du bonheur sur lequel les philosophes ont disputé durant tant de siècles ! Il se révèle d'un coup : le bonheur s'achète pour deux sous, il tient dans la poche de votre gilet : extases portatives bien bouchées dans un flacon ! Le repos de l'esprit va s'expédier en barils par la diligence. Mais, si je m'exprime ainsi, le lecteur croira que je veux rire ; or je peux lui affirmer que nul ne rira longuement s'il s'entretient longtemps avec l'opium dont les joies mêmes sont graves, d'allure solennelle. Dans son état le plus heureux, le mangeur d'opium ne peut se montrer sous le personnage de l'*Allegro* ; fût-ce à cet instant, ses pensées, ses paroles sont celles qui conviennent au *Penseroso*[2]. Mais voilà, j'ai la mauvaise habitude de plaisanter parfois au beau milieu de ma propre misère. Si un sentiment plus puissant ne m'arrête, je crains fort de plaisanter encore ici même en écrivant ces annales de ma douleur et de ma joie. Il faut que le lecteur montre un peu d'indulgence pour cette faiblesse de mon caractère. Assuré de quelques concessions de ce genre, je m'efforcerai d'être aussi grave, sinon soporifique, que le comporte un sujet tel que l'opium, véritable sédatif classé à tort parmi les somnifères.

---

1. « Un remède qui chasse la tristesse. » *Odyssée*, 4, 220-221 (NdÉ).
2. L'*Allegro* et le *Penseroso* sont deux poèmes de jeunesse de Milton, illustrant chacun deux états d'esprit opposés ; le premier exprime une gaieté éclatante, le second une certaine mélancolie (NdÉ).

Un mot d'abord sur ses effets physiologiques. On a beaucoup écrit sur ce sujet : voyageurs en Turquie qui peuvent revendiquer le droit de mentir comme un privilège immémorial, professeurs de médecine, parlant *ex cathedra*. Je n'ai qu'une critique à faire, et je l'exprimerai énergiquement : mensonges, mensonges, mensonges ! Je me souviens qu'un jour, en passant devant un étalage de librairie, je saisis ces mots dans un livre de quelque auteur satirique : « J'avais alors fini par acquérir la certitude que les journaux de Londres disent la vérité au moins deux fois par semaine : le mardi et le samedi. On peut avoir confiance en eux lorsqu'on lit... la liste des faillites. » Je me garderai aussi de contester que l'on ait révélé à l'univers certaines vérités sur l'opium : ainsi, les gens renseignés ont affirmé avec insistance que l'opium est d'un brun foncé : cela, remarquez-le, je le concède. Deuxièmement : on a dit qu'il était plutôt coûteux : accordé ! De mon temps l'opium des Indes orientales s'est vendu trois guinées la livre, celui de Turquie, huit. Troisièmement : si vous en absorbez une forte dose, il vous faudra très vraisemblablement mourir, action bien désagréable pour un homme rangé[1]. Ces importantes propositions sont, ensemble ou séparément, conformes à la

1. Pourtant, ce point paraît avoir été récemment mis en doute par les gens bien informés. Je vis un jour, entre les mains d'une fermière qui l'étudiait pour le plus grand bien de sa santé, une édition clandestine de la *Médecine domestique* de Buchan. On y prêtait ce propos au docteur : « Ayez grand soin de ne jamais prendre plus de vingt-cinq *onces* de laudanum à la fois. » Il fallait sans doute lire vingt-cinq *gouttes*, qui représentent à peu près un grain d'opium brut (NdA).

vérité : je ne saurais y contredire. La vérité a toujours été, sera toujours louable. Mais, avec ces trois théorèmes, nous avons, je crois, épuisé le stock des connaissances accumulées jusqu'ici sur l'opium. Et, dignes docteurs, comme il semble tout de même qu'il y ait place pour de plus amples découvertes, cédez-moi votre chaire : laissez-moi m'avancer et parler.

D'abord, tous ceux qui ont parlé de l'opium, directement ou incidemment, posent comme un fait acquis que l'opium enivre ou peut enivrer. Eh bien, lecteur, je t'en donne l'assurance *meo periculo*, il n'est pas de quantité d'opium qui ait jamais enivré, qui puisse jamais enivrer personne. Si l'on parle de la teinture d'opium – appelée laudanum – il est vrai que cette drogue pourrait enivrer l'homme capable d'en absorber une quantité suffisante. Mais d'où viendrait cette ivresse ? De l'alcool, et non de l'opium qu'elle contient. Quant à l'opium pur, j'affirme nettement qu'il ne peut procurer un état physique comparable à celui que produit l'alcool : je ne dis pas seulement comparable en degré mais en nature : il n'en diffère pas seulement par l'intensité de ses effets mais par leur qualité. Le plaisir que donne le vin va toujours croissant, tend vers une crise, puis décline. Celui que procure l'opium, une fois obtenu, demeure identique pendant huit ou dix heures. Recourons à un terme médical : le premier plaisir est aigu, le second, chronique ; le premier est une flamme, le second un feu tranquille et constant. Mais voici la différence essentielle : le vin trouble les facultés mentales ; l'opium, au contraire, pris comme il convient, engendre la paix, l'harmonie, l'ordre le plus délicieux. Le vin enlève à l'homme la maîtrise de soi et l'opium la renforce considérablement. Le vin déséquilibre, embrume le jugement, donne un brillant surnaturel, une vive

ardeur aux mépris, aux admirations, aux amitiés comme aux haines du buveur. L'opium, au contraire, communique la sérénité à toutes les facultés actives ou passives, les met en état d'équilibre : pour le caractère et pour les sentiments moraux, il développe simplement cette espèce de chaleur vitale que le jugement approuve, qui, sans doute, serait la compagne inséparable d'une constitution physique favorisée par une santé digne des temps primitifs ou antédiluviens. L'opium, comme le vin, élargit le cœur, porte à la bienveillance mais, différence capitale, l'accès brusque de bonté qui accompagne l'ivresse a toujours une allure plus ou moins larmoyante, peut provoquer le mépris du spectateur : serrements de mains, protestations d'amitié éternelle, larmes dont nul ne sait la raison ! Les sens ont nettement le dessus. Au contraire, l'expansion des sentiments de bienveillance qui escorte l'opium n'est pas fiévreuse : c'est un sain retour vers cet état que l'esprit reconquerrait de lui-même s'il voyait s'évanouir une irritation douloureuse et profonde qui serait venue troubler, entraver les impulsions d'un cœur originellement juste et bon.

Il est exact que le vin lui-même, jusqu'à un certain point et chez certains hommes, tend plutôt à accroître et à affermir l'intelligence ; personnellement, moi qui n'ai jamais été grand buveur de vin, j'ai pu constater qu'une demi-douzaine de verres affectaient avantageusement mes facultés, rendaient plus claire et plus intense ma conception des choses, donnaient à ma pensée l'impression d'être *ponderibus librata suis*[1]. Vraiment je trouve absurde qu'on ait pu prétendre que le vin travestit

1. « Équilibrée par son propre poids ». Ovide, *Métamorphoses*, I, 13 (NdÉ).

l'homme : c'est quand ils restent sobres que la plupart des hommes se montrent différents de ce qu'ils sont : c'est lorsqu'ils boivent – un vieillard l'affirme dans Athénée – que les hommes ἑαυτοὺς ἐμφανίζουσιν οἵτινές εἰσιν- *apparaissent sous leur vrai jour*[1], ce qui n'est pas précisément se travestir. Mais enfin, constamment, le vin conduit l'homme au seuil de l'absurdité et de l'extravagance : au-delà d'un certain point, infailliblement, il disperse, volatilise l'énergie cérébrale tandis que l'opium, toujours, semble apaiser ce qui a été agité, concentrer ce qui a été dispersé. Enfin, pour tout résumer en quelques mots, l'homme ivre ou sur le chemin de l'ivresse, est – et il le sent bien – dans un état qui assigne la suprématie à la partie simplement humaine, c'est-à-dire trop souvent à la partie brutale de son caractère : celui qui prend de l'opium (j'entends celui qui ne souffre d'aucun mal ou de nul autre effet lointain de l'opium) sent dominer la partie la plus divine de sa nature. Ses facultés morales ont une sérénité sans nuage ; au-dessus de tout brille la belle lumière de l'intelligence dans toute sa majesté.

Telle est, sur l'opium, la doctrine de la véritable église, église dont je me proclame le seul membre, Alpha et Oméga ! Mais ne perdez pas de vue que je parle du haut d'une expérience personnelle considérable. La plupart des auteurs, dénués de connaissances scientifiques, qui se sont plus ou moins occupés de l'opium, même ceux qui ont expressément traité de la *materia medica*, prouvent jusqu'à l'évidence, par l'horreur qu'ils expriment à son sujet, que leur connaissance expérimentale de son action est proprement inexistante. Je reconnaîtrai pourtant, avec franchise, que j'ai rencontré

1. Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, 2, 6, 2 (NdÉ).

une personne, une seule, qui ait affirmé le pouvoir enivrant de l'opium de façon à ébranler mon incrédulité. C'était un médecin ; il avait lui-même abondamment usé de l'opium[1]. Je lui racontai un jour que ses ennemis – à ce que j'avais entendu – l'accusaient de dire des stupidités en matière politique, mais que ses amis l'excusaient en suggérant qu'il se

1. Parmi les innombrables voyageurs, etc., dont la sottise indique très suffisamment qu'ils n'ont jamais eu aucun rapport avec l'opium, le brillant auteur d'*Anastasius* mérite particulièrement que je mette le public en garde contre lui ; il voudrait qu'on le prît pour un habitué de l'opium, mais les descriptions lamentablement erronées qu'il donne des effets de la drogue aux pages 215 à 217 du volume I ne permettent pas de le croire. En y réfléchissant l'auteur lui-même devrait en convenir car, sans parler des erreurs sur lesquelles je me suis déjà étendu et d'autres encore qu'il adopte complètement, il admettra bien qu'un vieillard «à la barbe d'une blancheur neigeuse» qui prend des doses considérables d'opium, et qui, cependant, demeure capable de donner ce qu'il considère et ce qu'on accepte comme de précieux conseils sur les fâcheuses conséquences d'une pareille pratique, est un très faible exemple que l'opium fait mourir les gens prématurément ou les conduit dans une maison d'aliénés. Pour moi, je perce à jour ce vieillard et les motifs qui le font agir ; voyez-vous, il est épris «du petit vase d'or enfermant la pernicieuse drogue» qu'Anastasius porte sur lui ; nul moyen de s'en emparer ne lui semble alors plus sûr et plus facile que celui de terroriser son propriétaire – qui, entre nous, est assez faible d'esprit. Mon commentaire jette sur l'affaire une lueur nouvelle. L'histoire s'en trouve grandement améliorée, car si on ne considère le discours du vieillard que comme une leçon de pharmacie, il est absolument stupide, tandis que si ce discours est destiné à intimider Anastasius, alors il est vraiment bien (NdA). Anastasius*, de Thomas Hope (1769-1831), est un roman qui eut vers 1820 une grande vogue puis sombra rapidement dans l'oubli* (NdT).

trouvait constamment, du fait de l'opium, en état d'ébriété. Or, ajoutai-je, l'accusation n'est pas *prima facie* et nécessairement absurde, mais la défense l'est. À ma grande surprise il me déclara résolument que ses ennemis aussi bien que ses amis étaient dans le vrai. « J'affirme, répondit-il, que je dis des stupidités ; et, deuxièmement, j'affirme que ce n'est pas par principe, ou dans un intérêt quelconque que je le fais, mais uniquement et simplement – uniquement et simplement, répéta-t-il par trois fois – parce que je suis ivre d'opium et cela tous les jours. » Je répliquai que devant un si respectable témoignage, ce n'était pas à moi de mettre en doute les allégations de ses adversaires, puisque les trois parties intéressées se trouvaient d'accord : je ne pouvais pourtant pas accepter l'excuse offerte. Il se mit à discuter la question, à m'exposer ses raisons, mais il me semblait vraiment impoli de poursuivre une discussion qui m'entraînait à considérer que mon interlocuteur se trompait sur un point relevant de sa profession. Je ne le pressai donc pas, même quand son argumentation me parut faible ; je n'ai d'ailleurs pas besoin de rappeler qu'un homme qui dit des stupidités, fut-ce « sans y avoir un intérêt quelconque », ne saurait être un interlocuteur agréable quelle que soit la thèse qu'il adopte. J'avoue, toutefois, que l'autorité d'un médecin, réputé parmi ses confrères, peut paraître avoir quelque poids contre mon avis, mais enfin, je dois invoquer mon expérience qui dépassait de sept mille gouttes par jour la plus importante des siennes : il était difficile de croire qu'un médecin fût peu familier avec les symptômes caractéristiques de l'ivresse alcoolique, mais il me vint à l'esprit que celui-ci commettait l'erreur de donner au terme « ivresse » une signification trop étendue ;

il l'appliquait à tous les modes de surexcitation nerveuse au lieu de le restreindre à une espèce déterminée d'excitation qui implique certains symptômes caractéristiques. J'ai bien entendu des gens maintenir formellement qu'ils s'étaient enivrés de thé vert ; un étudiant en médecine de Londres, pour les connaissances professionnelles de qui je ressens un respect motivé, m'a assuré l'autre jour qu'un malade, à sa convalescence, avait été enivré par un bifteck.

Je me suis beaucoup étendu sur cette première et capitale erreur ; je vais en examiner rapidement deux autres. On prétend que l'excitation cérébrale est nécessairement suivie par une dépression proportionnelle, que la conséquence naturelle, immédiate même, est une torpeur, un affaissement corporels et spirituels. Je me contenterai d'un simple démenti pour la première de ces assertions. Au cours des dix années pendant lesquelles j'ai pris de l'opium par intervalles j'ai constaté que, le lendemain du jour où je m'étais permis ce luxe, je me sentais toujours particulièrement en train.

Quant à la torpeur qui est supposée suivre, ou qui, d'après les peintures d'opiomanes turcs, accompagne la consommation de l'opium, je la nie également. Certes, l'opium est classé parmi les narcotiques ; il peut finir par endormir, mais l'effet premier est toujours, et au degré le plus élevé, d'exciter, de stimuler le système nerveux. Au cours de mon noviciat, ce premier stade durait toujours plus de huit heures ; c'est donc la faute du consommateur lui-même s'il ne règle pas son absorption – pour user d'un terme médical – de telle sorte que l'influence soporifique agisse sur lui, avec toute sa vigueur, à l'heure normale du repos. Pour que le lecteur

puisse se rendre compte du degré d'affaissement que l'opium est susceptible d'infliger aux facultés d'un Anglais, je vais illustrer la question d'un exemple plutôt que de la discuter, et décrire de quelle façon je passai moi-même plus d'une soirée d'opium entre 1804 et 1812. On le verra, l'opium ne me poussait pas à rechercher la solitude, moins encore l'inaction ou la torpeur, le repli sur soi-même que l'on prête aux Turcs. J'écris au risque de passer pour un fou enthousiaste ou un visionnaire, ce qui m'est d'ailleurs indifférent ; je désire que mon lecteur s'en souvienne, j'étais un rude travailleur. Occupant par de graves études le reste de mon temps j'avais certes droit, comme tout le monde, à quelques distractions de loin en loin, et je me les permettais peu fréquemment.

Feu le duc de Norfolk avait l'habitude de proclamer : « Je me propose d'être ivre vendredi prochain, si le ciel me le permet. » De même j'avais coutume de déterminer à l'avance combien de fois, dans une période donnée, et à quelles dates, je me livrerais à une débauche d'opium. Je n'en prenais guère qu'une fois toutes les trois semaines. Je ne me serais pas risqué alors, ainsi que je le fis plus tard, à commander chaque jour « un verre de laudanum épicé, chaud et sans sucre ». Je le répète, je ne prenais de laudanum qu'une fois toutes les trois semaines, généralement un mardi ou un samedi soir, parce que la Grassini[1], dont la voix m'était un délice plus grand que tout ce que j'avais jamais entendu, chantait à l'Opéra ces jours-là. Qu'est devenu l'Opéra, aujourd'hui ? Je l'ignore : voilà sept ou

1. Joséphine Grassini (1773-1850), cantatrice italienne. Elle fut l'amante de Napoléon, et plus tard du duc de Wellington. En 1804, elle chantait à Londres, au *King's Theatre* (NdÉ).

huit ans que je n'y ai mis les pieds ; à l'époque c'était bien, dans tout Londres, le théâtre où il était le plus agréable de passer une soirée. Cinq shillings vous assuraient une place de balcon, et l'on y était beaucoup mieux qu'à l'amphithéâtre des autres salles. L'harmonie ample et suave de l'orchestre le distinguait de tous les orchestres anglais dont la composition, je l'avoue, est insupportable à mes oreilles, tant les instruments bruyants y prédominent, tant les violons y exercent leur tyrannie. Les chœurs étaient divins ; lorsque, dans quelque intermède, comme cela se produisait fréquemment, la Grassini paraissait, quand son âme passionnée s'exhalait dans le rôle d'Andromaque, sur la tombe d'Hector... Je me demande si jamais Turc, entre tous ceux qui pénétrèrent dans le paradis de l'opium, éprouva la moitié du plaisir que je ressentais. Mais, en vérité, c'est faire trop d'honneur aux Barbares de les imaginer susceptibles de joies qui approchent des plaisirs intellectuels d'un Anglais. La musique, en effet, peut être, suivant le tempérament de l'auditeur, un plaisir intellectuel ou sensuel. Incidemment je dirai qu'à l'exception des charmantes extravagances qu'on peut lire sur ce sujet dans la Douzième Nuit, je ne vois guère dans toute la littérature qu'un propos correct sur la musique : il se trouve dans *Religio Medici*, par Sir Thomas Brown[1]. Remarquable par son élévation de pensée, il a une

1. Je n'ai pas le livre sous la main, mais le passage commence ainsi, je crois : « Il n'est pas jusqu'à cette musique de taverne qui rend un homme joyeux, un autre triste, qui ne me jette dans un violent accès de dévotion » (NdA). *Sir Thomas Brown (1605-1682), médecin anglais, qui fut aussi naturaliste, théologien et poète.* Religio Medici *est son œuvre principale* (NdT).

valeur philosophique et esquisse la théorie correcte des effets produits par la musique. La plupart des gens commettent l'erreur d'imaginer que, communiant avec la musique par l'oreille, on subit passivement ses effets. Or, il n'en est rien : le plaisir naît des réactions de l'esprit à qui se transmettent les perceptions de l'ouïe. La *matière* relève des sens, la *forme* de l'esprit. Voilà ce qui différencie étrangement les uns des autres des gens à l'oreille également bonne. L'opium développe beaucoup l'activité de l'esprit : il accroît donc nécessairement ce mode particulier de l'activité grâce auquel, avec les matériaux bruts des sons organiques, nous devenons capables d'édifier un plaisir intellectuel raffiné. « Cependant, objecte un ami, une succession de sons musicaux me fait le même effet que des caractères arabes : je ne saurais y relier aucune idée. » « Une idée, cher Monsieur ! Que viendrait-elle faire ici ? Dans ce langage les idées qui, en pareille circonstance, pourraient surgir, sont remplacées par des sentiments. » Mais tout cela est sans rapports avec le sujet qui m'occupe. Il me suffira de proclamer qu'un chœur de savante harmonie, par exemple, faisait défiler devant mes yeux, comme en une tapisserie ancienne, mon existence passée qui m'apparaissait matériellement : la musique l'incarnait. Ce n'était pas un simple souvenir. Je n'éprouvais plus de peine à la contempler : les détails avaient disparu, noyés dans la brume ; les passions étaient magnifiées, spiritualisées, exaltées. Tout cela pour cinq shillings. Outre la musique de la scène et de l'orchestre j'entendais, pendant les entr'actes, la musique de la langue italienne parlée par des Italiennes, qui, généralement, garnissaient l'amphithéâtre. Je les écoutais avec un plaisir semblable à celui qu'éprouve, au Canada, le voyageur qui s'arrête, charmé par le rire suave des

Indiennes. Moins on comprend une langue, mieux on perçoit la mélodie ou l'âpreté de ses sonorités. De ce point de vue il était heureux que je connusse assez mal l'italien : je le lisais un peu et ne le parlais pas du tout ; aussi ne comprenais-je pas un dixième de ce que j'entendais.

Tels étaient mes plaisirs, à l'Opéra. Une autre joie, que je ne pouvais éprouver que le samedi soir, leur faisait parfois concurrence. À cette époque, les représentations avaient lieu régulièrement le mardi et le samedi. Ici, je ne vais pas être très clair, je le crains, mais enfin je ne le serai pas moins que Marinus[1] dans sa *Vie de Proclus*, ou d'autres célèbres auteurs de biographies ou autobiographies. Ce plaisir, ai-je dit, je ne pouvais l'éprouver que le samedi soir. En quoi cette soirée différait-elle des autres ? Je n'avais pas à me reposer de mes labeurs, pas de salaire à recevoir. Que pouvait donc m'importer le samedi, en dehors du fait que c'était le jour où chantait la Grassini ? Fort exact, ô lecteur très logique ! Rien à répondre à cela ! Pourtant il en était ainsi : différents les uns des autres, les hommes suivent leurs sentiments par des routes différentes ; la plupart montrent qu'ils pensent aux pauvres gens en s'apitoyant sur leurs chagrins ou leurs détresses ; à cette époque ma sympathie s'exprimait par l'intérêt que m'inspiraient les joies du peuple. J'avais vu les souffrances des pauvres et je ne désirais guère me les rappeler, mais les plaisirs des humbles, les consolations que trouve leur esprit, leurs délassements du travail corporel ne peuvent

1. Marinus, philosophe néo-platonicien né en Palestine et qui vécut à Athènes au Ve siècle. Il fut le disciple de Proclus, dont il écrivit une biographie (NdT).

jamais être pénibles à contempler. Or, la soirée du samedi est le moment entre tous où régulièrement, périodiquement, revient le repos du pauvre ; sur ce point, les sectes les plus opposées s'unissent pour reconnaître ce lien commun de fraternité ; la chrétienté presque toute entière suspend ses travaux, repos préliminaire d'un autre repos, séparé de la reprise du labeur par deux nuits et une journée entière. Pour ce motif, le samedi soir, j'ai toujours la sensation de déposer un joug, moi aussi, d'avoir un salaire à toucher, des loisirs de luxe à goûter. Je voulais contempler, sur une aussi grande échelle que possible, un spectacle vers lequel allait ma sympathie entière ; j'avais donc l'habitude, le samedi, après avoir pris de l'opium, d'errer çà et là, sans me soucier de la distance ou de la direction ; j'allais dans les marchés, dans les endroits de Londres où les pauvres viennent le samedi dépenser leurs salaires. Souvent j'ai écouté quelque famille – l'homme, la femme, parfois un ou deux enfants – peser son budget, examiner les ressources de sa trésorerie ou discuter le prix des articles de ménage. Je finissais par être familier avec leurs désirs, leurs difficultés, leurs opinions. Il m'arrivait d'entendre des murmures de mécontentement ; mais le plus souvent la patience, l'espoir, la tranquillité apparaissaient dans les attitudes ou s'exprimaient dans les conversations. Je dois le reconnaître, d'une façon générale les pauvres ont plus de philosophie que les riches ; ils sont prêts à accepter plus rapidement, et de meilleure humeur, ce qu'ils considèrent comme des maux inévitables, des pertes irréparables. Toutes les fois que j'en avais l'occasion, que je pouvais le faire sans paraître indiscret, j'entrais dans leurs groupes, donnais mon avis sur le sujet qu'on discutait. Même si cet avis n'était pas

judicieux on l'accueillait toujours avec indulgence. Quand les salaires étaient légèrement en hausse, ou quand on s'attendait à les voir augmenter, quand le pain de quatre livres coûtait un peu moins cher, ou quand on annonçait une baisse sur les oignons et le beurre, j'étais content ; et lorsque le contraire venait à se produire je trouvais dans l'opium le moyen de me consoler. Comme l'abeille qui, indifféremment, butine les roses ou la suie des cheminées, l'opium peut obliger tous les sentiments à rentrer dans le cadre qu'il a tracé. Quelques-unes de mes promenades me conduisirent fort loin ; le bonheur que procure l'opium est si intense qu'il ne laisse pas percevoir la marche du temps. Je tentais de regagner mon logis en gouvernant suivant les règles nautiques ; les yeux fixés sur l'étoile polaire, je recherchais ambitieusement quelque passage du Nord-Ouest afin d'éviter les caps et promontoires que j'avais doublés à l'aller ; je tombais soudain en un enchevêtrement de ruelles aux issues problématiques, dans un labyrinthe de rues finissant en cul-de-sac, aussi complexe que les énigmes du Sphinx. Je comprenais alors combien ce dédale devait déjouer l'audace des commissionnaires, obnubiler l'intelligence des cochers. Il y eut des moments où j'aurais presque pu me croire le premier à découvrir certaines de ces *terræ incognitæ* ; je me demandais si elles figuraient sur les plans modernes de Londres. Je payai cher tout cela, dans les années postérieures, quand le visage humain domina tyranniquement mes rêves, lorsque l'hésitation de mes courses à travers Londres revint hanter mon sommeil ; ces souvenirs se mêlèrent alors aux perplexités morales et intellectuelles qui troublaient ma raison, jetaient le remords et l'angoisse dans ma conscience.

Je viens de prouver que l'opium ne produisait pas nécessairement torpeur et inaction, mais que, bien au contraire, il me poussait à fréquenter les marchés et les théâtres. Je dois pourtant le reconnaître avec franchise, ce ne sont pas là les lieux que fréquente habituellement l'homme adonné à l'opium, lorsque son plaisir l'a mis dans l'état le plus divin. La foule, alors, l'oppresse, et même la musique, trop violente et trop sensuelle. Il recherche naturellement le silence et la solitude, conditions indispensables de ses extases et de ses rêveries profondes, terme et couronnement de ce que peut l'opium pour la nature humaine. Moi, dont la faiblesse était de trop méditer et d'observer trop peu, qui, lors de mes débuts à l'Université, avais été sur le point de sombrer en une profonde mélancolie à force de rêvasser sur les souffrances aperçues dans Londres, j'avais assez conscience des tendances de mon cerveau pour lutter contre elles de tout mon pouvoir. En vérité, je ressemblais à ce personnage de la vieille légende qui a pénétré dans la grotte de Trophonius[1] ; je m'efforçais de me guérir en m'imposant de ne point rester seul et de tenir mon intelligence en constante activité sur des questions scientifiques. Sans ces précautions je serais

1. Figure mythologique à qui l'on attribuait la construction du tempe d'Apollon à Delphes. Il disparut mystérieusement après avoir tenté de voler le trésor du roi de Béotie, Hyrieus. La légende voulait que son esprit ait élu domicile dans une caverne de Lebadea, en Béotie, où il rendait des oracles qui terrifiaient ceux qui les entendaient. « Pénétrer dans la grotte de Trophonius » devint une expression renvoyant au fait d'avoir éprouvé de violents chocs émotionnels (NdÉ).

certainement devenu hypocondriaque, mélancolique. Plus tard, cependant, lorsque mon entrain fut plus complètement revenu, je me laissai aller à mon inclination naturelle vers la solitude. À cette époque l'opium me plongea souvent dans le rêve; il m'est arrivé plus d'une fois, par une nuit d'été, installé à ma fenêtre ouverte, à un mille environ de la mer et de la grande cité de Liverpool, de demeurer sans bouger, sans désir même de bouger, du crépuscule à l'aube.

On va m'accuser de mysticisme, de behménisme[1], de quiétisme, etc.; mais cela ne m'émeut pas. Sir Henry Vane, le jeune[2], a compté parmi nos hommes les plus sages; que le lecteur examine si, dans son œuvre philosophique, il est de moitié aussi peu mystique que moi. Je l'affirmerai donc, le paysage que je contemplais m'a souvent frappé comme une représentation très exacte de ce qui se passait dans mes rêveries. La ville de Liverpool, c'était la terre, ses chagrins, ses tombeaux; ils étaient loin derrière moi, mais encore en vue cependant; ils n'avaient pas tout à fait sombré dans l'oubli. Dans son agitation éternelle mais douce, l'océan sur lequel planait un calme angélique figurait assez bien mon esprit et les pensées qui, alors, doucement le berçaient. Je me sentais éloigné, étranger aux tumultes de la vie. Les luttes, les fièvres,

---

1. Behmen, génie persan, protecteur des troupeaux; il préside aux actes qui s'accomplissent pendant le onzième mois solaire; esprit contemplatif invoqué pour apaiser la colère (NdT).
2. Sir Henry Vane (1613-1662), membre du Parlement, républicain, persécuté par Cromwell, décapité sous Charles II. Il fut le fondateur d'une secte puritaine et l'auteur de divers ouvrages religieux (NdT).

le désordre avaient cessé ; un répit était accordé aux chagrins secrets et lourds de mon cœur ; j'obtenais un jour de sabbat ; pour moi, les labeurs humains étaient momentanément arrêtés. Les espérances qui fleurissent les sentiers de la vie se mêlaient à la paix du tombeau. L'intelligence exerçait sans fatigue son activité dans une atmosphère divine qui, à toutes les angoisses, imposait un calme d'alcyon ; il régnait une tranquillité qui n'était pas le fruit de l'inertie, mais la résultante de forces égales et contraires ; énergie infinie et infini repos.

Ô juste, ô subtil, ô puissant opium ! Aux cœurs des pauvres et des riches, aux blessures qui ne cicatriseront jamais, aux douleurs qui poussent l'esprit à la révolte, tu apportes un baume adoucissant. Éloquent opium ! Ton langage persuasif désarme la colère ; au coupable tu redonnes pour une nuit les espoirs de son jeune âge, des mains pures de sang, à l'homme fier un bref oubli « des torts dont il n'a pas obtenu réparation, des insultes demeurées sans vengeance » ; au tribunal des rêves, pour faire triompher l'innocence opprimée, tu assignes de faux témoins ; tu confonds le parjure ; tu redresses les jugements des magistrats iniques ; dans la nuit noire, tu mets en branle l'imagerie fantastique du cerveau pour élever des cités et des temples qui dépassent l'art de Phidias et de Praxitèle, la splendeur de Babylone et d'Hekatompylos ; « de l'anarchie des songes[1] » tu fais surgir, pour les placer en une vive lumière, les visages de beautés depuis longtemps ensevelies, les figures bien-aimées du foyer domestique, nettes des « offenses du tombeau ». Toi seul offres à l'homme ces présents. Tu tiens les clefs du Paradis, ô juste, ô subtil, ô puissant opium !

---

1. Wordsworth, *The Excursion*, IV (NdÉ).

Introduction aux souffrances de l'opium

Lecteur courtois, et indulgent, je l'espère (il faut que tous mes lecteurs soient indulgents, car je les scandaliserais trop si je devais compter sur leur seule courtoisie), puisque tu m'as suivi jusqu'ici, permets-moi de sauter environ huit années; passons de 1804, date à laquelle je pris pour la première fois contact avec l'opium, à 1812. Mes années de vie universitaire sont maintenant terminées; elles ont fui, sont presque tombées dans l'oubli; la toque de l'étudiant n'enserre plus mes tempes. Si la mienne existe encore, elle coiffe quelque jeune étudiant, aussi heureux que je l'étais, j'espère, aussi épris de science. Et ma robe, à l'heure actuelle, se trouve, j'imagine, dans le même état que des milliers d'excellents ouvrages de la bibliothèque Bodléienne[1], dévorée par des mites et des vers studieux, à moins qu'elle ne soit partie – mais comment connaîtrais-je son sort? – vers ce grand réceptacle situé «quelque part», où vont toutes les tasses, théières, bouilloires, boîtes à thé (sans parler d'objets plus fragiles encore tels que verres, carafes, femmes de chambre, etc.) que je me rappelle parfois avoir possédées, à la vue d'une ressemblance occasionnelle avec la génération actuelle des tasses, etc.; pour ce qui est de leur disparition et de leur sort final, je crains que, tout

1. Célèbre bibliothèque de l'Université d'Oxford (NdÉ).

comme les autres étudiants des deux Universités, je ne puisse en donner qu'un compte rendu obscur et conjectural. Je ne suis plus persécuté dans mon sommeil par la cloche dont les appels importuns me sommaient dès six heures de me rendre à matines. Il est mort et ne trouble plus personne, le portier qui la mettait en branle, et sur le nez magnifique – bronze serti de cuivre – de qui tout en m'habillant je composai, en représailles, tant d'épigrammes grecques. Comme tant d'autres qui souffrirent de ses tendances tintinnabulesques, j'ai consenti à oublier ses torts, je lui ai pardonné. Même envers la cloche, je me sens charitablement disposé; elle continue, je suppose, comme autrefois, à retentir trois fois par jour; je suis sûr qu'elle ennuie nombre d'estimables jeunes gens et trouble la paix de leur esprit, mais pour moi, en cette année 1812, je ne songe plus à sa voix traîtresse – je dis traîtresse, parce qu'avec une malice raffinée, elle parlait d'une voix douce et argentée, comme si elle vous invitait à une fête; en vérité, cette voix n'a plus le pouvoir de m'atteindre, le vent fût-il aussi favorable qu'en sa malice elle le pourrait souhaiter, car, enseveli au fond des montagnes, je vis à deux cent cinquante milles d'elle. Et que fais-je parmi ces montagnes? Je prends de l'opium. Mais encore? Eh bien, ami lecteur, durant l'année 1812, à laquelle nous voici arrivés, comme pendant les années précédentes, j'ai surtout étudié la métaphysique allemande dans les œuvres de Kant, Fichte, Schelling, etc. Et quel est mon genre de vie? Bref, dans quelle catégorie sociale suis-je rangé? Je vis dans un cottage, en la compagnie d'une seule servante (*honni soit qui mal y pense!*) qui, de mes voisins, reçoit le titre de gouvernante. Puisque je suis un lettré, un homme réellement cultivé, et à ce titre un gentleman, j'imagine que je puis me considérer comme

un membre indigne de cette classe mal définie que forment les «gentlemen». C'est l'avis de mes voisins, en partie, peut-être, pour les raisons que je viens de donner, en partie parce que l'on ne me voit exercer ni profession ni commerce. Cela donne à penser à juste titre que je vis de ma fortune personnelle. La courtoisie de l'Angleterre moderne fait que mes lettres me sont généralement adressées sous le titre de: «Esquire», bien qu'à s'en tenir aux règles rigoureuses de l'art héraldique, j'aie peu de droits à cette distinction. Oui, dans l'opinion populaire, je suis X. Y. Z. Esquire, mais ni juge, ni *custos rotulorum*[1]. Si je suis marié? Non, pas encore. Et je continue à prendre de l'opium? Le samedi soir. Et peut-être ai-je agi de même depuis le «dimanche pluvieux», le «majestueux Panthéon», le «divin pharmacien» de 1804? Parfaitement. Et comment se trouve ma santé après toute cette consommation d'opium? Bref, comment vais-je? Pas mal, merci, lecteur; comme le disent les nouvelles accouchées, «aussi bien qu'on peut s'y attendre». En fait, si j'ose proclamer la vérité simple et nue, malgré les théories médicales qui exigent que je sois malade, je ne me suis jamais mieux porté qu'au printemps de 1812. Très sincèrement, mon cher lecteur, je souhaite que la quantité de bordeaux, de porto ou de «madère supérieur» que, suivant toute vraisemblance, tu as prise pendant une période de huit ans et que tu songes à prendre jusqu'à la fin de ta vie, amène dans ta santé aussi peu de trouble qu'en la mienne l'opium consommé dans le même temps, de 1804 à 1812. Vous voyez le danger d'aller demander des conseils médicaux à Anastasius! Si j'en juge par

1. Personnage officiel du Parlement anglais, en charge des archives (NdÉ).

ce que je sais de lui, en histoire religieuse, en droit, il est peut-être bon conseiller, mais en médecine, non pas! Non. Il vaut mieux consulter le docteur Buchan, comme je le fis; je n'eus garde, en effet, d'oublier l'excellente suggestion du digne homme; j'eus «particulièrement soin de ne jamais prendre plus de vingt-cinq onces de laudanum». À cette modération, à l'usage discret que je fis de cette drogue, je puis, j'imagine, attribuer le fait qu'à cette époque, en 1812, j'ignore, je ne soupçonne même pas les terreurs vengeresses que l'opium tient en réserve pour ceux qui abusent de sa douceur. N'oublions pas, pourtant, que jusqu'alors je n'ai pris de l'opium qu'en dilettante. Même une pratique de huit années, avec la seule précaution d'un intervalle suffisant après chaque séance, s'est montrée impuissante à m'imposer la nécessité de prendre de l'opium quotidiennement. Mais voici venir une époque bien différente. S'il te plaît, lecteur, avançons jusqu'en 1813. Durant l'été que nous venons de laisser derrière nous ma santé physique avait beaucoup souffert d'une détresse morale provoquée par un événement très mélancolique. Cet événement n'ayant rien à voir avec notre sujet, en dehors de la souffrance physique qu'il occasionna, il est inutile que je m'y arrête plus longtemps. La maladie de 1812 eut-elle une influence sur celle de 1813? Je ne sais; toujours est-il qu'au cours de la dernière année j'eus un accès extrêmement douloureux d'irritation d'estomac en tous points semblable à ceux qui m'avaient causé tant de souffrance en ma jeunesse; une résurrection de tous mes vieux songes l'escorta. En ce qui concerne ma propre justification, c'est ici que se trouve le pivot de tout ce qui va suivre. Et me voici devant un dilemme embarrassant: ou il me faut épuiser la patience du lecteur en donnant le détail de ma

maladie, la description des luttes que j'eus à soutenir contre elle, de façon à bien établir mon incapacité à me débattre plus longtemps contre une irritation et une douleur sans répit, ou, passant légèrement sur ce point critique de mon histoire, il me faut renoncer au bénéfice que me vaudrait une impression plus forte faite sur l'esprit. Alors, je m'expose à l'accusation injustifiée d'avoir descendu graduellement le doux escalier cher aux faiblesses personnelles, depuis la première jusqu'à la dernière marche de l'opiomanie ; cette accusation, la plupart des gens auront une tendance marquée à la formuler au souvenir de mes aveux précédents. Telles sont les deux cornes de mon dilemme : la première suffirait à percer et lancer dans les airs n'importe quelle colonne de lecteurs patients, fussent-ils seize en profondeur et constamment remplacés par des lecteurs nouveaux ; il convient de l'écarter. Ma seule ressource est de considérer comme démontré ce qui est nécessaire à mon dessein. Et, cher lecteur, fais-moi sur mon postulat autant de confiance que si j'en avais effectué la démonstration au détriment de ta patience et de la mienne. Ne va pas manquer de générosité au point de me supprimer ta sympathie, alors que je m'abstiens par égard pour ton propre bien-être. Non, crois tout ce que je te demande, c'est-à-dire qu'il me fut impossible de résister plus longtemps. Crois-le généreusement, gracieusement, si ce n'est par simple prudence, sinon, dans mon édition prochaine des *Confessions*, revue et augmentée, je te ferai croire et trembler : puis *à force d'ennuyer*[1], par ce simple frisson qui précède le bâillement, j'inspirerai à tous une

1. En français dans le texte (NdT).

crainte salutaire de jamais mettre en question n'importe quel postulat qu'il m'aura plu d'avancer.

Ainsi, permettez que je le répète, je pose en principe qu'au moment où je me mis à prendre de l'opium quotidiennement, il m'eût été impossible d'agir différemment. Aurais-je pu dans la suite réussir à rompre avec cette habitude, alors même que tout effort me semblait inefficace? Beaucoup de mes tentatives sans nombre n'auraient-elles pas pu être prolongées? N'aurais-je pu poursuivre avec plus d'énergie la reprise graduelle du terrain perdu? Ce sont des questions auxquelles je ne répondrai pas. Il me serait peut-être possible de démontrer que je recourais simplement à un palliatif, mais je veux être sincère. J'avouerai ma faiblesse: je suis eudémoniste, je tends de toutes mes forces vers l'état de bonheur, pour les autres aussi bien que pour moi-même; je ne puis regarder la misère en face avec une fermeté suffisante, qu'il s'agisse ou non de la mienne, et je suis bien incapable d'admettre une douleur actuelle en vue d'un bénéfice ultérieur. Sur d'autres points, j'essaierai de me mettre d'accord avec ces messieurs du coton de Manchester[1] et j'affecterai une philosophie stoïcienne, mais pas sur celui-là. J'invoque ici les libertés de l'éclectique; je suis à la recherche d'une secte courtoise, estimable, qui sache prendre en pitié

1. Lorsque je passai par Manchester, plusieurs habitants de cette ville m'invitèrent avec beaucoup de politesse à user librement de leur cercle qui portait, je crois, le nom de Portique: étranger à Manchester, je supposai que les membres avaient choisi ce nom pour se proclamer disciples de Zénon, mais on m'a affirmé depuis que je faisais erreur (NdA).

la triste condition du mangeur d'opium : il faudra qu'elle comprenne « des hommes assez indulgents pour accorder l'absolution », comme le dit Chaucer[1], pour se rendre compte des pénitences qu'ils infligent et des efforts d'abstinence qu'ils exigent de pauvres pécheurs comme moi. Mes nerfs ne peuvent pas plus supporter un moraliste sans humanité qu'un opium qui n'a pas bouilli. En tout cas, si quelqu'un désire me voir, lourdement chargé de renonciations et de mortifications, appareiller pour un voyage d'amélioration morale, qu'il commence par me convaincre que l'affaire peut réussir. On admettra qu'à mon âge – j'ai trente-six ans – mes réserves d'énergie sont limitées ; en fait, il ne m'en reste guère que pour mes travaux intellectuels en cours. Ainsi, que personne ne s'imagine par quelques mots sévères me les faire risquer, ces réserves, et m'embarquer dans je ne sais quelle aventure morale désespérée.

Désespérée ou non, la lutte eut en 1813 le résultat que vous savez ; on peut considérer que, depuis cette époque, je suis un mangeur d'opium régulier et confirmé ; il serait aussi vain de me demander si tel jour j'ai pris de l'opium, que de s'enquérir si mes poumons ont respiré ou si mon cœur a rempli ses fonctions. Lecteur, tu sais maintenant qui je suis ; tu soupçonnes que nul vieillard « à la barbe d'une blancheur neigeuse[2] » n'a la moindre chance d'obtenir par la persuasion que je lui remette « le petit vase d'or enfermant la pernicieuse drogue ». Non : moralistes, médecins,

1. Réminiscence du prologue des *Canterbury Tales* (v. 221 et 222) de Chaucer (NdÉ).

2. Citation d'*Anastasius*. Voir note 1, p. 71 (NdÉ).

je vous le dis à tous. Si grandes que soient vos prétentions, votre habileté dans vos professions respectives, vous ne devez pas espérer que je vous écoute si vous commencez par prescrire quelque sauvage Carême ou Ramadan fondé sur le jeûne de l'opium. Ceci bien posé, nous allons filer vent arrière. Quittons 1813 où nous venons de nous arrêter et de flâner ; levons-nous, lecteur, allons trois années plus avant. Tire le rideau ; tu vas me voir dans un rôle nouveau.

Si un homme, pauvre ou riche, annonçait qu'il va nous dire quel a été le jour le plus heureux de sa vie, les circonstances et les raisons de son bonheur, j'imagine que nous nous écrierions tous : « Écoutez ! Écoutez ! » Il est difficile, pour un homme avisé, de désigner le *jour* le plus heureux de sa vie. L'événement qui a marqué ce jour avec tant de force doit avoir répandu son bonheur ou un bonheur sensiblement équivalent au-delà des bornes d'une journée. Sauf accident, ce bonheur aura duré plusieurs années de suite. Il est plus facile de faire connaître le *lustre* le plus heureux, la plus heureuse *année* d'une existence ; un homme peut les indiquer sans pour cela se départir de sa prudence. Nous voici donc parvenus, lecteur, à la plus belle de mes années. Elle n'a formé, je l'avoue, qu'une parenthèse entre des années d'un caractère plus morne. Mais que cette année-là fut d'une belle eau – pour parler comme les bijoutiers – toute sertie et isolée qu'elle ait été, dans la tristesse, la sombre mélancolie de l'opium ! Chose qui pourra paraître étrange, peu de temps auparavant, et sans effort appréciable, j'avais diminué ma ration journalière. Je l'avais fait passer de trois cent vingt grains d'opium, c'est-à-dire huit mille

gouttes de laudanum, à quarante grains[1], soit huit fois moins. Comme par magie le nuage de profonde mélancolie qui obscurcissait mon cerveau s'était dissipé en un jour. Telles ces épaisses nuées qui s'envolent brusquement du sommet des montagnes, ses noires volutes s'éloignèrent aussi rapidement qu'un navire à la côte que vient renflouer une marée de printemps et qui

se trouve complètement à flot si seulement il se met à bouger[2].

J'étais de nouveau heureux ; je ne prenais plus que mille gouttes de laudanum par jour, presque rien. Un printemps tardif venait couronner ma jeunesse ; mon cerveau fonctionnait aussi sainement qu'avant. Je me mis à relire Kant : je le comprenais, ou je m'imaginais le comprendre. De nouveau j'étendais mes sentiments d'allégresse à tout mon entourage. Si quelque ami d'Oxford ou de Cambridge, ou d'ailleurs, s'était fait annoncer dans mon humble cottage,

1. J'estime que vingt-cinq gouttes de laudanum représentent un grain d'opium ; c'est là, je crois, l'évaluation commune. Mais gouttes et grains peuvent être tenus pour quantités variables. La force de l'opium brut et plus encore celle de la teinture varient également beaucoup. Je suppose qu'on ne peut obtenir une minutieuse exactitude dans un calcul de ce genre. Les cuillères à thé sont de tailles aussi différentes que la force de l'opium. Les petites contiennent environ cent gouttes, de sorte que huit mille gouttes représentent quatre-vingt cuillères à thé. Le lecteur se rendra compte que j'étais loin de dépasser les limites libéralement fixées par le docteur Buchan (NdA).
2. Wordsworth, *Resolution and Independence*, XI (NdÉ).

je l'aurais reçu avec toute la somptuosité permise à un homme aussi pauvre que je l'étais. Et que pourrait désirer de plus un sage ? Je lui aurais offert dans une coupe d'or autant de laudanum qu'il aurait voulu. Ah ! Puisque je parle d'offrir du laudanum, je me rappelle qu'il se passa vers cette époque un petit incident ; il était insignifiant ; je le note parce que le lecteur le verra bientôt reparaître dans mes rêves ; il exerça sur eux une influence plus effroyable qu'on ne pourrait le penser. Un jour, un Malais frappa à ma porte. Que pouvait avoir à faire un Malais au milieu des montagnes d'Angleterre ? Je ne sais : peut-être gagnait-il un port de mer distant de quarante milles.

La servante qui lui ouvrit était une jeune fille née et élevée dans la montagne ; elle n'avait jamais vu de costume asiatique ; aussi le turban la surprit-il. L'homme connaissait autant d'anglais qu'elle connaissait de malais : un abîme infranchissable leur eût donc interdit de se communiquer leurs idées si l'un ou l'autre en avait eu. Dans son embarras, la jeune fille se rappela qu'on vantait mon savoir. Elle m'attribuait sans doute la connaissance de toutes les langues de la terre, peut-être aussi de quelques langages lunaires ; elle vint donc m'expliquer qu'il y avait en bas une espèce de démon que mon art, elle en était bien sûre, pourrait exorciser et expulser du logis. Je ne descendis qu'un moment après. Le groupe offert à ma vue, groupe très simple et formé par le hasard, charma mon regard et mon imagination plus que n'avaient jamais pu le faire les attitudes sculpturales qui visent si laborieusement à l'effet dans les ballets à l'Opéra. Dans une cuisine de cottage modeste, des murs recouverts de panneaux d'un

bois foncé, que l'âge et le frottement rendaient pareils au chêne : on eût dit plutôt l'entrée d'une salle rustique qu'une cuisine. Au milieu, le Malais. Son turban, son large pantalon d'un blanc sale se détachaient sur les panneaux sombres. La jeune fille semblait penser qu'il s'était approché plus qu'elle ne l'aurait désiré ; courageuse pourtant, en bonne montagnarde, elle s'efforçait de dominer la terreur élémentaire qui se peignait sur son visage à la vue du chat-tigre debout devant elle. Impossible d'imaginer tableau plus saisissant ; le beau visage anglais de la jeune fille, sa blondeur délicieuse, son attitude droite et indépendante en contraste avec le teint jaunâtre et bilieux du Malais, que l'air marin avait recouvert d'un ton acajou, ses petits yeux sauvages et inquiets, ses lèvres minces, ses gestes serviles, ses courbettes. À demi caché par le Malais au regard cruel, un enfant du voisinage s'était glissé derrière lui. La tête renversée en arrière, cherchant protection auprès de la jeune fille dont il avait, d'une main, saisi la jupe, il regardait avec effroi le turban et les yeux méchants que cette coiffure abritait. Ma connaissance des langues orientales n'est pas des plus étendues ; à vrai dire elle se borne à deux mots – avoine en arabe et opium (*madjoune*) en turc ; c'est d'*Anastasius* que me vient ma science. Je n'avais pas de dictionnaire malais, je n'avais pas non plus le *Mithridate* d'Adelung, qui aurait pu me procurer quelques mots ; je me mis à citer des vers de l'*Iliade*, en me disant que, parmi les contrées dont je possédais la langue, la Grèce était en longitude la moins éloignée de l'Orient. L'homme s'inclina devant moi avec des gestes d'adoration fort dévots, et me répondit dans une langue qui devait être du malais.

Ainsi je sauvai ma réputation aux yeux de mes voisins ; ce n'était pas le Malais qui pouvait me trahir. Pendant une heure environ, il se reposa sur le parquet, puis reprit sa route. À son départ je lui fis cadeau d'un peu d'opium. Je pensais qu'en sa qualité d'Oriental il devait être familier avec cette drogue ; l'expression de son visage me persuada que je ne m'étais pas trompé. Tout de même, je fus un peu suffoqué de le voir porter la main à la bouche et dévorer d'un seul coup les trois morceaux que je lui avais offerts. Il y avait de quoi tuer trois dragons et leurs chevaux ; j'éprouvai quelque inquiétude pour ce malheureux, mais que pouvais-je faire ? Je lui avais donné cet opium par compassion pour sa vie solitaire ; s'il était venu à pied de Londres, il avait bien passé trois semaines sans échanger une pensée avec une créature humaine. Je ne pouvais songer à violer les lois de l'hospitalité en m'emparant de lui pour lui faire ingurgiter un contre-poison, ce qui l'aurait terrifié ; il se serait imaginé que nous nous proposions de le sacrifier à quelque idole anglaise. Non, il n'y avait vraiment rien à faire. Il prit congé de nous ; je fus dans l'anxiété pendant quelques jours, mais comme je n'entendis parler d'aucun Malais trouvé mort, je restai convaincu qu'il avait l'habitude de l'opium[1] et que je lui avais bien

1. Cette conclusion, pourtant, ne s'impose pas nécessairement ; infiniment variés sont les effets de l'opium sur les différentes constitutions. Un magistrat londonien (*Luttes au cours de l'existence*, par Harriott, vol. III, p. 391, 3e édition) raconte qu'au premier essai qu'il fit de l'opium pour combattre la goutte, il prit quarante gouttes, la nuit suivante soixante, la cinquième

rendu le service que je m'étais proposé de lui rendre. Je lui avais procuré une nuit de répit parmi les souffrances de sa vie errante.

Je me suis attardé sur cet incident parce que ce Malais (peut-être à cause du tableau pittoresque dans lequel il avait figuré, peut-être aussi à cause de l'anxiété que pendant plusieurs jours j'associai à son image) s'attacha plus tard à mes rêves, m'amena d'autres Malais pires que lui, des Malais *amok*[1] qui s'élançaient contre moi, me jetaient dans un abîme de terreurs[2]. Mais laissons cela ; revenons à mon année de bonheur. Je l'ai déjà dit, sur une question d'intérêt aussi puissant et aussi général que le bonheur, nous écouterions avec plaisir les expériences ou les souvenirs de n'importe quel homme, fût-il valet de ferme. On ne peut supposer pourtant qu'un valet a creusé bien profondément le sol si peu malléable des douleurs

---

nuit quatre-vingts, sans ressentir aucun effet, et cela alors qu'il était déjà avancé en âge. Mais je tiens d'un médecin de campagne une anecdote qui fait sombrer dans l'insignifiance le cas de M. Harriott : je la rapporterai dans le traité médical que je projette d'écrire sur l'opium et que je publierai si l'Académie de Médecine veut me payer pour éclairer, sur ce sujet, les ténèbres de son esprit : l'histoire est trop bonne pour que je la publie gratis (NdA).

1. Terme issu du malais « amuk », désignant une personne prise de folie meurtrière (NdÉ).

2. Vous trouverez dans les récits de n'importe quel explorateur ou voyageur en Orient des histoires d'excès frénétiques commis par des Malais sous l'influence de l'opium, à la suite de pertes au jeu (NdA).

et des joies humaines, ou qu'il a effectué ses recherches à la lumière de principes sûrs. Mais moi, j'ai absorbé le bonheur, sous la forme solide aussi bien que sous la forme liquide, bouilli ou non, venu des Indes orientales ou de Turquie. J'ai conduit mes expériences sur ce sujet palpitant avec une espèce de batterie galvanique ; j'ai, pour le plus grand bien de l'Univers, absorbé chaque jour le poison que contiennent huit mille gouttes de laudanum, exactement pour la raison qui a conduit un médecin français à s'inoculer récemment le cancer, un Anglais la peste, et je ne sais quel étranger la rage. Si quelqu'un connaît le bonheur, c'est moi. Impossible de ne pas l'admettre ! Je vais donc vous donner une analyse du bonheur. Je n'essaierai pas de faire un récit didactique ; ce serait peu intéressant. Je tâcherai d'envelopper mon exposé, de l'enfermer dans la description d'une soirée semblable à toutes celles que je passai au cours de cette année exceptionnelle où le laudanum, que je prenais pourtant chaque jour, n'était pour moi qu'un élixir de joie. Par la suite je ne parlerai plus du bonheur, je passerai aux douleurs de l'opium.

Imaginons un cottage, dans une vallée[1] à dix-huit milles de toute cité – oh ! une vallée pas très vaste, à peu près deux milles de longueur et trois quarts de mille de largeur. Ce décor a un avantage : les personnes qui vivent dans ces limites forment comme une seule et large famille, constamment sous vos regards, et à laquelle vous prendrez un intérêt plus ou moins affectueux. Les montagnes seront

1. Une des vallées du Grasmere dans le Westmoreland. Le cottage avait été précédemment habité par Wordsworth (NdT).

de vraies montagnes, de trois à quatre mille pieds de haut ; le cottage est un vrai cottage, pas un de ceux qu'un spirituel auteur appelle « cottage à deux écuries[1] ». Nous allons supposer qu'il est blanc – en fait, il l'était, et je dois m'en tenir à la réalité –, un cottage blanc entouré de buissons fleuris choisis de façon à dérouler le long des murailles une longue suite de fleurs qui, tout le printemps, l'été et l'automne, encadreront les fenêtres. Elles commencent avec les roses de mai et finissent avec le jasmin. Décidons pourtant que nous ne sommes ni au printemps, ni en été, ni en automne, mais en hiver, un hiver rigoureux. Voilà un point des plus importants dans la science du bonheur ; je m'étonne de voir des gens qui le négligent, qui se félicitent du départ de l'hiver, qui, à l'automne, espèrent en un hiver clément. J'agis autrement : chaque année je fais une prière pour obtenir autant de neige, de grêle, de gel et de tempêtes que les cieux peuvent raisonnablement nous en accorder ; tout le monde connaît, n'est-ce pas, les plaisirs divins du coin du feu, les chandelles à quatre heures, les tapis de foyer bien chauds, le thé, avec une personne charmante pour le préparer, les volets clos, les rideaux dont l'ample draperie tombe jusqu'au parquet, tandis qu'on entend la pluie et le vent faire rage au dehors,

Appeler aux portes, aux fenêtres
Comme s'ils voulaient confondre et le ciel et la terre.
Ils ne trouvent pas la plus petite issue,

---

1. Extrait du poème satirique « The Devil's Thought » (1799), publié anonymement par Coleridge et Robert Southey (NdÉ).

Et notre repos en devient plus doux dans la sécurité de la salle imposante[1].

Tout cela est bien connu de qui vit le jour sous une haute latitude. Il est évident que la plupart des mets délicats, tels que la crème glacée, ne peuvent être obtenus qu'à une très basse température : ce sont des fruits qui, pour mûrir, veulent un ciel inclément ou orageux. Pour moi, je ne suis pas particulièrement exigeant ; je suis satisfait si j'ai de la neige, un froid noir ou un vent assez fort pour qu'on puisse, suivant l'expression de M. Clarkson[2], « s'y appuyer du dos comme contre un poteau ». Je me contenterais peut-être de la pluie ; mais alors je veux qu'il tombe des hallebardes ; enfin, il me faut quelque chose de ce genre ; autrement je me sens frustré ; car, enfin, pourquoi devrais-je faire de si lourdes dépenses en charbon et en chandelles... pourquoi devrais-je supporter des privations comme les gentlemen eux-mêmes en supportent, si je n'obtenais pas un article de bonne qualité ? Pour mon argent je veux un de ces hivers canadiens ou russes qui donnent au vent du nord la copropriété de vos oreilles. À vrai dire, je suis tellement épicurien sur ce point que je ne saurais goûter complètement une nuit d'hiver après la Saint-Thomas. À ce moment, la saison dégénère, affiche

1. Citation du *Castle of Indolence* de James Thomson, poète écossais (1700-1748) (NdÉ).

2. Thomas Clarkson (1760-1846), anti-esclavagiste célèbre, auteur de plusieurs ouvrages contre la traite des noirs et d'une *Vie de William Penn* (NdT).

de lamentables tendances vers des allures printanières. Non, il me faut être séparé du retour de la lumière, des rayons solaires, par une épaisse muraille de nuits sombres ; le temps compris entre les dernières semaines d'octobre et la veille de Noël, voilà la saison du Bonheur : c'est alors, à mon avis, qu'il pénètre dans la chambre avec le plateau à thé. N'en déplaise à ces gens aux nerfs obtus de nature ou engourdis par le vin et qui ne peuvent être remués par un stimulant aussi délicat, le thé sera toujours le breuvage favori des intellectuels : en ce qui me concerne, je me serais volontiers allié au docteur Johnson[1] pour faire une guerre implacable à Jonas Hanway[2] ou à tout autre mécréant qui aurait voulu dénigrer le thé. Ici, afin de m'épargner l'ennui d'une trop longue description, je vais appeler en scène un peintre et lui donner quelques indications pour terminer le tableau. Les artistes n'aiment pas beaucoup les cottages blancs qui n'ont pas fortement subi les outrages des saisons ; mais, le lecteur le sait, c'est la nuit, l'hiver ; nous n'aurons besoin des services de mon peintre que pour l'intérieur de la maison.

Allons, brossez-moi une salle de dix-sept pieds sur douze, haute tout au plus de sept pieds et demi. Dans

1. James Johnson (1777-1845), chirurgien de la marine royale, auteur d'un nombre considérable de récits de voyages et d'essais sur les climats, les maladies (NdT).

2. Jonas Hanway (1712-1786), voyageur, négociant, philanthrope, fondateur d'écoles du dimanche, de cercles pour marins, d'asiles, auteur de récits de voyages et de *La Vertu dans les basses classes* (NdT).

ma famille, nous donnons à cette pièce le nom quelque peu ambitieux de salon ; mais comme il lui faut faire double fonction, nous l'appelons aussi, et plus justement, bibliothèque ; en livres, je suis plus riche que mes voisins. J'en ai à peu près cinq mille achetés un à un depuis ma dix-huitième année ; ainsi, mon cher peintre, mettez-en dans cette chambre autant que vous le pourrez ; peuplez-la de livres ; puis, ajoutez un bon feu, un mobilier simple, modeste, celui qui sied au cottage sans prétention d'un lettré. Près du foyer je veux une table à thé ; par une nuit de tempête comme celle-là, il est clair que personne ne se dérange ; donc, deux tasses et deux soucoupes seulement sur le plateau. Si vous avez un moyen, symbolique ou autre, de peindre une théière éternelle, j'en veux une, éternelle, *a parte ante* comme *a parte post*[1], car, d'ordinaire, je prends du thé depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Il est désagréable de faire ou de verser soi-même son thé ; alors, peignez-moi une femme jeune et charmante, assise auprès de la table ; elle a des bras pareils à ceux de l'Aurore et le sourire d'Hébé. Mais non, M... chérie, je n'insinuerai pas, fût-ce en plaisantant, que la lumière répandue par ta personne dans mon cottage a une origine aussi périssable que la simple beauté personnelle, ou qu'un pinceau terrestre pourrait rendre l'enchantement de ton sourire angélique. Passez, bon peintre, passez

1. « A parte ante » et « a parte post » : expressions issues de la philosophie scolastique, désignant respectivement deux éternités distinctes, l'une n'ayant pas de bornes dans le passé, l'autre dans le futur (NdÉ).

à quelque chose qui n'excède pas votre talent : moi, naturellement. Portrait du mangeur d'opium, ayant à côté de lui sur la table « le petit vase d'or enfermant la pernicieuse drogue[1] ». L'opium, vous pouvez le mettre dans le tableau, je n'élève pas d'objection ; pourtant, je préférerais voir l'original ; enfin, peignez-le si cela vous fait plaisir. Il faut que je vous dise, cependant, qu'habitant la campagne loin du « majestueux Panthéon » et de tout pharmacien, mortel ou non, je n'avais pas de « petit réceptacle » qui pût me convenir. Représentez donc le véritable vase ; il n'était pas en or, mais en verre, et ressemblait absolument à une carafe à vin. Dans cette carafe, un quart de laudanum couleur rubis et, près d'elle, un livre de métaphysique allemande témoigneront suffisamment de ma présence dans le voisinage. Quant à ma personne, ici j'hésite. Certes, j'admets que je dois figurer au premier plan ; héros de la pièce ou, si vous le préférez, criminel traduit devant ses juges, je suis nécessairement présent au tribunal. Cela semble raisonnable, mais pourquoi me dévoiler à un peintre, pourquoi me dévoiler de quelque façon que ce soit ? Si le public, aux oreilles de qui je murmure mes confessions en confidence, s'est par hasard, de son propre mouvement, fait une image agréable du mangeur d'opium ; si, poussé par un goût romanesque, il lui a attribué une allure élégante, un joli visage, pourquoi lui arracherais-je cruellement une illusion si agréable – agréable et pour le public et pour moi ? Non : si vous voulez camper mon portrait, suivez votre fantaisie personnelle. Un artiste doit engendrer de

1. Citation d'*Anastasius*. Voir note 1, p. 71 (NdÉ).

la beauté ; je ne puis manquer d'y gagner. Et voilà, lecteur, nous avons passé en revue les dix éléments de ma situation vers 1816-1817. Jusqu'au milieu de 1817, j'ai été un homme heureux : j'ai tâché de vous faire voir de quoi se composait mon bonheur en vous présentant cette esquisse de la bibliothèque d'un lettré, dans un cottage de montagne, la nuit, par une tempête d'hiver.

Mais maintenant, adieu bonheur, bonheur d'été, bonheur d'hiver ! Un long adieu ! Adieu, rires et sourires ! Adieu, calme d'esprit ! Adieu, espoir, rêves tranquilles, consolations bénies qu'apporte le sommeil ! De trois ans et demi je ne vais plus vous connaître ! Me voici arrivé devant une Iliade de détresses. Il me faut maintenant arriver aux *souffrances engendrées par l'opium*.

Souffrances engendrées par l'opium

... Comme si quelque grand artiste avait trempé son pinceau dans les ténèbres des tremblements de terre et des éclipses.

Shelley, *La Révolte de l'Islam*.

Lecteur, toi qui m'as suivi jusqu'ici, je te demande de porter ton attention sur les trois points que je vais exposer.

1. Dans cette partie de mon récit, plusieurs raisons m'ont empêché de donner à mes notes une forme régulière, ordonnée. Je les offre éparses, telles que je les trouve ou telles que je les fais surgir en ce moment de ma mémoire. Quelques-unes indiquent elles-mêmes leur époque ; d'autres sont datées, il en est enfin qui n'ont aucune date. Chaque fois que j'ai trouvé utile de modifier l'ordre naturel ou chronologique, je n'ai éprouvé aucun scrupule à le faire. Il m'arrivera de parler au temps présent et au passé. Bien peu de ces lignes, je crois, ont été écrites exactement à l'époque qu'elles concernent, mais cela ne diminue guère leur exactitude. Mes impressions sont d'une telle nature qu'elles ne s'effaceront jamais de mon esprit. J'ai laissé beaucoup de choses de côté. Il m'eût fallu trop d'efforts

pour m'astreindre à retracer les horreurs dont le lourd fardeau pèse sur mon cerveau, à les assembler en un récit cohérent. Voilà en partie mon excuse ; et puis, je suis en ce moment à Londres, dans un état lamentable, incapable même de ranger seul mes propres papiers. Elles sont bien loin, les mains qui ont l'habitude d'accomplir pour moi ces labeurs de secrétaire !

2. Peut-être trouverez-vous que je me montre trop communicatif, trop enclin à vous confier mes faits et gestes : c'est possible. Mais lorsque j'écris je suis ma pensée, je me livre à mon humeur propre, et ne songe guère à ceux qui m'écoutent. Si je m'arrête pour examiner ce qu'il convient de dire à Pierre ou à Paul, j'en viendrai sans doute à me demander s'il est vraiment bien que je parle. J'écris pour ceux qui liront mes confessions dans quinze ou vingt ans ; pour ceux qui éprouveront alors quelque intérêt pour moi. Il me faut des notes de ce temps dont seul je peux connaître l'histoire complète : je les rédige aussi parfaitement que je peux, je fais tous les efforts dont je suis encore capable, car j'ignore si une autre fois j'en trouverai le temps.

3. Vous vous demanderez souvent pourquoi je ne me suis pas libéré des horreurs de l'opium en renonçant complètement à cette drogue ou en diminuant mes doses. Ma réponse sera brève. On peut supposer que j'ai cédé trop facilement à la fascination de l'opium, mais comment imaginer qu'un homme se laisserait charmer par ses terreurs ? Soyez certain que j'ai fait d'innombrables tentatives pour réduire ma dose. Les témoins des douleurs abominables que m'infligeaient ces efforts ont été les premiers à me supplier d'y renoncer sans que

j'eusse dit un mot. Mais, objecterez-vous, ne pouvais-je pas diminuer la dose d'une goutte chaque jour, ou ajouter de l'eau, diminuer ainsi deux ou trois fois la puissance d'une goutte ? Par cette méthode il m'aurait fallu près de six ans pour dédoubler mille gouttes ; elle ne pouvait me convenir. Tous ceux qui n'ont aucune connaissance expérimentale de l'opium font cette erreur ; c'est aux autres que j'en appelle. Jusqu'à un certain point, n'est-ce pas ? on peut réduire les doses facilement, avec plaisir même. Ce point atteint, de nouvelles diminutions causent une souffrance considérable. Évidemment, diront certaines personnes irréfléchies, promptes à parler de ce qu'elles ignorent, pendant quelques jours vous vous seriez senti sans entrain, déprimé. Je réponds : non. Il ne se produit rien de semblable. Au contraire, les esprits purement animaux sont excités d'une façon peu ordinaire : le pouls s'améliore, la santé également. Ce n'est pas là que réside cette douleur absolument différente de celle que produit la suppression du vin. Ce qu'on éprouve c'est une indicible irritation de l'estomac – vous voyez, cela ne ressemble guère à de la dépression –, une sueur abondante l'accompagne, ainsi que des sensations d'une nature telle que je ne saurais essayer de les décrire. Il me faudrait trop d'espace.

Je pénètre maintenant au cœur du sujet : arrivant tout de suite à l'époque où les douleurs engendrées par l'opium atteignaient, si je puis dire, leur acmé, je vais exposer leurs effets paralysants sur les facultés intellectuelles.

*

* *

Voilà longtemps que j'ai interrompu mes travaux. Je n'ai plus aucun plaisir à lire seul ; toute lecture me lasse au bout d'un instant. Je lis pourtant quelquefois à haute voix pour plaire aux autres, car j'ai ce talent ; je donne au mot talent son sens vulgaire de qualité superficielle, ornementale : c'est à peu près le seul que je possède. Si j'ai été fier autrefois de l'un de mes dons, c'est de celui-là, car il n'en est pas de plus rare. Les acteurs sont parmi les gens qui lisent le plus mal : John Kemble[1] lit d'une façon lamentable ; Mrs. Siddons, si renommée, ne lit bien que le drame ; sa manière de lire Milton n'est pas supportable. D'une façon générale, on lit la poésie sans aucune âme ou bien on y met de l'outrance et on ne lit pas en lettré. Je n'ai eu dans ces derniers temps de fortes émotions littéraires qu'en lisant à voix haute les imposantes lamentations de *Samson Agonistes*[2], ou les harmonies grandioses des discours de Satan dans le *Paradis retrouvé*. Parfois, une jeune femme vient prendre le thé avec nous ; elle joint sa demande à celle de M... Je lis alors les poèmes de Wordsworth – le seul poète à ma connaissance, soit dit en passant, qui lise convenablement ses propres vers ; souvent même il les lit d'une façon admirable.

Je crois que, pendant près de deux ans, je n'ai lu qu'un seul livre ; il convient que je m'acquitte d'une importante dette de reconnaissance en disant quel livre c'était : je dois bien cela à l'auteur. Comme je l'ai indiqué, il m'arrive encore

1. John Kemble (1757-1823), comédien célèbre, frère de Mrs. Siddons (1755-1831), elle-même actrice fameuse (NdT).
2. Tragédie de Milton publiée en 1671, la même année que *Paradise regained* (NdÉ).

de lire, de temps en temps et par bribes, les poètes les plus élevés, les plus passionnés. Mais ma véritable vocation, je le sais, était l'exercice de la faculté d'analyse : or, pour la plupart, les travaux analytiques exigent de la continuité : on ne peut les accomplir par bonds et par sauts, en coupant ses efforts. Aussi, les mathématiques, la philosophie pure, etc., m'étaient devenues intolérables : je me dérobais devant elles avec un sentiment d'impuissance, de faiblesse infantile d'où naissait une angoisse qui s'accroissait encore au souvenir du temps où j'éprouvais de véritables délices à me colleter avec ces sciences. Ma souffrance avait une autre cause : j'avais consacré les labeurs de mon existence entière, mon intelligence – fleurs et fruits –, à la tâche lente, compliquée, que représente l'édification d'un seul ouvrage : ma présomption avait été jusqu'à lui donner le titre d'un livre inachevé de Spinoza : *De emendatione humani intellectus*. Maintenant mon travail se trouvait bloqué, comme par les glaces, interrompu, tel un aqueduc ou un pont d'Espagne qu'un présomptueux architecte a entrepris sur une échelle trop grande ; ce travail n'était pas fait pour me survivre, monument de mes désirs et de mes aspirations, ouvrage d'une vie dont les efforts tendaient vers l'exaltation de la nature humaine dans la voie que Dieu m'avait indiquée pour la réalisation d'un dessein si grandiose : au lieu de cela, mes enfants ne trouveraient que la trace de mes espoirs déçus et de mes efforts bafoués, des matériaux inutilement assemblés, des fondations sur lesquelles ne viendrait se poser nul édifice : tout cela exprimerait la douleur et la ruine de l'architecte. Dans ma faiblesse je m'étais tourné, comme distraction, vers l'économie politique : ma faculté de comprendre, autrefois

si active – toujours en mouvement, comme l'hyène –, ne pouvait, j'imagine, sombrer dans une léthargie absolue tant qu'il me restait un souffle de vie : or, en l'état dans lequel je me trouvais, l'économie politique avait un avantage : c'est au premier chef une science organique ; chaque partie de cette science a une action sur le tout, et le tout réagit sur chaque partie ; cependant, chaque section peut être détachée, faire l'objet d'un examen distinct. J'étais très déprimé ; à cette époque, je ne pouvais oublier pourtant ce que j'avais appris : j'avais été pendant des années en communion de pensée trop intime avec de sévères penseurs, avec les logiciens, les grands maîtres du savoir, pour ne pas percevoir l'extrême indigence du troupeau vulgaire des économistes modernes. En 1811, j'avais eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur une montagne de livres et de brochures qui concernaient un grand nombre de branches de l'économie : à ma demande, M... me lisait parfois des chapitres d'ouvrages plus récents, des fragments de débats parlementaires. Je me rendis compte que c'étaient là les déchets, la lie de l'intelligence humaine, que tout homme à la tête solide, habitué à se servir de la logique et possédant un peu d'habileté scholastique, pouvait défier l'académie entière des économistes modernes, les tourner autour de son petit doigt ou, d'un coup d'éventail, réduire en poussière leurs caboches creuses. Mais, en 1819, un ami d'Édimbourg me fit parvenir l'ouvrage de M. Ricardo. Mes propres anticipations prophétiques prévoyaient la venue d'un législateur qui mettrait l'économie politique en ordre : elles me revinrent aussitôt à l'esprit. Avant d'avoir terminé le premier chapitre, je m'écriai : « Voici mon homme ! » En moi, la curiosité, la faculté d'étonnement étaient mortes depuis

longtemps. Une fois de plus cependant je fus émerveillé, étonné de me retrouver capable de lire, plus surpris encore par le livre même. Ce livre avait-il été écrit en Angleterre au XIXe siècle ? Était-ce possible ? Et moi qui croyais la pensée éteinte en Angleterre[1] ! Pouvait-on admettre qu'un Anglais – pas un professeur, mais un homme placé sous le joug des soucis du commerce et de la politique – eût achevé ce que toutes les universités européennes et un siècle de travail cérébral n'avaient pu faire progresser de l'épaisseur d'un cheveu ? Tous les autres écrivains demeuraient écrasés, anéantis sous le poids énorme des faits, des documents. M. Ricardo, lui, partant de l'intuition même, avait, *a priori*, déduit des lois qui, pour la première fois, jetaient un rayon de lumière sur le fatras inutilisable des matériaux. Ce qui était jusque-là un amas de discussions et d'essais, il l'avait assemblé en une science de proportions régulières, posée enfin sur une base éternelle.

Ainsi, à lui seul, cet ouvrage d'une intelligence profonde éveillait en moi une joie, une activité que je n'avais pas connues depuis des années : j'allai jusqu'à écrire, ou du moins, à dicter ce que M… écrivit pour moi. Il me parut qu'« à l'œil auquel rien n'échappe » de M. Ricardo, quelques vérités

1. Il faut que j'explique au lecteur ce que je veux dire par « pensée » car, sans cela, mon expression serait présomptueuse. Récemment l'Angleterre a eu des penseurs, si l'on envisage la pensée créative synthétique, mais il y a grande pénurie de penseurs masculins dans le mode analytique. Récemment, un Écossais éminent me disait que, faute d'encouragement, il était obligé d'abandonner même les mathématiques (NdA).

importantes avaient cependant échappé ; pour la plupart, elles étaient d'une nature telle que j'aurais pu les exprimer par des formules algébriques avec plus de brièveté et d'élégance que dans la langue embarrassée et filandreuse des économistes : le tout aurait aisément tenu dans un calepin. J'étais presque incapable de tout effort. Je réussis cependant, en raison de cette brièveté, à dicter mes *Prolégomènes pour tous les systèmes futurs d'économie politique*[1]. M... me servait de secrétaire. On ne trouvera pas, je l'espère, que l'opium les a imprégnés de son parfum : il est vrai que, pour la plupart des gens, le sujet en lui-même est suffisamment soporifique.

Mais ce fut une lueur fugitive ; la suite le prouva bien. J'avais l'intention d'éditer mon travail : des arrangements furent pris avec une imprimerie de province, à dix-huit milles environ de mon logis ; on garda pendant quelques jours un compositeur supplémentaire ; on annonça même à deux reprises la publication. J'étais donc en quelque sorte obligé de réaliser mon dessein. Mais il me fallait écrire une préface et, en outre, une dédicace à M. Ricardo : je voulais que la dédicace fût magnifique ; je ne pus écrire ni l'une ni l'autre. Les dispositions prises furent annulées, le compositeur congédié : mes *Prolégomènes* prirent paisiblement place à côté de leur frère aîné à l'allure plus imposante.

La description que je viens de faire est une illustration de ma torpeur intellectuelle : ces traits peuvent s'appliquer plus

1. Comme De Quincey l'indique peu après, il ne parvint jamais à achever ses *Prolégomènes*. Il y revint plus de vingt ans plus tard, en publiant *La Logique de l'économie politique*, d'une envergure moins ambitieuse (NdÉ).

ou moins à ce que je fus durant les quatre années pendant lesquelles je demeurai soumis aux sorts jetés par l'opium, cette Circé. Sans mes misères et mes souffrances, on aurait pu dire que j'étais plongé dans un état léthargique. Je me résignais rarement à écrire une lettre ; tout ce que je pouvais faire était de répondre par quelques mots à celles que je recevais et qui, souvent, avaient traîné sur ma table pendant des semaines, pendant des mois. Sans le secours de M..., toutes les factures, réglées ou non, auraient disparu : je ne sais ce que serait devenue l'Économie politique, mais mon économie domestique entière serait tombée en un désordre inextricable. Je ne parle qu'incidemment de ce point particulier, mais il est de ceux que le mangeur d'opium finit par trouver spécialement pénibles et gênants : on éprouve une sensation d'incapacité, de faiblesse ; des ennuis surgissent, conséquence de ce que l'on a négligé ou renvoyé au lendemain la tâche de chaque jour. Le remords vient souvent rendre plus cuisantes les blessures que cette conduite déplorable inflige à un esprit réfléchi et consciencieux. Le mangeur d'opium n'abdique en effet ni sa sensibilité morale ni ses aspirations : il désire toujours ardemment faire ce qu'il croit possible, ce que lui dicte le sentiment du devoir ; cependant, sa faculté, pas même d'agir, mais d'essayer d'agir, est considérablement inférieure à son appréciation intellectuelle du possible. Il pense à ce qu'il voudrait accomplir mais gît sous le poids d'un cauchemar, d'un incube, exactement comme un homme, cloué au lit par les langueurs mortelles d'une maladie épuisante, contraint de regarder insulter et outrager l'objet de son amour le plus tendre ; il maudit les enchantements qui l'immobilisent, donnerait sa vie pour se tenir debout

et marcher; mais, aussi impuissant qu'un enfant, il ne peut même essayer de se lever.

Je passe maintenant à l'objet principal de ces dernières confessions, à l'histoire, au journal de ce qui paraissait dans mes rêves et causait mes souffrances les plus aiguës.

Le premier avertissement que je reçus d'un changement grave dans mon état physique fut le retour d'un phénomène optique particulier à l'enfance ou à un état d'extrême irritation. Le lecteur sait-il que beaucoup d'enfants, presque tous peut-être, ont la faculté de projeter, en quelque sorte, sur l'obscurité, toutes sortes de fantômes? Chez quelques-uns d'entre eux ce don n'est que le résultat pour ainsi dire mécanique d'une affection de l'œil; d'autres ont le pouvoir de faire apparaître ou disparaître ces fantômes à volonté, ou presque. Un jour, j'interrogeais un enfant à ce sujet: «Je puis leur dire de partir, me répondit-il, ils s'en vont; mais parfois ils viennent sans que je leur aie dit de venir.» Sur quoi je lui déclarai qu'il avait, sur les apparitions, un pouvoir à peu près aussi illimité que celui d'un centurion romain sur ses soldats. C'est vers le milieu de 1817, je crois, que cette faculté devint tout à fait angoissante: la nuit, lorsque je demeurais éveillé dans mon lit, de longues théories s'écoulaient en une pompe lugubre: je voyais surgir des frises d'histoires sans fin aussi tristes, aussi solennelles que si elles me venaient des temps antérieurs à Œdipe, à Priam, antérieurs à Tyr, plus anciens que Memphis. À la même époque un changement correspondant se produisit dans mes songes: à l'intérieur de mon cerveau une scène apparaissait soudain, s'éclairait, m'offrait, chaque nuit, des spectacles d'une splendeur plus que terrestre. Je mentionnerai les quatre faits suivants:

1. À mesure qu'augmentait le pouvoir créateur de mon œil, une sympathie entre les deux états de mon cerveau, état de veille et état de songe, parut s'établir sur le point suivant : tout ce que j'évoquais, tout ce que, par un acte de volonté, je projetais sur les ténèbres avait une tendance à pénétrer dans mes songes, si bien que j'en vins à craindre d'exercer cette faculté. J'étais pareil au roi Midas qui, pouvant tout transformer en or, n'en voyait pas moins ses espoirs bafoués et ses désirs humains déçus. Toutes les pensées, même les plus fugitives, qui me traversaient l'esprit dans l'obscurité et qui pouvaient se traduire par une image, prenaient aussitôt l'allure d'une apparition de fantômes. Suivant un processus sans doute non moins inéluctable, quand ces spectres m'étaient une fois apparus sous leurs couleurs légères et vaporeuses, tels des mots écrits à l'encre sympathique, la chimie impétueuse de mes songes les revêtait d'une splendeur intolérable dont frémissait mon cœur.

2. Cette fois encore, comme à chacun des changements que subissaient mes songes, je ressentis une angoisse profonde, une sombre mélancolie, absolument indicible. Chaque nuit je croyais descendre, et ce n'est pas une métaphore que j'emploie, littéralement descendre en des gouffres, des abîmes où ne pénétrait pas le soleil, en des profondeurs inimaginables d'où il paraissait inutile d'espérer que je pusse jamais remonter. *Et à mon réveil je n'avais pas l'impression d'être remonté!* Je n'insiste pas : les mots ne sauraient communiquer la plus faible idée de l'état d'abattement qui accompagnait mes visions somptueuses, et me jetait dans une de ces sombres dépressions conduisant au suicide.

3. Le sens de l'espace, et à la fin, celui du temps subirent des troubles considérables. Édifices, paysages, etc., se montrèrent avec des proportions énormes, excédant la perception permise à l'œil humain. L'espace s'enflait, s'amplifiait, tendait vers un infini inexprimable. Pourtant, j'éprouvais une inquiétude moindre que devant l'accroissement extraordinaire de la durée : parfois, je croyais avoir vécu soixante-dix ans, cent ans en une seule nuit. Que dis-je ? Il m'arrivait d'éprouver pendant ces quelques heures des sensations dont le cours s'étendait sur un millénaire, voire sur une période laissant loin derrière elle toutes les limites de l'expérience humaine.

4. Souvent reparaissaient les incidents les plus minimes de mon enfance, scènes oubliées des années périmées. Je ne pouvais dire que je me les rappelais, car si on m'en avait parlé à l'état de veille je n'aurais pu les reconnaître comme une partie intégrante de mon passé. Mais tels qu'ils défilaient sous mes yeux, en des songes semblables à des intuitions, revêtus de toutes leurs circonstances passagères et des sentiments qui les avaient accompagnés, je les *reconnaissais* sur-le-champ. Une de mes parentes m'a conté qu'un jour, dans son enfance, elle était tombée à la rivière ; on la secourut au dernier moment, mais elle avait failli mourir. Arrivée au seuil de la mort, elle revit en un instant toute son existence ; les incidents les plus minimes s'alignèrent simultanément devant elle comme reflétés par un miroir : elle eut soudain le pouvoir de les saisir dans leur ensemble aussi bien que dans leurs détails. Quelques-unes de mes expériences d'opium me permettent de croire à la véracité de ce récit ; par deux fois, d'ailleurs, j'ai vu le

même fait affirmé dans des livres modernes ; une remarque l'accompagnait que je crois juste : le terrible *Livre du Jugement Dernier*, dont parle l'Écriture, serait, en réalité, le cerveau même de chaque être. Il est du moins une chose dont je me sens certain : en fait, l'oubli n'existe pas ; mille accidents pourront, viendront interposer entre notre conscience actuelle et les inscriptions secrètes de l'esprit un voile que des accidents de même nature déchireront mais, inaltérée, couverte ou non, l'inscription est toujours là. Ainsi les étoiles paraissent s'enfuir devant la clarté du jour ; mais nous savons que cette clarté s'étend sur elles comme un voile : elles attendent pour réapparaître que l'obscurcissante lumière diurne se soit évanouie.

J'ai noté ces quatre points comme différenciant notablement mes songes de ceux de l'homme en bonne santé. J'illustrerai d'abord le premier d'un exemple puis je citerai les rêves que je me rappellerai ; je suivrai l'ordre chronologique ou procéderai différemment si je crois pouvoir ainsi offrir au lecteur un récit plus intéressant.

Dans ma jeunesse et souvent depuis, j'ai lu Tite-Live : pour me distraire, je le préfère, et pour la forme et pour le fond, à tout autre historien romain. Bien souvent j'ai tressailli à la solennité des syllabes impressionnantes, fortement représentatives de la majesté du peuple romain, qui résonnent en ces deux mots dont le retour est fréquent dans Tite-Live : *consul romanus* – surtout quand le consul apparaît revêtu de son caractère militaire. Je veux dire que les mots : roi, sultan, régent, etc., tous les titres accordés à ceux qui personnifient la majesté collective d'un grand peuple, m'inspiraient un moindre sentiment de

respect. Je ne m'étais pas longuement attardé aux études historiques ; j'étais familier toutefois avec une partie de l'histoire d'Angleterre que j'avais lue minutieusement et avec un esprit critique, je veux parler de la Guerre civile : la grandeur morale de certaines figures de cette époque m'avait attiré ainsi que les nombreux mémoires si intéressants qui nous restent de ces temps troublés. Ces lectures de délassement avaient souvent fourni matière à mes réflexions ; maintenant, elles procuraient des matériaux à mes rêves. Souvent, après avoir, à l'état de veille, fait une espèce de répétition sur le vide des ténèbres, je voyais surgir une foule de dames, parfois une fête, des danses. J'entendais une voix me dire, ou je me disais : « Voici les dames d'Angleterre à l'époque infortunée de Charles Ier. Ce sont les femmes, les filles de ceux qui se rencontraient paisiblement, s'asseyaient aux mêmes tables, étaient unis par les liens du mariage ou du sang ; pourtant, après un certain jour d'août 1642, ils ne se sourirent plus ; ils ne se rencontrèrent plus que sur les champs de bataille ; à Marston Moor, à Newbury, à Naseby le sabre cruel trancha les liens amoureux, noya dans le sang le souvenir des amitiés anciennes. » Les dames dansaient, se montraient aussi adorables qu'à la cour de George IV. Pourtant, même dans mon rêve, je savais qu'elles étaient restées au tombeau pendant près de deux siècles. Soudain cette pompe s'évanouissait ; un claquement de mains, et voici que l'on entendait les syllabes émouvantes : *consul romanus*. Aussitôt, Paulus ou Marius s'avançait, majestueux, drapé dans une toge magnifique, entouré d'une compagnie de centurions, la tunique écarlate hissée à la pointe

d'une lance : derrière lui venait l'*alalagmos*[1] des légions romaines.

Il y a bien des années, je feuilletais les *Antiquités romaines* de Piranèse quand M. Coleridge, près de moi, me décrivit une série de planches de cet artiste, ayant pour titre : *Mes Rêves*, et qui reproduisent ses visions au cours d'un délire fiévreux. Quelques-unes de ces planches – je parle d'après les souvenirs de M. Coleridge – représentaient de vastes salles gothiques, au sol couvert de toutes sortes d'engins et de machines, roues, câbles, poulies, leviers, catapultes, etc., etc., qui exprimaient une force énorme déployée et la résistance vaincue. Un escalier grimpait le long des murs : sur cet escalier Piranèse lui-même montait en tâtonnant. Le regard suivait les marches un peu plus haut : elles se terminaient d'une façon subite, abrupte, sans nulle balustrade ; celui qui eût atteint l'extrémité ne pouvait que tomber dans le vide. Quoi qu'il doive advenir du pauvre Piranèse, vous pensez que, du moins, ses peines finissent là. Mais levez les yeux : voici une seconde rangée de marches conduisant plus haut : Piranèse s'y trouve encore ; cette fois il est au bord même de l'abîme. Levez encore les yeux : nouvelle envolée aérienne de marches, puis des marches plus aériennes encore, et toujours, le pauvre Piranèse acharné à son labeur ascendant ; ainsi de suite jusqu'au point où l'escalier inachevé et Piranèse se perdent dans les hauteurs obscures de la salle... Mon architecture de songe recourait aux mêmes procédés : croissance infinie et auto-reproduction. Aux premiers jours

1. Terme grec désignant l'ensemble des cris de guerre romains (NdÉ).

de ma maladie, les splendeurs de mes rêves étaient principalement architecturales : j'admirais une magnificence de villes et de palais telle qu'à l'état de veille nul œil n'en avait vu de semblable, si ce n'est dans les nues. Le passage suivant, que j'emprunte à un grand poète moderne, décrit, comme une vision contemplée dans les nuages, ce qui se présenta souvent dans mon sommeil avec bien des traits identiques :

L'image surgie soudain
Était celle d'une puissante cité – disons hardiment
Un amoncellement farouche d'édifices à perte de vue
Qui se prolongeait dans un lointain merveilleux,
Et, sans fin, s'abîmait dans une étonnante splendeur.
Or et diamants,
Dômes d'albâtre, spirales d'argent,
Terrasses éblouissantes entassées sur terrasses à une hauteur
[vertigineuse
S'élevaient ; ici, de calmes et brillants pavillons
Disposés en avenues ; là, des tours ceintes de créneaux
Et dont les cimes toujours mouvantes
Se couronnaient d'étoiles – feux de toutes les gemmes !
La nature avait créé ces effets
Puisant ses matériaux dans la tempête
Maintenant apaisée ; sur les vallées,
Aux flancs des montagnes, sur les sommets, partout
Les vapeurs avaient fui
Pour venir s'arrêter là sous le firmament céruléen[1].

1. Wordsworth, *The Excursion*, Livre II (NdÉ).

Ce détail magnifique des «tours ceintes de créneaux et dont les cimes *toujours mouvantes* se couronnaient d'étoiles» aurait pu provenir de mes rêves architecturaux où il figurait souvent. On nous a dit de Dryden et de Füssli qu'ils se plaisaient à manger de la viande crue afin d'avoir des rêves splendides: combien il est plus avantageux, pour obtenir semblable résultat, de prendre de l'opium! Je ne me rappelle pourtant pas avoir entendu dire qu'un poète l'ait jamais fait, si ce n'est le dramaturge Shadwell[1]. On affirme qu'Homère – et cela doit être exact – a connu les vertus de l'opium.

Dans mes rêves, des lacs, surfaces d'eau argentées, succédèrent aux architectures; j'en fus à ce point hanté que je craignis – les médecins trouveront cela ridicule – un état hydropique: pour me servir d'une expression de métaphysique, cet état ou quelque affection du cerveau pouvait ainsi *s'objectiver* et l'organe affecté projeter sa propre image à l'extérieur. Deux mois durant je ressentis de grandes douleurs dans la tête, partie de mon corps qui, jusqu'alors, avait été si complètement exempte de la moindre faiblesse (physique, s'entend) que j'avais coutume de dire, comme Lord Oxford de son estomac, que vraisemblablement elle survivrait au reste de ma personne. Avant ce jour je n'avais rien éprouvé, fût-ce une migraine, ou la souffrance la plus légère, si ce n'est les douleurs rhumatismales causées par ma propre imprudence. Mais je dominai cette crise; elle faillit pourtant, à un moment, amener un état des plus dangereux.

---

1. Thomas Shadwell (1640-1692), auteur dramatique anglais. Il mourut de l'absorption d'une surdose d'opium (NdT).

Les eaux changèrent de caractère. Les lacs limpides, brillants comme des miroirs, devinrent des mers, des océans. Alors se produisit une modification terrible. Lentement, pendant des mois, se déroula la menace d'une torture permanente qui, en fait, d'ailleurs, ne me quitta plus jusqu'à la fin. Souvent déjà la figure de l'homme s'était mêlée à mes rêves, mais jamais d'une façon despotique : elle n'avait eu aucun pouvoir particulier de me tourmenter. Ce que j'ai appelé la Tyrannie de la Face humaine commença seulement alors à s'imposer. Peut-être la vie que j'avais menée à Londres y fut-elle pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, ce fut sur les eaux agitées de l'océan que les visages commencèrent à se montrer : la mer apparaissait jonchée de figures innombrables tournées vers les cieux ; des visages implorants, furieux, désespérés, surgissaient par milliers, par myriades, par générations, par siècles ; mon agitation était infinie… mon esprit vacillait, suivait les mouvements de l'océan.

*
* *

Mai 1818.

Depuis des mois le Malais m'apparaît, ennemi effroyable. Chaque nuit, il est cause que je me vois transporté en des pays asiatiques. J'ignore si d'autres personnes partagent mes sentiments sur ce point, mais j'ai pensé souvent que si j'étais contraint d'abandonner l'Angleterre pour aller vivre en Chine, si je subissais les coutumes, les façons

de vivre, les paysages chinois, je deviendrais fou. Mon horreur a des racines profondes ; quelques-unes doivent se retrouver chez d'autres personnes. L'Asie méridionale est en général le siège d'images et d'associations d'idées terrifiantes. Berceau de la race humaine, elle ne devrait évoquer qu'un vague sentiment de respect. Mais d'autres raisons interviennent. Nul homme ne saurait prétendre que les superstitions de l'Afrique, farouches, barbares, fantastiques, ou celles des tribus sauvages d'autres pays, l'affectent de la même manière que les religions de l'Hindoustan, par exemple – religions anciennes, monumentales, cruelles, compliquées. À elle seule l'antiquité de l'Asie, de ses institutions, de son histoire, des formes de ses religions, est si impressionnante que, pour moi, l'âge incalculable de la race et du nom écrase le sens de la jeunesse chez l'individu. Un jeune Chinois m'apparaît comme un homme antédiluvien renouvelé. Les Anglais, qui n'ont pas été élevés dans la connaissance d'institutions de ce genre, ne peuvent pas eux-mêmes s'empêcher de frissonner devant le mysticisme sublime de ces castes qui ont eu une vie distincte, ont refusé de se mêler depuis des temps immémoriaux ; je ne connais pas d'homme à qui le nom de « Gange » ou celui d'« Euphrate » n'inspirent de la terreur ! Ce qui contribue beaucoup à ces impressions, c'est que le Sud de l'Asie est, depuis des milliers d'années, la partie du monde la plus grouillante d'humanité, la grande *officina gentium*[1]. L'homme pousse là comme de l'herbe. Il n'est pas jusqu'à l'immensité des empires formés, de tout

1. En latin, « la fabrique du monde » (NdÉ).

temps, par les populations énormes de l'Asie, qui n'ajoute une grandeur plus sublime aux sentiments évoqués par les noms ou les images de l'Orient. Quant à la Chine, elle m'épouvante, non seulement par les points qu'elle a en commun avec le reste de l'Asie méridionale, mais plus encore par ses façons de vivre, ses coutumes. Entre elle et nous, des sentiments qui excluent toute sympathie, et dont la grandeur défie mon analyse, élèvent une barrière de répugnance absolue. Je préférerais vivre avec des fous ou avec la brute animale. Tout cela, bien d'autres choses que je ne saurais dire ou que je n'ai pas le loisir d'expliquer, il faut que le lecteur s'en imprègne, s'il veut comprendre l'horreur inimaginable que faisaient peser sur moi ces fantasmagories d'Orient, ces tortures mythologiques. Une sensation complexe de chaleur tropicale, de lumière solaire tombant verticalement, me faisait réunir toutes les créatures, oiseaux, quadrupèdes, reptiles, tous les arbres, toutes les plantes, tous les usages, toutes les images que l'on peut trouver dans toutes les régions tropicales pour les situer tous à la fois en Chine ou dans l'Hindoustan. Par analogie je ne tardai pas à courber l'Égypte et ses dieux sous la même loi. Des singes, des perroquets, des cacatoès me regardaient, me huaient, me faisaient des grimaces, me prenaient pour thème de leur bavardage. Je me heurtais à des pagodes ; j'étais cloué pendant des siècles à leur sommet ou dans des chambres secrètes ; j'étais l'idole, j'étais le prêtre ; on m'adorait, on me sacrifiait. Devant la colère de Brahma, je m'enfuis à travers toutes les forêts de l'Asie ; Vishnou me haït ; Shiva me guetta. Je tombai soudain sur Isis et Osiris : j'avais accompli, disaient-ils, un

acte qui faisait trembler l'ibis et le crocodile. Je fus enseveli pendant des milliers d'années dans des cercueils de pierre, parmi des momies et des sphinx, en des chambres étroites, au cœur de pyramides éternelles. Des crocodiles m'infligèrent leurs baisers cancéreux ; mêlé à d'indicibles choses limoneuses, je restai étendu au milieu des roseaux dans la boue du Nil.

Je ne donne au lecteur qu'un léger aperçu de mes songes d'Orient : leur monstrueuse mise en scène m'emplissait toujours d'un tel étonnement que, d'abord, la surprise paraissait étouffer l'horreur. Mais, tôt ou tard, un reflux de sentiments se produisait, balayait la surprise et me laissait, je ne dirai pas terrifié, mais plein de haine et d'abomination pour tout ce que je voyais. Sur chaque forme, chaque menace, chaque châtiment, chaque incarcération en une brume impénétrable, pesait une sensation d'éternité, d'infini qui m'accablait jusqu'à la folie. À une ou deux exceptions près, seuls ces songes m'apportaient des impressions d'horreur physique. Jusqu'alors, je n'avais éprouvé que des terreurs morales ou spirituelles : ici, les acteurs principaux étaient des oiseaux affreux, des serpents, des crocodiles. Plus que tout le reste, le crocodile m'était un objet d'épouvante ; j'étais contraint de vivre avec lui – et cela, comme dans presque tous mes rêves, pendant des siècles. Il m'arrivait de m'évader : je me retrouvais dans des intérieurs chinois, avec des tables de rotin, etc. Tous les pieds de tables, de canapés ne tardaient pas à prendre vie ; la tête abominable du crocodile, mille fois multipliée, me regardait de ses yeux obliques : je demeurais immobile, écœuré et fasciné ! Que de fois le hideux saurien a hanté

mes nuits ! Souvent aussi, le même songe a été interrompu exactement de la même façon : j'entendais des voix douces qui me parlaient – j'entends tout dans mon sommeil. Instantanément, je m'éveillais : il était midi. La main dans la main, les enfants se tenaient debout à mon chevet ; ils étaient venus me montrer leurs souliers de couleur, ou des vêtements neufs ; on les avait habillés pour la promenade. Elle était affreuse cette transition du crocodile maudit, des autres monstres ou avortons inouïs de mes rêves au spectacle de l'enfance, de l'innocente nature humaine, si affreuse que, je l'avoue, dans ce bouleversement puissant et soudain de la pensée, je pleurais en embrassant leurs visages ; je ne pouvais m'en empêcher.

Juin 1819.

J'ai eu l'occasion de le remarquer à divers moments de ma vie, la fin de ceux que nous aimons et, d'une façon générale, la contemplation de la mort est plus impressionnante en été qu'en toute autre saison. Cela pour trois motifs : d'abord, en été, le ciel est plus haut, plus distant, et si l'on veut me pardonner pareil solécisme, plus infini ; les nuages d'après lesquels, surtout, l'œil suppute la distance du voile bleu qui s'étend au-dessus de nos têtes, sont en été plus volumineux, plus unis, accumulés en des masses plus imposantes. De plus, la lumière, l'image du soleil qui décline et disparaît présentent bien davantage les types et les caractères de l'Infini. Enfin, et surtout, la prodigalité folle, exubérante de la vie impose naturellement à l'esprit, d'une manière plus puissante, l'antithèse

de la mort et de la stérilité hivernale du tombeau. On peut en effet observer qu'en général, lorsque deux idées sont en relation d'antithèse et existent par une mutuelle opposition, elles sont aptes à s'évoquer l'une l'autre. Je trouve donc impossible de bannir l'idée de la mort quand je me promène seul par une interminable journée d'été. Toute chose qui finit, si elle ne m'émeut pas davantage, hante mon esprit plus obstinément en cette saison, l'assiège plus longuement. Ce fait, ainsi qu'un léger incident que je laisse de côté, peut avoir été la cause immédiate du rêve que je vais raconter. Mon esprit, d'ailleurs, avait dû toujours s'y trouver prédisposé. Une fois né, ce rêve ne me quitta plus, se scinda en mille variétés fantastiques qui, fréquemment, s'unissaient soudain, recomposaient le rêve original.

Un dimanche matin en mai – ce devait être le dimanche de Pâques –, de très bonne heure. J'étais, me semblait-il, debout sur le seuil de mon cottage. Droit devant moi s'étendait le paysage que, dans la réalité, on pouvait apercevoir de ce point, mais idéalisé, comme toujours, solennisé par la puissance des rêves. C'étaient bien les mêmes montagnes, à leur pied la même adorable vallée ; mais leur hauteur accrue dépassait celle des Alpes et il y avait un espace beaucoup plus grand qu'emplissaient des forêts et des prés. Les haies disparaissaient sous les roses blanches ; on ne voyait nulle créature vivante, si ce n'est le bétail qui, dans le cimetière verdoyant, reposait sur les tombes envahies par l'herbe, surtout près du tombeau d'un enfant que j'avais tendrement aimé ; c'était ce que j'avais vu, ce même été, un peu avant le lever du jour, à la mort de cet enfant. Je regardais cette scène familière, je me disais

à haute voix : « Le soleil est encore loin de paraître ; nous voici au dimanche de Pâques, au jour où nous célébrons les premiers fruits de la Résurrection. Je partirai ; il convient aujourd'hui d'oublier les chagrins anciens. L'air est frais et calme, les montagnes, hautes, s'élancent jusqu'au ciel ; dans les forêts, les clairières sont aussi paisibles que le cimetière ; la rosée chassera la fièvre de mon front ; alors, mes malheurs cesseront. » Je me retournai comme pour ouvrir la porte du jardin ; je vis aussitôt à ma gauche une scène différente que la puissance des rêves mettait pourtant en harmonie avec l'autre. Je me trouvais en Orient ; là aussi c'était le jour de Pâques, de grand matin. Dans le lointain apparaissaient une tache à l'horizon, les dômes et les coupoles d'une grande cité, image, vague esquisse, suggérée peut-être par quelque dessin de Jérusalem aperçu dans mon enfance. À moins d'une portée de flèche, sur une pierre, à l'ombre de palmes de Judée, une femme était assise ; je regardai : c'était Ann ! Son regard sérieux se fixait sur moi. Je lui disais : « Ainsi donc, enfin je vous trouve ! » J'attendais ; pas un mot ! Son visage était tel que je l'avais vu pour la dernière fois. Pourtant, quelle différence ! Dix-sept ans auparavant, lorsqu'à la lueur tombant du réverbère sur sa face, j'avais baisé pour la dernière fois ses lèvres – lèvres qui pour moi restaient sans souillure, Ann ! –, les larmes coulaient de ses yeux. Maintenant ces pleurs avaient disparu ; elle semblait plus belle qu'elle ne l'était autrefois, mais elle restait elle-même ; elle n'avait pas vieilli. Son regard tranquille avait une expression de solennité extraordinaire. Je la contemplais maintenant avec quelque crainte, mais tout à coup l'image s'estompa ;

en me tournant vers les sommets je vis que des vapeurs se déroulaient entre nous ; en un instant tout s'évanouit. Des ténèbres épaisses accouraient. Soudain je me trouvai loin des montagnes ; à la lueur des réverbères d'Oxford Street, je marchais de nouveau à côté d'Ann, tout juste comme nous le faisions dix-sept ans auparavant, alors que nous étions deux enfants.

Je citerai enfin un songe d'un caractère différent que j'eus en 1820.

Pour commencer, une musique que j'entends souvent dans mes rêves maintenant – une musique de préparation qui s'éveille, hésite, une musique analogue au début de l'Hymne du Couronnement ; elle aussi évoquait une multitude en marche – le défilé de cavaleries sans fin, le pas d'armées innombrables. C'était le matin d'un jour solennel, jour de crise et de dernier espoir pour l'humanité oppressée par quelque mystérieuse éclipse et peinant sous quelque terreur extrême. Quelque part, je ne savais où, de quelque façon, je ne savais comment, des êtres, je ne savais lesquels, combattaient, luttaient, agonisaient ; cela se développait, se déroulait comme un grand drame, ou une pièce musicale ; la sympathie que je ressentais était d'autant plus pénible que le lieu, la cause, la nature de cette mêlée, son issue possible demeuraient confus. C'était moi, comme il est commun dans les rêves où, nécessairement, nous faisons de notre personne le pivot de l'action, c'était moi qui avais le pouvoir de la décision, et qui en même temps n'avais pas ce pouvoir. Ce pouvoir, je l'avais, si je réussissais à me lever et à vouloir, et je ne l'avais pas parce que je me trouvais sous le poids de vingt Atlantiques ou

de l'oppression causée par un crime inexpiable. « À une profondeur plus grande que n'a jamais été la sonde[1] », je gisais sans mouvement. Tel un chœur, la passion enflait sa voix. Il y avait en jeu quelque intérêt plus grand, quelque cause plus puissante qu'aucune épée n'en avait jamais défendue, qu'aucune trompette n'en avait proclamée. Alarmes soudaines, galopades désordonnées, trépidations de fuyards sans nombre. Fuyaient-ils la bonne ou la mauvaise cause ? Je l'ignore ; ténèbres et lumières ; tempête et visages humains ; pour finir, m'apportant la certitude que tout était perdu, des formes féminines, les traits qui pour moi étaient tout au monde et qui n'étaient autorisés à se montrer qu'un instant, des serrements de mains, des adieux déchirants, puis des adieux éternels ! Avec un soupir semblable à celui que poussèrent les abîmes infernaux quand la mère incestueuse proféra le nom abhorré de la Mort, les mots se répercutèrent. Adieux éternels ! encore et encore ils résonnèrent… Adieux éternels !

Je m'éveillai dans des transes en m'écriant : « Je ne veux plus dormir ! »[2]

Il faut abréger ce récit qui a déjà pris une longueur déraisonnable. Si j'avais eu plus d'espace, j'en aurais mieux disposé les éléments ; j'en aurais employé, efficacement sans doute, quelques-uns qui restent inutilisés. Mais peut-être en ai-je dit assez. Il me reste à conter comment j'ai pu mettre fin à ce conflit d'horreurs. Le lecteur sait déjà – par un passage qui se trouve au début de l'introduction à la première partie – que le

1. William Shakespeare, *La Tempête*, III, 3, 101 (NdÉ).
2. William Shakespeare, *Macbeth*, II, 2, 35 (NdÉ).

mangeur d'opium « a rompu, à peu près en ses derniers maillons, la chaîne maudite qui l'enserrait ». Par quels moyens ? J'avais l'intention de le dire, mais cela me prendrait plus d'espace qu'il ne m'en reste. Bonne raison pour abréger. Il est heureux aussi qu'après plus ample réflexion, je n'aie pas voulu gâter par des détails, décidément sans intérêt, l'impression de cette histoire, de cet appel à la prudence et à la conscience de l'opiomane encore susceptible de repentir, ou même gâcher son effet comme ouvrage littéraire, considération beaucoup moins importante. Ce n'est pas à la victime des charmes ensorceleurs que le lecteur judicieux aura accordé son attention, mais bien au pouvoir fascinateur lui-même. Le héros de l'histoire, le véritable centre autour duquel évolue l'intérêt, ce n'est pas le mangeur d'opium : c'est l'opium. Mon but a été d'en exposer l'action merveilleuse, pour la joie ou pour la douleur. Si j'y ai réussi, la pièce est terminée.

Mais il est des gens qui, en dépit de toutes règles contraires, insisteront pour savoir ce qu'il est advenu du mangeur d'opium, dans quel état il se trouve maintenant. Je vais répondre pour lui. Le lecteur ne l'ignore pas, l'opium a depuis longtemps cessé d'exercer son empire par les enchantements du plaisir ; il ne maintient son pouvoir que par les tortures qui accompagnent toute tentative que l'on fait pour renoncer à lui. Cependant, si l'on n'y renonce pas, il faut souffrir d'autres tortures aussi violentes peut-être. Il est donc indispensable de choisir entre deux maux : autant adopter, par conséquent, celui qui, malgré ses terreurs propres, offre une perspective de retour final au bonheur. Cela semble juste ; toutefois cette excellente logique n'entraînait pas le pouvoir d'agir suivant

ses commandements. À ce moment la vie de l'auteur atteignit une crise intéressant d'autres êtres, des êtres qui lui demeureront toujours plus chers que l'existence, fût-elle heureuse comme elle l'est redevenue. Je me rendis compte que je mourrais si je continuais à prendre de l'opium ; je décidai que, s'il fallait périr, je disparaîtrais en y renonçant. Quelle quantité prenais-je alors ? Je l'ignore, car un ami avait acheté pour moi l'opium dont je me servais et refusé ensuite de me laisser le rembourser, de sorte que je ne pouvais même connaître exactement la quantité que j'avais absorbée au cours de l'année. Ma consommation était très irrégulière, je le crains ; elle devait varier entre cinquante ou soixante et cent cinquante grains par jour. Ma première tâche fut de la réduire à quarante, trente et aussi rapidement que je le pus, à douze grains.

Je triomphai. Lecteur, ne va pas croire mes souffrances terminées ; ne te figure pas non plus que j'étais dans un état de dépression. Tu peux m'imaginer, même après que quatre mois se sont écoulés, comme un homme agité, torturé, lanciné, frémissant, brisé... peut-être comme un homme qui a été sur le chevalet de torture, si je juge les tourments qu'on y subissait d'après le récit émouvant qu'en a laissé une fort innocente victime[1] du temps de Jacques Ier. Nul médicament ne me soulageait, sauf un, la teinture ammoniacale de valériane que me prescrivit un illustre médecin d'Édimbourg. Du point de vue médical je n'ai donc pas grand'chose

1. William Lithgow : son livre (*Voyages*, etc.) est mal écrit, il est pédantesque ; mais le récit des souffrances endurées à Malaga sur le chevalet de torture est impressionnant à l'extrême (NdA).

à dire de ma libération ; le peu que je pourrais en conter, sous la plume d'un homme aussi ignorant que je le suis en médecine, risquerait d'ailleurs d'induire en erreur. De toutes façons ce n'est pas ici le lieu de donner ces détails. La morale de ce récit s'adresse au mangeur d'opium ; son application est nécessairement limitée. S'il apprend à craindre et à trembler, le résultat est suffisant. Mais, peut objecter le lecteur, la conclusion, dans votre cas, est du moins une preuve qu'après avoir usé de l'opium pendant dix-sept ans et en avoir abusé pendant huit, on peut encore y renoncer. Un autre pourrait sans doute apporter à son entreprise une vigueur plus grande ou bien, avec une constitution plus forte que la vôtre, obtenir à moindres frais des résultats identiques. C'est possible ; je n'aurai pas la présomption de mesurer les efforts d'autrui d'après les miens ; de tout mon cœur je souhaite à mon lecteur plus d'énergie ; je lui souhaite le même succès. Néanmoins j'avais des motifs extérieurs qui peuvent, par malheur, lui manquer ; ils me fournissaient un solide point d'appui que de simples intérêts personnels pourraient bien ne pas donner à un esprit débilité par l'opium.

Jeremy Taylor[1] suppose qu'il est peut-être aussi douloureux de naître que de mourir ; c'est bien probable ; pendant la période où je réduisis mes doses d'opium j'éprouvai les tourments d'un homme qui passe d'un mode de vie à un

1. Jeremy Taylor (1613-1667), un des plus savants théologiens de l'Église anglicane, évêque de Down et Connor, chancelier de l'Université de Dublin. Thomas De Quincey signala plus tard que la pensée citée n'est pas de lui, mais de Francis Bacon dans son *Essai sur la mort* (NdT).

autre. L'issue ne fut pas la mort mais une sorte de régénération physique. J'ajouterai que depuis, par intervalles, j'ai eu plus qu'un regain de jeunesse spirituelle ; j'ai pourtant été en proie à des difficultés que, dans un état d'esprit moins heureux, j'aurais appelées infortune.

Il me reste un souvenir de mon état ancien ; mes rêves n'ont pas reconquis un calme parfait ; la houle terrible, l'agitation de la tempête n'ont pas encore complètement disparu ; les légions qui avaient installé leur camp dans mes songes se retirent, mais elles ne sont pas toutes parties. Le tumulte habite encore mon sommeil, qui, semblable aux portes du Paradis contemplées de loin par nos premiers parents, est encore, suivant le vers farouche de Milton :

Peuplé de faces terribles et de bras flamboyants[1].

1. Milton, *Paradise Lost*, Livre XII (NdÉ).

Appendice

Le Déroulement des chaînes maudites

Le lecteur aura fermé les *Confessions* avec l'idée que j'avais complètement renoncé à l'usage de l'opium. C'est l'impression que j'ai voulu produire ; j'avais pour cela deux raisons. D'abord, le seul fait de décrire, de propos délibéré, un tel état de souffrance suppose nécessairement chez l'auteur le pouvoir d'examiner son propre cas en froid spectateur ; une description adéquate ne peut être faite que par un homme ayant une pleine possession de ses facultés qu'il serait illogique d'attribuer à qui se trouverait sous l'influence d'une douleur actuelle. Ensuite, parti d'une consommation qui n'était pas inférieure à huit mille gouttes, j'étais arrivé à une consommation de cent soixante à trois cents gouttes ; je pouvais admettre qu'en pratique la victoire était complète. En permettant à mes lecteurs de me considérer comme un mangeur d'opium guéri, je ne lui communiquais que ma propre impression ; d'ailleurs, on peut le voir, cette idée, je la laissais découler du ton général adopté dans ma conclusion ; je ne l'indiquais pas par des mots précis : ceux-ci ne s'écartent nulle part de la vérité littérale. Mon livre était écrit depuis un temps bien court quand je sentis que l'effort qui me restait à faire me coûterait beaucoup plus d'énergie que je ne l'avais

escompté ; chaque mois cependant la nécessité d'agir devenait plus évidente. En particulier j'éprouvais une torpeur, un défaut de sensibilité de l'estomac ; je m'imaginai que c'était l'indice d'une cirrhose existante ou en formation. Un médecin éminent, qui me témoigna à cette époque une bonté dont je lui suis profondément reconnaissant, me déclara que cela n'était pas impossible dans mon cas, mais qu'il prévoyait une fin différente si je continuais à user de l'opium. Je résolus d'y renoncer complètement dès que je pourrais consacrer sans réserve à ce dessein toute mon attention et mon énergie. Ce n'est que le 24 juin dernier que les circonstances me permirent cette tentative. Ce jour-là je commençai mon expérience, fermement décidé à ne pas fléchir et à tenir bon, « quelque coup que je dusse encaisser ». Je dois noter que pendant bien des mois ma ration ordinaire avait été de cent soixante-dix ou cent quatre-vingts gouttes ; il m'était arrivé de remonter à cinq cents, un jour même à près de sept cents ; dans des préludes répétés de mon expérience finale, j'étais descendu jusqu'à cent gouttes, mais j'avais estimé impossible de me tenir à ce chiffre au-delà du quatrième jour ; ce jour-là m'a toujours paru plus pénible qu'aucun des trois jours précédents. Je commençai par une navigation facile : cent trente gouttes quotidiennement pendant trois jours ; le quatrième je fis un plongeon à quatre-vingts. Instantanément la souffrance que j'endurai m'enleva confiance ; pendant près d'un mois je me tins à ce niveau ; ensuite je descendis à soixante et le jour suivant rien, absolument. C'était, depuis près de dix ans, le premier jour que je vivais sans opium. Je persévérai dans mon abstinence pendant quatre-vingt-dix heures, plus d'une demi-semaine. Alors je pris… ne me demandez pas

combien... dites-moi, censeur impitoyable, à ma place, qu'auriez-vous fait ? Puis je m'abstins de nouveau ; puis je pris vingt-cinq gouttes environ ; nouvelle abstinence et ainsi de suite.

Voici les symptômes qui accompagnèrent les six premières semaines ; excitation, irritabilité considérable de l'organisme ; mon estomac en particulier reconquit sa sensibilité, un sentiment parfait de vitalité, mais souvent avec une forte douleur ; nuit et jour, agitation sans répit ; pour le sommeil, je savais à peine ce que c'était ; trois heures sur vingt-quatre, c'est le plus que j'en avais. Encore était-il si superficiel, si agité, que je percevais le moindre bruit dans le voisinage. Enflure constante de la mâchoire inférieure ; ulcère à la bouche et maint autre symptôme angoissant qu'il serait fastidieux de noter. Il en est un que je dois indiquer pourtant, car il ne manqua jamais d'accompagner toute tentative de renonciation à l'opium ; je veux parler d'éternuements violents, et fort désagréables, car ils se produisaient parfois pendant deux heures de suite, à deux ou trois reprises dans la journée. Je n'en fus pas très surpris, car j'avais entendu dire ou lu quelque part que la membrane intérieure du nez est le prolongement de celle de l'estomac ; ainsi s'explique, j'imagine, l'inflammation des narines chez les alcooliques. Je suppose que le retour de mon estomac à la sensibilité originelle se traduisit de cette façon-là. Il est également digne de remarque que je ne pris jamais froid, comme on dit vulgairement, je n'eus pas le plus léger rhume au cours de toutes les années pendant lesquelles j'absorbai de l'opium ; quand je renonçai à l'opium, j'eus un sérieux refroidissement que la toux suivit. Dans une lettre à X... commencée à peu près vers cette époque et qui resta inachevée, je trouve ces mots :

«Vous me demandez d'écrire... Connaissez-vous *Thierry et Théodore*, la pièce de Beaumont et Fletcher[1] ? Vous y trouverez l'exposé de mon cas en ce qui concerne le sommeil; les autres traits également ne sont guère exagérés. Je vous affirme que j'ai un plus puissant afflux de pensées en une heure aujourd'hui qu'en une année entière lorsque j'étais sous la tyrannie de l'opium. – C'est comme si toutes les pensées que l'opium avait tenues congelées depuis une dizaine d'années s'étaient, toutes à la fois, dégelées, ainsi que dans la légende; un flot abondant m'en vient de tous côtés. Cependant mon impatience et mon irritabilité sont telles que, pour une idée que j'arrive à saisir et à coucher sur le papier, cinquante m'échappent; malgré la lassitude que m'infligent mes souffrances, mon manque de sommeil, je ne puis rester tranquille ou m'asseoir deux minutes de suite. *I nunc, et versus tecum meditare canoros*[2]...»

Lorsque je fus à ce point de ma tentative, je fis prier un médecin du voisinage de venir me voir. Il se présenta le soir même; après lui avoir brièvement exposé mon cas, je lui demandai s'il estimait que l'opium avait pu agir comme stimulant des organes digestifs, et si les douleurs d'estomac que j'éprouvais, cause évidente de mes insomnies, pouvaient provenir d'un défaut de digestion. Il me répondit: non. Il pensait au contraire que les souffrances résultaient de la

---

1. Francis Beaumont (1585-1615) et John Fletcher (1576-1625), dramaturges anglais, auteurs en collaboration de plusieurs dizaines de pièces, parmi lesquelles *The Woman Hater*, *The Maid's Tragedy*, *Love's Pilgrimage* (NdÉ).

2. Horace, *Épîtres*, Livre II, Épître II. «Va maintenant, et compose des vers harmonieux» (NdÉ).

digestion même; celle-ci, normalement, doit s'opérer sans que l'on en ait conscience, mais l'état anormal de mon estomac, détraqué par un si long usage de l'opium, était cause que je la percevais maintenant distinctement. L'opinion était défendable et la permanence de la douleur m'inclinait à la croire exacte; s'il s'était agi en effet d'une affection *irrégulière* de l'estomac, elle aurait eu des intermittences, aurait constamment varié en intensité. Le dessein de la nature, tel qu'il se manifeste dans l'état de santé, est, évidemment, de soustraire à notre connaissance tous les mouvements vitaux: circulation du sang, dilatation et contraction des poumons, action péristaltique de la membrane stomacale... Or, il semble qu'en ce cas comme en d'autres, l'opium soit capable de contrarier ce dessein. Sur l'avis du médecin j'essayai des amers. Durant une courte période, ceux-ci diminuèrent beaucoup les douleurs qui m'assaillaient; mais, vers le quarante-deuxième jour de ma tentative, les symptômes notés plus haut commencèrent à s'atténuer pour faire place à d'autres symptômes d'une espèce différente et beaucoup plus pénibles. Je n'ai depuis cessé de les éprouver, avec cependant quelques intervalles de calme. Je ne les décrirai pas pourtant, et cela pour deux raisons; d'abord parce que l'esprit se refuse à rapporter en détail des douleurs actuelles ou trop récentes. Le faire avec assez de minutie pour que le récit soit d'une utilité quelconque serait, en vérité, *infandum renovare dolorem*[1] et peut-être bien, après tout, sans motif suffisant; ensuite, je me demande si ce dernier état est imputable à l'opium – qu'on considère le fait positivement ou négativement; je doute, veux-je dire, qu'il faille le compter

1. Virgile, *Énéide*, II, 3. « Raviver une souffrance indicible » (NdÉ).

parmi les derniers maux causés directement par l'opium, ou même parmi les maux plus anciens résultant de l'absence de l'opium dans un système depuis longtemps dérangé par son emploi. Certainement une partie de ces symptômes sont attribuables à la saison actuelle (nous sommes en août) ; bien que la température n'ait pas été très pénible, la somme des chaleurs accumulées, si l'on peut dire, au cours des mois précédents, ajoutée à la chaleur propre de ce mois, rend naturellement août, dans sa meilleure moitié, la période la plus chaude de l'année ; or, la transpiration excessive, qui, même à Noël, accompagne toute sérieuse diminution de la quantité journalière d'opium et qui, au cours de juillet, s'était manifestée si abondante que j'avais dû prendre cinq ou six bains par jour, avait absolument cessé au moment où la température atteignait son maximum ; les effets fâcheux de la chaleur furent d'autant plus forts. Un autre symptôme auquel, dans mon ignorance, je donne le nom de rhumatisme interne – il a parfois pour siège les épaules, mais le plus souvent se localise dans l'estomac –, me semble également devoir être attribué moins à l'opium ou au manque d'opium qu'à l'humidité de ma demeure[1] ; cette humidité avait à ce moment atteint son maximum, car juillet avait

1. Je n'entends pas, par là, jeter le discrédit sur mon logis en particulier ; le lecteur l'admettra lorsque je lui aurai dit qu'une ou deux résidences princières mises à part, et quelques maisons plus modestes mais ayant un revêtement de ciment romain, je ne connais dans ces régions montagneuses aucune demeure complètement à l'abri de l'humidité. L'architecture des livres, je m'en flatte, est, en ce pays, basée sur de justes principes ; quant à toute autre architecture, c'est la barbarie ; le pire est qu'au lieu de progresser, cet art est en régression (NdA).

été, comme d'habitude, un mois de pluie incessante dans cette région fort pluvieuse de l'Angleterre.

Avec ces raisons de douter que l'opium fût pour rien dans le dernier stage de ma dépression physique – si ce n'est, à vrai dire, comme cause occasionnelle d'une faiblesse et d'un délabrement plus grands de mon corps ainsi prédisposé à ressentir n'importe quelle mauvaise influence – j'épargnerai de mon plein gré à mon lecteur toute description ; laissons cela... Que j'aimerais d'ailleurs pouvoir agir de même à l'égard de ma mémoire, épargner à toutes mes heures de tranquillité à venir l'image trop vivante de ce que peut être la misère humaine !

Voilà pour la suite de ma tentative ; en ce qui concerne la première partie qui contient à proprement parler la tentative elle-même et ce qui peut s'appliquer à d'autres cas, je dois prier le lecteur de ne pas perdre de vue les raisons pour lesquelles je l'ai exposée. Il y en a deux : d'abord, la conviction que je pouvais apporter une légère contribution à l'histoire de l'opium considéré au point de vue médical. Là, je m'en rends compte, je n'ai pas réalisé mon dessein, en raison de la torpeur d'esprit, de la douleur physique, de la répugnance extrême que m'inspirait mon sujet au moment même où j'écrivais cette partie de mon livre ; ma copie était immédiatement envoyée à l'imprimeur, à cinq degrés de latitude de là ; impossible de la corriger ou de l'améliorer. De ce récit, tel qu'il est, les personnes les plus intéressées à cette histoire de l'opium, c'est-à-dire les mangeurs d'opium en général, pourront toutefois retirer un bénéfice : pour leur encouragement et leur consolation, le fait demeure établi qu'il est possible

de renoncer à l'opium, sans douleurs plus fortes que n'en saurait supporter un esprit moyennement résolu, et cela, par une diminution assez rapide[1].

---

1. À ce sujet, je noterai que la mienne fut *trop* rapide : par conséquent j'aggravai inutilement mes souffrances, ou plutôt, peut-être, elle ne fut pas assez continue, assez régulièrement graduée. Mais, pour que le lecteur soit en mesure de juger par lui-même, surtout pour placer sous les yeux du mangeur d'opium qui se préparerait à « se retirer des affaires » les renseignements les plus complets, je donne mon relevé journalier :

Première semaine.

Lundi 24 juin	130 gouttes de laudanum.
25	140
26	130
27	80
28	80
29	80
30	80

Deuxième semaine.

Lundi 1er juillet	80 gouttes.
2	80
3	90
4	100
5	80
6	80
7	80

Troisième semaine.

Lundi 8 juillet	300 gouttes.
9	50
10	*mes notes*
11	*ne donnent pas*
12	*de renseignements*
13	*ces jours-là.*
14	76

Mon projet principal fut de rendre public ce résultat de mon expérience. Accessoirement, je désirais expliquer comment il m'était devenu impossible de composer en temps voulu une troisième partie pour accompagner cette réédition ; au cours même de cette tentative, les épreuves de cette réimpression m'étaient envoyées de Londres ; si grande était mon impuissance à les compléter ou à les améliorer, que je ne pouvais même arriver à les relire avec assez d'attention pour relever les erreurs du prote ou corriger les mots impropres. Voilà pourquoi

---

Quatrième semaine.		*Cinquième semaine.*	
Lundi 15 juillet	76 gouttes.	Lundi 22 juillet	60 gouttes.
16	73 1/2	23	0
17	73 1/2	24	0
18	70	25	0
19	240	26	200
20	80	27	0
21	350		

Le lecteur se demandera quelle est la signification de ces rechutes brusques : trois cents, trois cent cinquante gouttes, etc. Seule la faiblesse de ma volonté en fut la cause : le motif, lorsqu'il y en eut un, fut, soit de principe : reculer pour mieux sauter, car sous l'influence d'une forte dose durant un ou deux jours, une quantité moindre suffisait ensuite à l'estomac, partiellement accoutumé à cette nouvelle ration ; soit cet autre principe que de deux souffrances par ailleurs égales, on supporte mieux celle à laquelle on oppose la colère. En effet, si je revenais à une forte dose, j'étais furieux le jour suivant et pouvais alors tolérer n'importe quoi (NdA).

j'ai infligé au lecteur un récit, bref ou long, d'expériences relatives à un sujet aussi vulgaire que mon propre corps ; je le prie instamment de ne pas perdre cela de vue, de ne pas se faire de moi l'opinion erronée que je pourrais avoir traité un sujet aussi pitoyable pour le sujet lui-même, ou que j'ai eu en réalité un but moins élevé que l'intérêt général. Cet animal, le valétudinaire qui s'observe – je sais que cela existe –, il m'est arrivé de le rencontrer moi-même de temps à autre. Je n'ignore pas qu'on ne saurait imaginer pire *heautontimoroumenos*[1]. Des symptômes qui s'évanouiraient peut-être, si sa pensée s'orientait autrement, il les encourage, les aggrave en leur faisant prendre forme dans son esprit. Je méprise profondément cette habitude égoïste et sans dignité et il me serait aussi impossible d'y condescendre que d'employer mon temps à guetter la pauvre domestique à qui quelque garçon – je l'entends en ce moment – est en train de faire la cour derrière mon logis. Voyons, est-ce qu'un philosophe transcendantal peut éprouver une curiosité quelconque en pareille occasion ? Peut-on supposer que moi, à qui les tables de longévité n'assignent plus que huit ans et demi d'existence, je trouverais du loisir pour des tâches aussi vulgaires ? Cependant, pour que nul doute ne persiste à ce sujet, je vais dire une chose qui choquera peut-être quelques lecteurs : ils auront tort, d'ailleurs, étant donné les motifs qui me déterminent. Il n'est pas d'homme, j'imagine, qui, s'il passe beaucoup de temps à s'inquiéter des phénomènes de son

1. Titre d'une pièce de Térence déjà citée par De Quincey (cf. note 1, p. 12), signifiant : « le bourreau de soi-même » (NdÉ).

corps, n'apporte quelque faiblesse à cet examen. Le lecteur verra que, loin de montrer faiblesse ou complaisance, j'ai une sorte de haine pour mon propre corps. Il est l'objet de mon mépris ; amèrement, je le tourne en ridicule. Je n'aurais aucun déplaisir à apprendre qu'il subira un jour les dernières indignités réservées par la loi aux cadavres des pires malfaiteurs. En témoignage de ma sincérité, je fais l'offre suivante : comme les autres hommes j'ai certaines idées personnelles au sujet de l'endroit où je serai enseveli. J'ai surtout habité des régions montagneuses ; aussi je m'attache volontiers à cette idée un peu prétentieuse que, pour un philosophe, une tombe en un cimetière verdoyant, au milieu de collines antiques et solitaires, serait un lieu de repos plus calme et plus sublime que les hideux Golgothas de Londres. Eh bien, pourtant, si ces messieurs de la Faculté de Médecine croient qu'en étudiant les particularités du corps d'un mangeur d'opium, ils obtiendront pour la science le plus léger bénéfice, ils n'ont qu'un mot à dire et j'aurai soin de leur assurer légalement la possession du mien lorsque, bien entendu, je n'en aurai plus besoin. Qu'aucun scrupule de fausse délicatesse, qu'aucun égard pour mes sentiments ne les arrête dans l'expression de leurs désirs ; je leur affirme qu'ils me feront trop d'honneur en « professant » sur un corps aussi pitoyable que le mien. J'aurai du plaisir en pensant par anticipation à cette revanche posthume, à l'injure que j'infligerai à ce qui m'a causé tant de souffrance en ma vie. On voit peu de legs de ce genre ; souvent il n'est pas sans danger pour le testateur d'annoncer des avantages qui reposent sur sa mort. Nous en trouvons un exemple remarquable dans les habitudes

de cet empereur romain qui ne manquait pas, si quelque riche individu lui faisait connaître qu'il lui avait légué une belle propriété, d'exprimer son entière satisfaction en acceptant gracieusement ce témoignage de loyalisme ; seulement, quand le testateur apportait de la négligence à le mettre en possession immédiate du legs, lorsqu'il persistait traîtreusement à vivre (*si vivere perseverarent*[1], dit Suétone) l'empereur, offensé, prenait des mesures en conséquence. Au Ier siècle, si j'en juge par la conduite d'un des pires Césars, on pouvait craindre une semblable conduite, mais j'ai la conviction que, des médecins anglais d'aujourd'hui, je n'ai à redouter ni impatience, ni sentiments autres que ceux qu'inspire l'amour pur de la science et de ses intérêts : c'est ce qui me décide à leur faire une offre sembable.

FIN

1. « S'ils s'obstinaient à vivre », Suétone, *Vie des douze Césars*, Caligula, XXXVIII (NdÉ).

Repères biographiques

15 août 1785 : Naissance à Manchester de Thomas Quincey, fils de Thomas Quincey, négociant en textiles, et d'Elizabeth Penson, issue d'une famille de militaires. De Quincey est le quatrième enfant d'une fratrie de huit.

1790 : Mort de sa cadette Jane Quincey ; une autre sœur, née quelques mois plus tard, portera le même prénom.

1792 : Mort de son aînée, Elizabeth Quincey, victime d'une méningite. Sa chambre mortuaire fera l'objet de plusieurs pages dans l'un des *Suspiria de profundis*.

1793 : Son père meurt de tuberculose.

1796 : La mère de Thomas quitte Manchester pour Bath, où le garçon est inscrit à la *grammar school*. Faisant remonter leurs ascendants familiaux jusqu'à un compagnon d'armes de Guillaume le Conquérant, Elizabeth Quincey ajoute une particule à son nom et à celui de ses enfants, qui devient dès lors « De Quincey ».

1797 : Le 1er décembre, son frère aîné William meurt du typhus.

1799 : Entrée à l'école privée de Winkfield, près de Bath ; il est profondément marqué par la lecture des *Ballades lyriques* de Wordsworth et Coleridge, publiées l'année précédente.

1800 : Inscription à la *grammar school* de Manchester ; élève très brillant, De Quincey s'y ennuie.

1802 : De Quincey s'échappe de la *grammar school* de Manchester. Commence une année d'errance, qui le mène au pays de Galles, puis à Londres où, ayant coupé toute relation avec sa famille, il vit dans une extrême pauvreté.

1803 : Ayant repris contact avec sa mère et ses tuteurs, De Quincey s'inscrit au Worcester College, à Oxford. Il entre en correspondance avec Wordsworth.

1804 : Découverte enthousiaste de l'œuvre de Kant. Il s'initie à l'opium, qu'il ingère sous forme de laudanum, et prend l'habitude d'en consommer régulièrement.

1807 : Rencontre avec Coleridge, qui l'introduit dans le cercle des Lakistes et lui présente Wordsworth.

1808 : De Quincey entre au service de Coleridge, alors en très mauvaise santé, notamment du fait de sa propre opiomanie. Il se lie d'amitié avec l'écrivain John Wilson, l'un des futurs responsables du *Blackwood's Edinburgh Magazine*, qui deviendra célèbre sous le nom de *Blackwood's Magazine*. Il quitte le Worcester College, sans avoir obtenu son diplôme.

1809 : Il s'établit à Grasmere, dans le Lake District ; devenu intime avec les Wordsworth, il réside dans leur ancienne demeure, Dove Cottage, qu'il occupera plus de dix ans. Il se passionne pour la philosophie et la littérature allemandes.

1812 : De Quincey est bouleversé par la mort de la fille de Wordsworth, Catherine, âgée de trois ans. Sa consommation d'opium s'intensifie. Il commence à étudier le droit à Middle Temple, à Londres.

1813 : De Quincey prend désormais de l'opium quotidiennement. Il fait la connaissance de Margaret Simpson, fille d'un fermier du Lake District. Alors que Wordsworth désapprouve nettement cette liaison, De Quincey en fera sa maîtresse, puis son épouse, en 1817.

1814 : En séjour à Édimbourg, De Quincey se lie avec William Hamilton et John Gibson Lockhart.

1816 : Margaret donne naissance hors mariage à un premier enfant, William Penson. Le couple aura par la suite sept autres enfants.

1817 : De Quincey épouse Margaret le 15 février. Leur situation financière est très critique. Malgré les difficultés et une grande différence de condition sociale, les deux époux resteront toujours très unis, en dépit des prédictions pessimistes de Wordsworth.

1818 : Embrassant les opinions politiques tories de Wordsworth, il devient le rédacteur en chef de la *Westmoreland Gazette* ; ce poste lui assure un revenu confortable. Naissance d'un deuxième enfant, Margaret.

1819 : Son travail se ressent de plus en plus de sa dépendance à l'opium. Il est renvoyé en novembre de la *Westmoreland Gazette*. Sur les conseils de John Wilson, il commence à écrire pour le *Blackwood's Magazine* ; c'est le début d'une collaboration très régulière.

1820 : Naissance d'un troisième enfant, Horatio.

1821 : De Quincey se rend à Londres et, cherchant à échapper à ses créanciers, passe l'été en reclus dans un appartement de Covent Garden. Il y rédige les *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. Publiée sous le pseudonyme « X. Y. Z. » dans le *London Magazine*, en deux livraisons,

la première en août, la seconde en septembre, l'œuvre rencontre aussitôt un grand succès ; une troisième partie, bien qu'annoncée en décembre, n'est jamais écrite.

1823 : Publication par le *London Magazine* de ses « Lettres à un jeune homme dont l'éducation a été négligée » et « Du heurt à la porte dans *Macbeth* ». Naissance d'un quatrième enfant, Francis John, et d'un cinquième l'année suivante, Paul Frederick.

1825 : De Quincey interrompt sa collaboration avec le *London Magazine* et rejoint le *New Times*. Rencontrant toujours d'importantes difficultés financières, il est contraint de s'installer avec sa famille dans la ferme des parents de son épouse, dans le Lake District, .

1826 : Écriture d'une nouvelle gothique, *Le Paysan du Portugal*, qui ne paraîtra jamais. Il écrit à nouveau pour le *Blackwood's Magazine*, où est publié le début de sa traduction commentée du *Laocoon* de Lessing.

1827 : Publication dans le *Blackwood's Magazine* de la suite de la traduction du *Laocoon*, puis des *Derniers Jours d'Emmanuel Kant*, et de la première partie de *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*. Il publie également des articles politiques et littéraires dans l'*Edinburgh Saturday Post*. Naissance d'un sixième enfant, Florence Elizabeth.

1828 : Publication dans le *Blackwood's Magazine* de « La Toilette de la dame hébraïque ».

1829 : Naissance d'un septième enfant, Julius.

1831 : Bref séjour en prison, pour dettes.

1832 : Publication d'un roman d'inspiration gothique, *Klosterheim, ou le Masque*. Mort de son fils Julius, âgé de trois ans.

1833 : Naissance d'une fille, Emily Jane. Il commence à collaborer avec le *Tait's Magazine*.

1834 : Publication dans le *Tait's Magazine* des premières *Esquisses autobiographiques*, et de ses *Souvenirs de la région des Lacs*. Ils seront régulièrement publiés jusqu'en février 1841. Mort de Coleridge le 25 juillet. Parution de la première partie de son texte « Samuel Taylor Coleridge ». Mort de William Penson De Quincey, son fils aîné, le 25 novembre.

1837 : Parution de « La Révolte des Tartares » dans le *Blackwood's Magazine*. Son épouse décède du typhus. C'est un terrible choc pour De Quincey, qui est cette année-là plusieurs fois poursuivi pour dettes.

1838 : Publication de deux nouvelles gothiques, *Le Naufrage d'une famille* et *Le Bras de la Vengeance*.

1839 : Parution d'une suite à *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, dans le *Blackwood's Magazine*. De Quincey écrit également plusieurs articles à propos de Wordsworth, publiés dans le *Tait's Magazine*.

1841 : Pour fuir ses créanciers, il s'installe à Glasgow, d'abord chez un professeur d'astronomie, John Pringle Nichol, puis chez un helléniste.

1842 : En proie à une crise d'érysipèle, il augmente sa consommation d'opium. Son travail s'en ressent. Son fils Horace, lieutenant de l'armée britannique, meurt d'une fièvre en Chine.

1844 : Publication de *La Logique de l'économie politique.* L'article est salué par John Stuart Mill dans la *Westminster Review*. Il entame l'écriture des *Suspiria de profundis*.

1845 : Parution dans le *Blackwood's Magazine* de « Coleridge et l'opium » et d'une partie des *Suspiria de profundis*.

1846 : Décès d'Elizabeth De Quincey, mère de l'écrivain. L'héritage qu'il perçoit améliore nettement sa situation financière.

1847 : Publication de *Jeanne d'Arc* et de *La Nonne militaire d'Espagne* dans le *Tait's Magazine*. Séjournant six mois à Glasgow, il écrit pour le *North British Daily Mail*.

1849 : Publication de *La Malle-poste anglaise* dans le *Blackwood's Magazine*.

1850 : Publication de plusieurs articles dans le *Hogg's Instructor*, hebdomadaire de l'éditeur écossais James Hogg. Les œuvres de De Quincey commencent à être publiées aux États-Unis par les éditeurs Ticknor, Reed & Fields.

1853 : Parution de « Judas Iscariote » dans le *Hogg's Instructor*. Il se lance dans la révision et la correction de l'intégralité de ses œuvres, afin de les rassembler en une série de quatorze volumes éditée par James Hogg, *Selections Grave and Gay, from Writings Published and Unpublished*.

1854 : Publication des quatre premiers volumes des *Selections Grave and Gay*, rassemblant notamment les *Esquisses autobiographiques* et *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*. L'accueil critique est excellent. De Quincey peut désormais vivre de façon confortable.

1856 : Parution du cinquième volume de *Selections Grave and Gay*, avec la version révisée et augmentée des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. La publication des neufs derniers volumes s'étalera jusqu'en 1860. De Quincey collabore au *Titan*, mensuel fondé par Hogg.

8 décembre 1859 : Mort de Thomas De Quincey à Édimbourg. Il est enterré aux côtés de sa femme Margaret, au cimetière de Saint Cuthbert, à Édimbourg.

Repères bibliographiques

Les *Confessions of an English Opium-Eater* furent publiées en 1821, en deux livraisons, dans le *London Magazine* (Londres, Taylor & Hessey, vol. IV, n° XXI, septembre 1821, p. 293-312 ; vol. IV, n° XXII, octobre 1821, p. 353-379). Le texte fut repris en volume l'année suivante, à Londres, chez Taylor & Hessey, enrichi d'un appendice (« Le Déroulement des chaînes maudites », p. 133 de la présente édition).

De Quincey produisit en 1856 une version remaniée, et très augmentée, de son texte, lors d'une édition de ses œuvres intitulée *Selection Grave and Gay, from Writings Published and Unpublished*, publiée entre 1854 et 1860, à Édimbourg, par l'éditeur James Hogg. Écrite à la fin de sa vie, alors que sa santé est chancelante, cette version, enrichie de quelques beaux passages mais encombrée de nombreuses digressions, ne parvint jamais à éclipser le texte de 1821.

Traductions des *Confessions of an English Opium-Eater*

Version de 1821

Les Confessions d'un opiomane anglais, trad. par Henry Borjane, Paris, Stock, Delamain et Boutelleau, 1929.

Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais, suivi de *Suspiria de profundis* et de *La Malle-poste anglaise*, trad. par Pierre Leyris, Paris, Gallimard, 1962.

Confessions d'un mangeur d'opium anglais, trad. par Françoise Moreux, Paris, Aubier-Montaigne, 1964.

Version de 1856

Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais, trad. par Victor Decreux, Paris, Albert Savine, 1890.

Confessions d'un mangeur d'opium anglais, trad. par Denis Bonnecase, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011.

Mentionnons également l'adaptation très libre que fit Alfred de Musset, alors âgé de dix-huit ans, de la version de 1821 (publiée sous le titre *L'Anglais mangeur d'opium* par Mame et Delaunay-Vallée, à Paris, en 1828). Baudelaire quant à lui traduisit et commenta des passages de l'ouvrage sous le titre *Un mangeur d'opium*, dans *Les Paradis artificiels* (Paris, Poulet-Malassis, 1860).

Œuvres

The Works of Thomas De Quincey, Londres, Pickering & Chatto, 21 vol., 2000-2003.

Œuvres, dir. Pascal Aquien, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011.

Écrits autobiographiques

Souvenirs autobiographiques du mangeur d'opium, trad. Albert Savine, Paris, P.-V. Stock, 1903. Nouvelle traduction par Éric Dayre sous le titre *Esquisses autobiographiques*, Paris, José Corti, 2011.

Œuvres littéraires

La Nonne militaire d'Espagne, trad. par Pierre Schneider, Paris, Julliard, 1954.

Lettres à un jeune homme dont l'éducation a été négligée, trad. par Sébastien Marot, Paris, José Corti, 1991.

Justice sanglante, trad. par Roger Kahn, Paris, José Corti, 1995.

La Roue du malheur, trad. par Isabelle Py Balibar, Paris, José Corti, 1996.

Klosterheim, trad. par Liliane Abensour, Paris, José Corti, 1997.

Le Vengeur, trad. par Marc Voline, Paris, Éditions Baleine, 2007.

Le Mortel Tireur, trad. par Rose Ospital, Toulon, Librairie de La Nerthe, 2014.

Essais et articles

Jeanne d'Arc, trad. par Gérard de Contades, Paris, Honoré Champion, 1891. Nouvelle traduction par René Auberjonois et E. Bardeleben (Lausanne, Mermod, 1932).

Les Derniers Jours d'Emmanuel Kant, trad. par Marcel Schwob, Paris, La Vogue, 1899. Nouvelle traduction par Jean-Paul Mourlon (Paris, Mille et une Nuits, 1996).

De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts, trad. par André Fontainas, Paris, Mercure de France, 1901. Nouvelles traductions par Maurice Beerblock (Paris, Éditions Eos, 1930), Pierre Leyris (Paris, Le Club français du livre, 1959) et William M. Bailey (Paris, Nouvel Office d'édition, 1963).

La Révolte des Tartares ou la Fuite du Khan des Kalmouks et de son peuple hors des territoires russes jusqu'aux confins de la Chine, trad. par Liliane Abensour et Ann Grieve, Arles, Actes Sud, 1984.

Sur le heurt à la porte dans « Macbeth », trad. par Gérard Macé, Montpellier, Fata Morgana, 1986.

Théorie de la tragédie grecque, trad. par Liliane Abensour et Ann Grieve, Paris, Le Promeneur-Quai Voltaire, 1989.

Aelius Lamia, trad. par Bernard Turle, Paris, Librairie Jullien Cornic, 1989.

Judas Iscariote : essai, trad. par Éric Dayre, Toulouse, Ombres, 1990.

Les Césars, trad. par Michèle Hechter et Claude Bensimon, Paris, Gallimard, 1991.

La Toilette de la dame hébraïque en six tableaux, trad. par Éric Dayre, Gallimard, 1992.

Les Sociétés secrètes, trad. par Liliane Abensour et Ann Grieve, Gallimard, 1994.

Sortilège et astrologie, suivi de *De la présence de l'esprit*, trad. par Michèle Hechter, Paris, Gallimard, 1997.

Portraits littéraires : souvenirs de la région des Lacs et des poètes lakistes, trad. par Isabelle Py Balibar, Paris, José Corti, 1998.

La Casuistique des repas romains, trad. par Éric Dayre, Paris, Gallimard, 2004.

Essai sur la rhétorique, le langage, le style, trad. par Éric Dayre, Paris, José Corti, 2004.

Philosophie d'Hérodote, trad. par François Théron, Lagrasse, Verdier, 2009.

Bibliographie critique

BAXTER Edmund, *De Quincey's Art of Autobiography*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1990.

BURWICK Frederick, *Thomas De Quincey : Knowledge and Power*, Londres, Palgrave, 2001.

CLEJ Alina, *A Genealogy of the Modern Self : Thomas De Quincey and the Intoxication of Writing*, Stanford, Stanford University Press, 1995.

DE LUCA V. A., *Thomas De Quincey : The Prose of Vision*, Toronto, University of Toronto Press, 1980.

DENDURENT H. O., *Thomas De Quincey : A Reference Guide*, Boston, G. K. Hall, 1978.

MCDONAGH Josephine, *De Quincey's Disciplines*, Oxford, Oxford University Press, 1994.

MORRISON Robert et ROBERTS Daniel Sanjiv, *Thomas De Quincey : New Theoretical and Critical Directions*, Londres, Routledge, 2007.

PORÉE Marc, *Synthèses sur « Confessions of an English Opium-Eater »*, Nantes, Éditions du Temps, 2003.

WHALE John C., *Thomas de Quincey's Reluctant Autobiography*, Londres, Barnes & Noble, 1984.

YOUNG Michael Cochise, «The True Hero of the Tale : De Quincey's Confessions and Affective Autobiographical Theory», *Thomas de Quincey : Bicentenary Studies*, R. L. Snyder éd., Norman et Londres, University of Oklahoma Press, 1985.

Biographies

MOREUX Françoise, *Thomas de Quincey : la vie, l'homme, l'œuvre*, Paris, P.U.F., 1964.

EATON Horace Ainsworth, *Thomas de Quincey : A Biography*, New York et Londres, Oxford University Press, 1936.

FINDLAY John Ritchie, *Personal Recollections of Thomas de Quincey*, Édimbourg, Adam & Charles Black, 1886 ; trad. par Michèle Hechter sous le titre *Les Derniers Jours de Thomas de Quincey*, Paris, Gallimard, 1997.

MORRISON Robert, *The English Opium-Eater : A Biography of Thomas De Quincey,* Londres, Weidenfeld & Nicolson, 2009.

Chez le même éditeur

Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Franz Kafka, *Le Verdict*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *Correspondance avec Jacques Rivière*
Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Joseph Roth, *Les Fausses Mesures*
Joseph Roth, *Léviathan*
Lucien de Samosate, *L'Ignorant Bibliomane*
Lucien de Samosate, *Éloge du parasite*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *L'Homme à l'étui*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Le Violon de Rothschild*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :
https://editions-sillage.fr/

Dépôt légal : 4e trimestre 2014